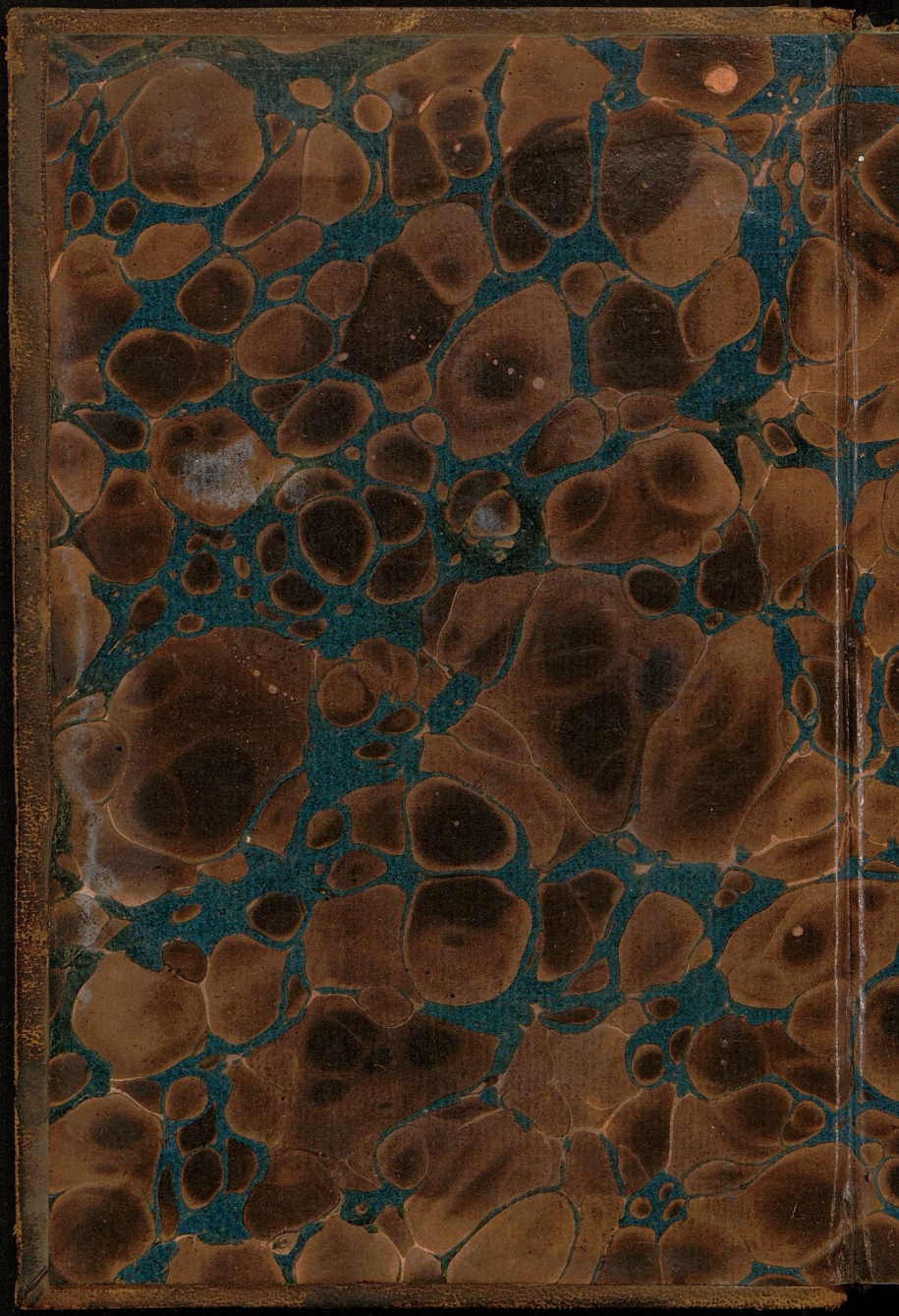

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635137-p0002-2

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635137-p0007-9

№ 3547

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635137-p0008-5

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635137-p0009-4

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
Zweigstelle Aufklärung

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

L39

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635137-p0010-6

LETTRES

DE L'IMPERATRICE

DE RUSSIE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

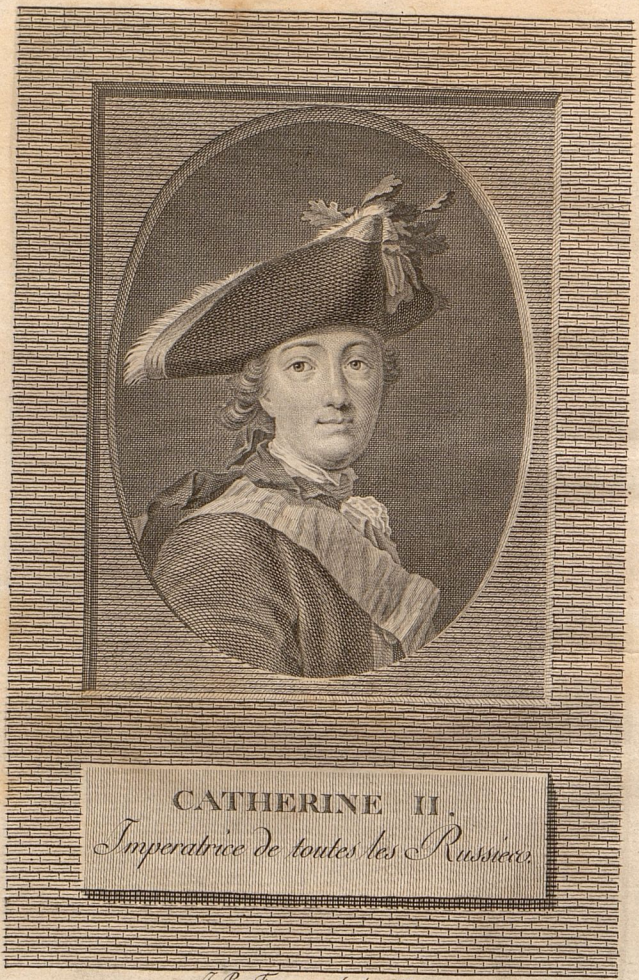
LETTRES

DE L'IMPÉRATRICE

DE RUSSIE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.



CATHERINE II.
Imperatrice de toutes les Russies.

J. B. Fossegeux, Sculp. 1788.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635137-p0014-8

LETTRES

DE L'IMPERATRICE

DE RUSSIE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE L'IMPERATRICE.

J'AI mis sous les vers du portrait de *Pierre le grand* que M. de *Voltaire* m'a envoyés, par M. de *Balk*, *Que Dieu le veuille !* 1763.

J'ai commis un péché mortel en recevant la lettre adressée au géant (1) : j'ai quitté un tas de suppliques, j'ai retardé la fortune de plusieurs personnes, tant j'étais avide de la lire. Je n'en ai pas même eu de repentir. Il n'y a point de casuistes dans mon empire, et jusqu'ici je n'en étais pas bien fâchée. Mais voyant le besoin d'être ramenée à mon devoir, j'ai trouvé qu'il n'y avait point de meilleur moyen que de céder

(1) M. *Pictet*, génevois d'une très-grande taille, était alors à Pétersbourg. On n'a trouvé ni la lettre dont M. de *Voltaire* l'avait chargé pour l'impératrice, ni les vers pour le portrait de *Pierre le grand*.

1763. au tourbillon qui m'emporte et de prendre la plume pour prier M. de *Voltaire*, très-ſérieuſement, de ne me plus louer avant que je l'aye mérité. Sa réputation et la mienne y ſont également intéreſſées. Il dira qu'il ne tient qu'à moi de m'en rendre digne, mais en vérité, dans l'immenſité de la Ruſſie, un an n'eſt qu'un jour, comme mille ans devant le Seigneur. Voilà mon excuſe de n'avoir pas encore fait le bien que j'aurais dû faire.

Je répondrai à la prophétie de *Jean-Jacques Rouſſeau* en lui donnant, j'eſpère, auſſi long-temps que je vivrai, un démenti fort impoli. Voilà mon intention; reſte à voir les effets. Après cela, Monſieur, j'ai envie de vous dire: *Priez Dieu pour moi.*

J'ai reçu auſſi avec beaucoup de reconnaiſſance le ſecond tome de *Pierre le grand.* Si dans le temps que vous avez commencé cet ouvrage, j'avais été ce que je ſuis aujourd'hui, j'aurais fourni bien d'autres mémoires. Il eſt vrai qu'on ne peut aſſez s'étonner du génie de ce grand homme. Je vais faire imprimer ſes lettres originales que j'ai ordonné de ramaſſer de toutes parts. Il s'y peint lui-même. Ce qu'il y avait de plus beau dans ſon caractère, c'eſt que, quelque colérique qu'il fût, la vérité avait toujours ſur lui un aſcendant infaillible: et pour cela ſeul il mériterait, je penſe, une ſtatue.

Je regrette aujourd'hui pour la première fois de ma vie de ne point faire de vers; je ne peux répondre aux vôtres qu'en proſe, mais je peux vous aſſurer que depuis 1746, que je diſpoſe de mon temps, je vous ai les plus grandes obligations. Avant cette époque je ne liſais que des romans, mais par haſard vos ouvrages

me tombèrent dans les mains; depuis je n'ai ceſſé de les lire et n'ai voulu d'aucuns livres qui ne fuſſent auſſi bien écrits, et où il n'y eût autant à profiter. Mais où les trouver? Je retournais donc à ce premier moteur de mon goût et de mon plus cher amuſement. Aſſurément, Monſieur, ſi j'ai quelques connaiſſances, c'eſt à lui ſeul que je les dois. Mais puiſqu'il ſe défend par reſpect de me dire qu'il baiſe mon billet, il faut par bienſéance que je lui laiſſe ignorer que j'ai de l'enthouſiaſme pour ſes ouvrages. Je lis à préſent l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale: je voudrais ſavoir chaque page par cœur, en attendant les œuvres du grand *Corneille*, pour leſquelles j'eſpère que la lettre de change eſt expédiée. 1763.

CATERINE.

LETTRE II.

DE L'IMPERATRICE.

L'IMPERATRICE de Ruſſie eſt très-obligée au neveu de l'abbé *Bazin* de ce qu'il a bien voulu lui dédier l'ouvrage (1) de ſon oncle qui aſſurément n'a rien de commun avec *Abraham Chaumeix*, maître d'école à Moſcou, où il enſeigne l'*abc* aux petits enfans. Elle a lu ce beau livre d'un bout à l'autre avec beaucoup de plaiſir, et ne s'eſt point trouvée ſupérieure à ce qu'elle a lu parce qu'elle fait partie de ce genre-humain ſi enclin à goûter les abſurdités les 1765.

(1) La première édition de la Philoſophie de l'hiſtoire, que l'auteur a fait ſervir depuis d'introduction à l'Eſſai ſur les mœurs, &c.

1765. plus étranges ; elle eſt perſuadée que ce livre ne manquera pas d'en éprouver ſa part, et qu'à Paris il ſera infailliblement livré au feu, au pied d'un grand eſcalier; ce qui lui donnera un luſtre de plus.

Comme le neveu de l'abbé *Bazin* a gardé un profond ſilence ſur le lieu de ſa réſidence, on a adreſſé cette réponſe à M. de *Voltaire* ſi connu pour protéger et favoriſer les jeunes gens dont les talens font eſpérer qu'ils feront un jour utiles au genre-humain. Cet illuſtre auteur eſt prié de faire parvenir ce peu de lignes à ſa deſtination; et ſi par haſard il ne connaiſſait point ce neveu de l'abbé *Bazin*, on eſt perſuadé qu'il excuſera cette démarche en faveur du mérite éclatant de ce jeune homme.

CATERINE.

LETTRE III.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{11}{22}$ d'auguſte.

MONSIEUR, puiſque, Dieu merci, le neveu de l'abbé *Bazin* eſt trouvé, vous voudrez bien qu'une ſeconde fois je m'adreſſe à vous pour lui faire parvenir dans ſa retraite le petit paquet ci-joint, en témoignage de ma reconnaiſſance pour les douceurs qu'il me dit. Je ſerais très-aiſe de vous voir aſſiſter tous les deux à mon carrouſel, duſſiez-vous vous déguiſer en chevaliers inconnus. Vous en auriez tout le temps: la pluie continuelle qui tombe depuis

plusieurs semaines m'a obligée de renvoyer cette fête au mois de juin de l'année prochaine. 1765.

Ma devise est une abeille qui volant de plante en plante amasse son miel pour le porter dans sa ruche, et l'inscription est l'*Utile*. Chez vous les inférieurs instruisent, et il serait facile aux supérieurs d'en faire leur profit : chez nous c'est tout le contraire ; nous n'avons pas tant d'aisance.

L'attachement du neveu *Bazin* pour feue ma mère lui donne un nouveau degré de considération chez moi : je trouve ce jeune homme très-aimable, et je le prie de me conserver les sentimens qu'il me témoigne. Il est très-bon et très-utile d'avoir de pareilles connaissances. Vous voudrez bien, Monsieur, être assuré que vous partagez avec le neveu mon estime, et tout ce que je lui dis est également pour vous aussi.

CATERINE.

P. S. Des capucins qu'on tolère à Moscou, car la tolérance est générale dans cet empire (il n'y a que les jésuites qui ne sont pas soufferts), s'étant opiniâtrés cet hiver à ne vouloir pas enterrer un français (qui était mort subitement), sous prétexte qu'il n'avait pas reçu les sacremens, *Abraham Chaumeix* fit un factum contre eux pour leur prouver qu'ils devaient enterrer un mort. Mais ce factum ni deux réquisitions du gouverneur ne purent porter ces pères à obéir. A la fin on leur fit dire de choisir, ou de passer la frontière, ou d'enterrer ce français. Ils partirent ; et j'envoyai d'ici des augustins plus dociles qui, voyant qu'il n'y avait pas à badiner, firent tout

1765. ce qu'on voulut. Voilà donc *Abraham Chaumeix* devenu raisonnable en Russie ; il s'oppose à la persécution. S'il prenait de l'esprit, il ferait croire les miracles aux incrédules. Mais tous les miracles du monde n'effaceront pas la tache d'avoir empêché l'impression de l'Encyclopédie.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

L'ABEILLE est utile sans doute,
On la chérit, on la redoute,
Aux mortels elle fait du bien,
Son miel nourrit, sa cire éclaire :
Mais quand elle a le don de plaire,
Ce superflu ne gâte rien.

Minerve, propice à la terre,
Instruisit les grossiers humains,
Planta l'olivier de ses mains,
Et battit le dieu de la guerre.

Cependant elle disputa
La pomme due à la plus belle ;
Quelque temps Pâris hésita,
Mais Achille eût été pour elle.

MADAME,

Que votre Majesté impériale pardonne à ces mauvais vers ; la reconnaissance n'est pas toujours

éloquente : si votre devise est une abeille, vous avez une terrible ruche ; c'est la plus grande qui soit au monde ; vous rempliſſez la terre de votre nom et de vos bienfaits. Les plus précieux pour moi sont les médailles qui vous représentent. Les traits de votre Majesté me rappellent ceux de la princesse votre mère. 1765.

J'ai encore un autre bonheur, c'est que tous ceux qui ont été honorés des bontés de votre Majesté sont mes amis ; je me tiens redevable de ce qu'elle a fait si généreusement pour les *Diderot*, les d'*Alembert* et les *Calas*. Tous les gens de lettres de l'Europe doivent être à vos pieds.

C'est vous, Madame, qui faites les miracles ; vous avez rendu *Abraham Chaumeix* tolérant ; et s'il approche de votre Majesté il aura de l'esprit ; mais pour les capucins, votre Majesté a bien senti qu'il n'était pas en son pouvoir de les changer en hommes, depuis que St *François* les a changés en bêtes. Heureusement votre académie va former des hommes qui n'auront pas affaire à St *François*.

Je suis plus vieux, Madame, que la ville où vous régnez et que vous embelliſſez. J'ose même ajouter que je suis plus vieux que votre Empire, en datant sa nouvelle fondation du créateur *Pierre le grand* dont vous perfectionnez l'ouvrage. Cependant je sens que je prendrais la liberté d'aller faire ma cour à cette étonnante abeille qui gouverne cette vaste ruche, si les maladies qui m'accablent, me permettaient, à moi pauvre bourdon, de sortir de ma cellule.

Je me ferais présenter par M. le comte de *Schouvalof* et par madame sa femme que j'ai eu

1765. l'honneur de posséder quelques jours dans mon petit hermitage. Votre Majesté impériale a été le sujet de nos entretiens, et jamais je n'ai tant éprouvé le chagrin de ne pouvoir voyager.

Oserais-je, Madame, dire que je suis un peu fâché que vous vous appeliez *Caterine* : les héroïnes d'autrefois ne prenaient point de nom de saintes : *Homère*, *Virgile* auraient été bien embarrassés avec ces noms-là ; vous n'étiez pas faite pour le calendrier.

Mais soit *Junon*, *Minerve* ou *Vénus*, ou *Cérès*, qui s'ajustent bien mieux à la poësie en tout pays, je me mets aux pieds de votre Majesté impériale, avec reconnaissance et avec le plus profond respect.

LETTRE V.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{17}{28}$ novembre.

MONSIEUR, ma tête est aussi dure que mon nom est peu harmonieux ; je répondrai par de la mauvaise prose à vos jolis vers. Je n'en ai jamais fait, mais je n'en admire pas moins pour cela les vôtres. Ils m'ont si bien gâtée que je ne puis presque en souffrir d'autres. Je me renferme dans ma grande ruche ; on ne saurait faire différens métiers à la fois.

Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une bibliothéque m'attirerait tant de complimens : tout le monde m'en fait sur celle de M. *Diderot*. Mais avouez, vous à qui l'humanité en doit pour le

soutien que vous avez donné à l'innocence et à la vertu dans la personne des *Calas*, qu'il aurait été cruel et injuste de séparer un savant d'avec ses livres. 1765.

Démétri, métropolite (*a*) de Novogorod n'est ni persécuteur, ni fanatique. Il n'y a pas un principe dans le Mandement d'*Alexis* (1) qu'il n'avouât, ne prêchât, ne publiât, si cela était utile ou nécessaire : il abhorre la proposition des *deux puissances*. Plus d'une fois il m'a donné des exemples que je pourrais vous citer. Si je ne craignais de vous ennuyer, je les mettrais sur une feuille séparée afin de la brûler si vous ne vouliez pas la lire.

La tolérance est établie chez nous : elle fait loi de l'Etat ; et il est défendu de persécuter. Nous avons, il est vrai, des fanatiques qui, faute de persécution, se brûlent eux-mêmes ; mais si ceux des autres pays en faisaient autant, il n'y aurait pas grand mal ; le monde n'en ferait que plus tranquille, et *Calas* n'aurait pas été roué. Voilà, Monsieur, les sentimens que nous devons au fondateur de cette ville que nous admirons tous deux.

Je suis bien fâchée que votre santé ne soit pas aussi brillante que votre esprit : celui-ci en donne aux autres. Ne vous plaignez point de votre âge, et vivez les années de *Mathusalem*, dussiez-vous tenir dans le calendrier la place que vous trouvez à propos de me refuser. Comme je ne me crois point en droit d'être chantée, je ne changerai point mon nom contre celui de l'envieuse et jalouse *Junon* : je n'ai

(*a*) Les métropolites ne diffèrent des autres évêques et archevêques que par une cape blanche ; celui-ci l'a reçue pour m'avoir couronnée.

(1) Voyez le volume des Facéties.

—— pas assez de présomption pour prendre celui de
1765. *Minerve;* je ne veux point du nom de *Vénus*, il y en a trop sur le compte de cette belle dame. Je ne suis pas *Cérès* non plus; la récolte a été très-mauvaise en Russie cette année : le mien au moins me fait espérer l'interceſſion de ma patronne là où elle est; et à tout prendre je le crois le meilleur pour moi. Mais en vous assurant de la part que je prends à ce qui vous regarde, je vous en éviterai l'inutile répétition.

CATERINE.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier.

MADAME,

—— La lettre, dont votre Majesté impériale m'honore,
1766. m'a tourné la tête; elle m'a donné des patentes de prophète. Je ne me doutais pas que l'archevêque de Novogorod se fût en effet déclaré contre le système absurde des *deux puissances*. J'avais raison sans le savoir, ce qui est encore un caractère de prophétie. Les incrédules pourront m'objecter que cet archevêque ne s'appelle pas *Alexis*, mais *Démétri*. Je pourrai répondre avec tous les commentateurs qu'il faut de l'obscurité dans les prophéties, et que cette obscurité rend toujours la vérité plus claire. J'ajouterai qu'il n'y a qu'à changer *Alex* en *Démé*, et *is* en *tri*, pour avoir le véritable nom de l'archevêque. Il n'y aura

certainement que des impies qui puissent ne se pas rendre à des preuves si évidentes. 1766.

Je suis si bien prophète, que je prédis hardiment à votre Majesté la plus grande gloire et le plus grand bonheur. Ou les hommes deviendront entièrement fous, ou ils admireront tout ce que vous faites de grand et d'utile; cette prédiction même vient un peu comme les autres, après l'événement.

Il me semble que si cet autre grand homme, *Pierre premier*, s'était établi dans un climat plus doux que sur le lac Ladoga, s'il avait choisi Kiovie ou quelque autre terrain plus méridional, je serais actuellement à vos pieds en dépit de mon âge. Il est triste de mourir sans avoir admiré de près celle qui préfère le nom de *Caterine* aux noms des divinités de l'ancien temps et qui le rendra préférable. Je n'ai jamais voulu aller à Rome; j'ai senti toujours de la répugnance à voir des moines dans le Capitole, et les tombeaux des *Scipions* foulés aux pieds des prêtres; mais je meurs de regret de ne point voir des déserts changés en villes superbes, et deux mille lieues de pays civilisés par des héroïnes. L'histoire du monde entier n'a rien de semblable, c'est la plus belle et la plus grande des révolutions; mon cœur est comme l'aimant, il se tourne vers le Nord.

D'*Alembert* a bien tort de n'avoir pas fait le voyage, lui qui est encore jeune. Il a été piqué de la petite injustice qu'on lui fesait; mais l'objet qui est fort mince ne troublait point sa philosophie. Tout cela est réparé aujourd'hui. Je crois que l'Encyclopédie est en chemin pour aller demander une place dans la bibliothèque de votre palais.

1766. Que votre Majesté impériale daigne recevoir avec bonté ma reconnaissance, mon admiration, mon profond respect.

Feu l'abbé Bazin.

LETTRE VII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{28 \text{ juin.}}{9 \text{ juillet.}}$

MONSIEUR, la lueur de l'étoile du Nord n'est qu'une aurore boréale.

Les bienfaits répandus à quelques centaines de lieues, et dont il vous plaît de faire mention, ne m'appartiennent pas: les *Calas* doivent ce qu'ils ont reçu à leurs amis; M. *Diderot* la vente de sa bibliothèque, au sien; mais les *Calas* et les *Sirven* vous doivent tout. Ce n'est rien que de donner un peu à son prochain de ce dont on a un grand superflu; mais c'est s'immortaliser que d'être l'avocat du genre-humain, le défenseur de l'innocence opprimée. Ces deux causes vous attirent la vénération due à de tels miracles. Vous avez combattu les ennemis réunis des hommes: la superstition, le fanatisme, l'ignorance, la chicane, les mauvais juges, et la partie du pouvoir qui repose entre les mains des uns et des autres. Il faut bien des vertus et des qualités pour surmonter ces obstacles. Vous avez montré que vous les possédez: vous avez vaincu.

Vous désirez, Monsieur, un secours modique pour les *Sirven*: le puis-je refuser! me louerez-vous de

cette action ? y a-t-il de quoi ? Je vous avoue que j'aimerais mieux qu'on ignorât ma lettre de change. Si cependant vous penſez que mon nom, tout peu harmonieux qu'il eſt, faſſe quelque bien à ces victimes de l'eſprit de perſécution, je me remets à votre prévoyance, et vous me nommerez, pourvu ſeulement que cela même ne leur nuiſe pas. J'ai mes raiſons pour le croire. Mes aventures avec l'évêque de Roſtof ont été traitées publiquement, et vous en pouvez, Monſieur, communiquer le mémoire à votre gré, comme une pièce authentique. 1766.

J'ai lu avec beaucoup d'attention l'imprimé qui accompagnait votre lettre. Il eſt bien difficile de réduire en pratique les principes qu'il contient. Malheureuſement le grand nombre y ſera long-temps oppoſé. Il eſt cependant poſſible d'émouſſer la pointe des opinions qui mènent à la deſtruction des humains. Voici mot à mot ce que j'ai inſéré entre autres choſes à ce ſujet dans une inſtruction au comité qui refondra nos lois :

„ Dans un grand empire qui étend ſa domination „ ſur autant de peuples divers qu'il y a de différentes „ croyances parmi les hommes, la faute la plus „ nuiſible au repos et à la tranquillité de ſes citoyens „ ſerait l'intolérance de leurs différentes religions. „ Il n'y a même qu'une ſage tolérance également „ avouée de la religion orthodoxe et de la poli- „ tique, qui puiſſe ramener toutes les brebis égarées „ à la vraie croyance. La perſécution irrite les „ eſprits ; la tolérance les adoucit et les rend moins „ obſtinés ; elle étouffe ces diſputes contraires au „ repos de l'Etat et à l'union des citoyens. „

1766. Après cela fuit un précis du livre de l'Eſprit des lois, ſur la magie, &c. qu'il ſerait trop long de rapporter ici. Il y eſt dit tout ce qu'on peut dire pour préſerver d'un côté les citoyens des maux que peuvent produire de pareilles accuſations, ſans cependant troubler de l'autre la tranquillité des croyances, ni ſcandaliſer les conſciences des croyans. J'ai cru que c'était l'unique voie praticable d'introduire le cri de la raiſon, que de l'appuyer ſur le fondement de la tranquillité publique dont chaque individu ſent continuellement le beſoin et l'utilité.

Le petit comte de *Schouvalof* de retour dans ſa patrie m'a fait le récit de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à tout ce qui me regarde. Je finis par vous en marquer ma gratitude.

CATERINE.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 22 décembre.

MADAME,

QUE votre Majeſté impériale me pardonne; non, vous n'êtes point l'*Aurore boréale;* vous êtes aſſurément l'aſtre le plus brillant du Nord, et il n'y en a jamais eu d'auſſi bienfeſant que vous. *Andromède*, *Perſée* et *Caliſto* ne vous valent pas. Tous ces aſtres-là auraient laiſſé *Diderot* mourir de faim. Il a été perſécuté dans ſa patrie, et vos bienfaits viennent l'y chercher.

chercher. *Louis XIV* avait moins de magnificence que votre Majesté; il récompensa le mérite dans les pays étrangers, mais on lui indiquait ce mérite; vous le cherchez, Madame, et vous le trouvez. Vos soins généreux pour établir la liberté de conscience en Pologne sont un bienfait que le genre-humain doit célébrer, et j'ambitionne bien d'oser parler au nom du genre-humain, si ma voix peut encore se faire entendre. 1766.

En attendant, Madame, permettez-moi de publier ce que vous avez daigné m'écrire au sujet de l'archevêque de Novogorod, et sur la tolérance. Ce que vous écrivez est un monument de votre gloire; nous sommes trois, *Diderot*, d'*Alembert* et moi qui vous dressons des autels; vous me rendez païen: je suis avec idolâtrie, Madame, aux pieds de votre Majesté, mieux qu'avec un profond respect.

Le prêtre de votre temple.

LETTRE IX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{30}{9}$ décembre. janvier.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 22 de décembre, dans laquelle vous me donnez une place décidée parmi les astres. Je ne sais si ces places-là valent la peine qu'on les brigue. Je ne voudrais point être mise au rang de ceux que le genre-humain 1767

1767. a adorés pendant si long-temps, par tout autre que vous et vos dignes amis dont vous me parlez. En effet, quelque peu d'amour propre qu'on se sente, il est impossible de désirer de se voir l'égal des oignons, des chats, des veaux, des peaux d'ânes, de bœufs, de serpens, des crocodiles, des bêtes de toute espèce, &c. &c. &c. Après cette énumération, quel est l'homme qui voulût des temples?

Laissez-moi donc, je vous prie, sur la terre; j'y serai plus à portée d'y recevoir vos lettres et celles de vos amis les d'*Alembert* et les *Diderot*: j'y serai témoin de la sensibilité avec laquelle vous vous intéressez à tout ce qui regarde les lumières de notre siècle, partageant si parfaitement ce titre avec eux.

Malheur aux persécuteurs! ils méritent d'être rangés parmi ces divinités. Voilà leur vraie place.

Au reste, Monsieur, soyez persuadé que votre approbation m'encourage beaucoup.

L'article dont je vous ai fait part, et qui regarde la tolérance, ne paraîtra au grand jour qu'à la fin de l'été prochain.

Je me souviens de vous avoir écrit dans une lettre précédente ce que je pensais de la publication des pièces qui concernent l'archevêque de Novogorod; cet ecclésiastique a donné depuis peu encore une preuve des sentimens que vous lui connaissez. Un homme qui avait traduit un livre, le lui porta: il lui dit qu'il lui conseillait de le supprimer, parce qu'il contenait les principes qui établissent les *deux puissances*.

Soyez assuré, Monsieur, que tel titre que vous preniez, il ne nuira jamais chez moi à la confidé-

ration qui est due à celui qui plaide avec toute l'étendue de son génie la cause de l'humanité. 1767.

CATERINE.

L'imprimé ci-joint (*) vous fera juger si la justice est de notre côté.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 février.

MADAME,

VOTRE Majesté impériale daigne donc me faire juge de la magnanimité avec laquelle elle prend le parti du genre-humain. Ce juge est trop corrompu et trop persuadé qu'on ne peut répondre que des sottises tyranniques à votre excellent mémoire. Ne pouvoir jouir des droits de citoyen parce qu'on croit que le Saint-Esprit ne procède que du Père, me paraît si fou et si sot, que je ne croirais pas cette bêtise si celles de mon pays ne m'y avaient préparé. Je ne suis pas fait pour pénétrer dans vos secrets d'Etat; mais je serais bien attrapé si votre Majesté n'était pas d'accord avec le roi de Pologne; il est philosophe, il est tolérant par principe; j'imagine que vous vous entendez tous deux comme larrons

(*) Manifeste sur les dissentions de Pologne.

1767. en foire pour le bien du genre-humain, et pour vous moquer des prêtres intolérans.

Un temps viendra, Madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du Nord : votre Majeſté impériale a beau dire ; je vous fais étoile, et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes reſteront en Eſpagne ; et à la fin même, elles ſe diſſiperont. Vous ne ferez ni oignon, ni chatte, ni veau d'or, ni bœuf Apis ; vous ne ferez point de ces dieux qu'on mange, vous êtes de ceux qui donnent à manger. Vous faites tout le bien que vous pouvez au dedans et au dehors. Les ſages feront votre apothéoſe de votre vivant ; mais vivez long-temps, Madame, cela vaut cent fois mieux que la divinité ; ſi vous voulez faire des miracles, tâchez ſeulement de rendre votre climat un peu plus chaud. A voir tout ce que votre Majeſté fait, je croirai que c'eſt pure malice à elle, ſi elle n'entreprend pas ce changement : j'y ſuis un peu intéreſſé ; car dès que vous aurez mis la Ruſſie au trentième degré au lieu des environs du ſoixantième, je vous demanderai la permiſſion d'y venir achever ma vie ; mais en quelque endroit que je végette, je vous admirerai malgré vous, et je ferai avec le plus profond reſpect, Madame, de votre Majeſté impériale, &c.

LETTRE XI. 1767.

DE L'IMPERATRICE.

A Moscou, le $\frac{15}{26}$ mars.

MONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 27 février où vous me conseillez de faire un miracle pour changer le climat de ce pays. Cette ville-ci était autrefois très-accoutumée à voir des miracles, ou plutôt les bonnes gens prenaient souvent les choses les plus ordinaires pour des effets merveilleux. J'ai lu dans la préface du concile du tzar *Ivan Basilewitz*, que lorsque le tzar eut fait sa confession publique, il arriva un miracle: le soleil parut en plein midi, ses rayons donnèrent sur lui, et sur tous les pères rassemblés. Notez que ce prince, après avoir fait une confession générale, à haute voix, finit par reprocher au clergé, dans des termes très-vifs, tous ses désordres, et conjura le concile de le corriger, lui et son clergé aussi.

A présent les choses sont changées. *Pierre le grand* a mis tant de formalités pour constater un miracle, et le synode les remplit si strictement, que je crains d'exposer celui dont il vous plaît de me charger avant votre arrivée. Cependant je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour procurer à la ville de Pétersbourg un meilleur air. Il y a trois ans qu'on est après à saigner par des canaux les marais qui l'entourent, à abattre les forêts de sapins qui la couvrent au midi; et à présent il y a déjà trois grandes terres

1767. occupées par des colons, là où un homme à pied ne pouvait paſſer ſans avoir de l'eau juſqu'à la ceinture : les habitans ont ſemé l'automne dernière leurs premiers grains.

Comme vous paraiſſez, Monſieur, prendre intérêt à ce que je fais, je joins à cette lettre la moins mauvaiſe traduction françaiſe du Manifeſte que j'ai ſigné le 14 décembre de l'année paſſée, et qui a été ſi fort eſtropié dans les gazettes d'Hollande, qu'on ne ſavait pas trop ce qu'il pouvait ſignifier. En ruſſe c'eſt une pièce eſtimée : la richeſſe et les expreſſions fortes de notre langue l'ont rendue telle. La traduction en a été d'autant plus pénible. Au mois de juin cette grande aſſemblée commencera ſes ſéances, et nous dira ce qui lui manque. Après quoi on travaillera à des lois que l'humanité, j'eſpère, ne déſapprouvera pas. D'ici à ce temps-là j'irai faire un tour dans différentes provinces, le long du Volga ; et au moment peut-être que vous vous y attendrez le moins, vous recevrez une lettre datée de quelque bicoque de l'Aſie.

Je ferai là, comme par-tout ailleurs, remplie d'eſtime et de conſidération pour le ſeigneur du château de Ferney.

CATERINE.

LETTRE XII. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 mai.

UN voyage en Asie ! allez-vous l'entreprendre,
Belle et sublime Talestris ?
Que ferez-vous dans ce pays ?
Vous n'y verrez point d'Alexandre.

Hélas ! votre Majesté impériale ferait le tour du globe qu'elle ne rencontrerait guère de rois dignes d'elle. Elle voyage comme *Cérès* la législatrice, en fesant du bien au monde. Je ne sais point la langue russe ; mais, par la traduction que vous daignez m'envoyer, je vois qu'elle a des inversions et des tours qui manquent à la nôtre. Je ne suis pas comme une dame de la cour de Versailles qui disait : C'est bien dommage que l'aventure de la tour de Babel ait produit la confusion des langues, sans cela tout le monde aurait toujours parlé français.

L'empereur de la Chine, *Cam-hi*, votre voisin, demandait à un missionnaire si on pouvait faire des vers dans les langues de l'Europe ; il ne pouvait le croire.

Que votre Majesté impériale daigne agréer mes sentimens et le très-profond respect de ce vieux suisse, &c.

1767.

LETTRE XIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Caſan, le $\frac{18}{29}$ mai.

Je vous avais menacé d'une lettre de quelque bicoque de l'Aſie, je vous tiens parole aujourd'hui.

Il me ſemble que les auteurs de l'Anecdote ſur Béliſaire (*) et de la Lettre ſur les panégyriques (**) ſont proches parens du neveu de l'abbé *Bazin*. Mais, Monſieur, ne vaudrait-il pas mieux renvoyer tout panégyrique des gens après leur mort, crainte que tôt ou tard ils ne donnent un démenti, vu l'inconſéquence et le peu de ſtabilité des choſes humaines? Je ne ſais ſi, après la révocation de l'édit de Nantes, on a fait beaucoup de cas des panégyriques de *Louis XIV:* les réfugiés au moins n'étaient pas diſpoſés à leur donner du poids.

Je vous prie, Monſieur, d'employer votre crédit auprès du ſavant du canton d'Uri, pour qu'il ne perde pas ſon temps à faire le mien avant mon décès.

Ces lois dont on parle tant, au bout du compte, ne ſont point faites encore. Eh! qui peut répondre de leur bonté? C'eſt la poſtérité, et non pas nous, en vérité, qui ſera à portée de décider cette queſtion. Imaginez, je vous prie, qu'elles doivent ſervir pour

(*) Volume des Facéties.

(**) Mélanges littéraires, tome III.

l'Europe et pour l'Asie : et quelle différence de climat, de gens, d'habitudes, d'idées même ! 1767.

Me voilà en Asie ; j'ai voulu voir cela par mes yeux. Il y a dans cette ville vingt peuples divers qui ne se ressemblent point du tout. Il faut pourtant leur faire un habit qui leur soit propre à tous. Ils peuvent se bien trouver des principes généraux ; mais les détails ? Et quels détails ! J'allais dire, c'est presque un monde à créer, à unir, à conserver. Je ne finirais pas, et en voilà beaucoup trop de toutes façons.

Si tout cela ne réussit pas, les lambeaux de lettres que j'ai trouvés cités dans le dernier imprimé, paraîtront ostentation (et que sais-je moi ?) aux impartiaux et à mes envieux. Et puis mes lettres n'ont été dictées que par l'estime, et ne sauraient être bonnes à l'impression. Il est vrai qu'il m'est bien flatteur et honorable de voir par quel sentiment tout cela a été cité chez l'auteur de la Lettre sur les panégyriques ; mais Bélisaire dit que c'est-là justement le moment dangereux pour mon espèce. Bélisaire ayant raison par-tout, sans doute n'aura pas tort en ceci. La traduction de ce dernier livre est finie, et va être imprimée. Pour faire l'essai de cette traduction, on l'a lue à deux personnes qui ne connaissaient point l'original. L'un s'écria : Qu'on me crève les yeux pourvu que je fois *Bélisaire*, j'en serai assez récompensé ; l'autre dit : Si cela était, j'en serais envieux.

En finissant, Monsieur, recevez les témoignages de ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez ; mais, s'il est possible, préservez mon griffonnage de l'impression.

CATERINE.

1768.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

MADAME,

On dit qu'un vieillard, nommé *Siméon*, en voyant un petit enfant, s'écria dans sa joie : Je n'ai plus qu'à mourir *puisque j'ai vu mon salutaire*. Ce *Siméon* était prophète, il voyait de loin tout ce que ce petit juif devait faire.

Moi qui ne suis ni juif ni prophète, mais qui suis aussi vieux que *Siméon*, je n'aurais pas deviné en 1700 qu'un jour la raison, aussi inconnue au patriarche *Nicou* qu'au sacré collége, et aussi mal-voulue des papas et des archimandrites que des dominicains, viendrait à Moscou, à la voix d'une princesse née en Allemagne, et qu'elle assemblerait dans sa Grand'Salle, des idolâtres, des musulmans, des grecs, des latins, des luthériens, qui tous deviendraient ses enfans.

C'est ce triomphe de la raison qui est mon *salutaire;* et en qualité d'être raisonnable, je mourrai sujet dans mon cœur de votre Majesté impériale, bienfaitrice du genre-humain.

Je suis retiré auprès de la petite ville de Genève, où il n'y a pas vingt mille habitans, et la discorde règne depuis quatre ans dans ce trou, dans le temps que *Catherine seconde*, qui est bien la *première*, réunit

tous les esprits dans un empire plus vaste que l'empire romain. 1768.

Je ne suis pas en tout de l'avis du respectable auteur de l'Ordre essentiel des sociétés : je vous avoue, Madame, qu'en qualité de voisin de deux républiques, je ne crois point du tout que la puissance législatrice soit de droit divin copropriétaire de mes petites chaumières ; mais je crois fermement que de droit humain on doit vous admirer et vous aimer.

Feu l'abbé *Bazin* disait souvent qu'il craignait horriblement le froid ; mais que s'il n'était pas si vieux, il irait s'établir au midi d'Astracan, pour avoir le plaisir de vivre sous vos lois.

J'ai rencontré ces jours passés son neveu qui pense de même. Le professeur en droit *Bourdillon* (1) est dans les mêmes sentimens; ce pauvre *Bourdillon* s'est plaint à moi amèrement de ce qu'on l'avait trompé sur l'évêque de Cracovie. Je l'ai consolé en lui disant qu'il avait raison sur tout le reste, et que l'événement l'a bien justifié. Votre Majesté impériale ne saurait croire à quel point ce pédant républicain vous est attaché, toute souveraine que vous êtes.

Je ramasse, Madame, toutes les sottises sérieuses ou comiques de feu l'abbé *Bazin* et de son neveu, et même celles qu'on leur attribue ; il y en a qu'on n'oserait envoyer au pape, mais qu'on peut mettre hardiment dans la bibliothèque d'une impératrice philosophe. Ce recueil assez gros partira dès qu'il sera relié.

L'empereur *Justinien* et le grand capitaine *Bélisaire*

(1) Nom sous lequel l'ouvrage sur les dissentions de Pologne a été publié. Voyez Politique et Législation, tome II.

1768. ont été impitoyablement déclarés damnés par la Sorbonne. J'en ai été très-affligé, car je m'intéreſſais beaucoup à leur ſalut. Je ne ſais pas encore bien poſitivement ſi votre Egliſe grecque eſt damnée auſſi; je m'en informerai, Madame, car je vous ſuis encore plus attaché qu'à l'empereur *Juſtinien*. Je ſouhaite que vous viviez encore plus long-temps que lui.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect, l'admiration et l'attachement inviolable du vieux ſolitaire, moitié français, moitié ſuiſſe, couſin germain du neveu de l'abbé *Bazin*.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 novembre.

MADAME,

J'EUS l'honneur de dépêcher à votre Majeſté impériale, le 15 mars dernier, à l'adreſſe du ſieur *B. Le Maiſtre* à Hambourg, un aſſez gros ballot, marqué I. D. R., N° 1.

Votre Majeſté a des affaires un peu plus importantes que celles de ce ballot. D'un côté elle force les Polonais à être tolérans et heureux en dépit du nonce du pape; et de l'autre elle paraît avoir affaire aux muſulmans malgré *Mahomet*. S'ils vous font la guerre, Madame, il pourra bien leur arriver ce que *Pierre le grand* avait eu autrefois en vue,

c'était de faire de Constantinople la capitale de l'empire russe. Ces barbares méritent d'être punis par une héroïne du peu d'attention qu'ils ont eu jusqu'ici pour les dames. Il est clair que des gens qui négligent tous les beaux arts, et qui enferment les femmes, méritent d'être exterminés. J'espère tout de votre génie et de votre destinée. *Mouſtapha* ne doit pas tenir contre *Catherine*. On dit que *Mouſtapha* n'a point d'esprit, qu'il n'aime point les vers, qu'il n'a jamais été à la comédie et qu'il n'entend point le français; il sera battu sur ma parole. Je demande à votre Majesté impériale la permission de venir me mettre à ses pieds et de passer quelques jours à sa cour dès qu'elle sera établie à Constantinople, car je pense très-sérieusement que si jamais les Turcs doivent être chassés de l'Europe, ce sera par les Russes. L'envie de vous plaire les rendra invincibles. 1768.

Que votre Majesté daigne agréer les souhaits et le profond respect de votre admirateur, de votre très-zélé, très-ardent serviteur.

LETTRE XVI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{6}{17}$ décembre.

MONSIEUR, je suppose que vous me croyez un peu d'inconséquence: je vous ai prié, il y a environ un an, de m'envoyer tout ce qui a jamais été écrit par l'auteur dont j'aime le mieux à lire les ouvrages; j'ai reçu au mois de mai passé le ballot que j'ai désiré,

1768. accompagné du buste de l'homme le plus illustre de notre siècle.

J'ai senti une égale satisfaction de l'un et l'autre envoi : ils sont depuis six mois le plus bel ornement de mon appartement, et mon étude journalière ; mais jusqu'ici je ne vous en ai accusé ni la réception ni fait mes remercîmens. Voici comme je raisonnais : un morceau de papier mal griffonné, rempli de mauvais français, est un remercîment stérile pour un tel homme ; il faut lui faire mon compliment par quelque action qui puisse lui plaire. Différens faits se sont présentés ; mais le détail en serait trop long : enfin j'ai cru que le meilleur serait de donner par moi-même un exemple qui pût devenir utile aux hommes. Je me suis souvenue que par bonheur je n'avais pas eu la petite vérole. J'ai fait écrire en Angleterre pour avoir un inoculateur : le fameux docteur *Dimsdale* s'est résolu de passer en Russie. Il m'a inoculée le 12 octobre. Je n'ai pas été au lit un seul instant, et j'ai reçu du monde tous les jours. Je vais tout de suite faire inoculer mon fils unique.

Le grand maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, ce héros qui ressemble aux anciens Romains du beau temps de la république, qui en a le courage et la générosité, doutant s'il avait eu cette maladie, est à présent entre les mains de notre anglais, et le lendemain de l'opération il s'en alla à la chasse dans une très-grande neige. Nombre de courtisans ont suivi son exemple, et beaucoup d'autres s'y préparent. Outre cela on inocule à présent à Pétersbourg dans trois maisons d'éducation et dans un hôpital établi sous les yeux de M. *Dimsdale*.

Voilà, Monsieur, les nouvelles du pôle. J'espère qu'elles ne vous seront point indifférentes. 1768.

Les écrits nouveaux sont plus rares. Cependant il vient de paraître une traduction française de l'instruction russe donnée aux députés qui doivent composer le projet de notre code. On n'a pas eu le temps de l'imprimer. Je me hâte de vous envoyer le manuscrit, afin que vous voyiez mieux de quel point nous partons. J'espère qu'il n'y a pas une ligne qu'un honnête homme ne puisse avouer.

J'aimerais bien de vous envoyer des vers en échange des vôtres; mais qui n'a pas assez de cervelle pour en faire de bons, fait mieux de travailler de ses mains. Voilà ce que j'ai mis en pratique : j'ai tourné une tabatière que je vous prie d'accepter. Elle porte l'empreinte de la personne qui a pour vous le plus de considération; je n'ai pas besoin de la nommer, vous la reconnaîtrez aisément.

J'oubliais, Monsieur, de vous dire que j'ai augmenté le peu ou point de médecine qu'on donne pendant l'inoculation, de trois ou quatre excellens spécifiques que je recommande à tout homme de bon sens de ne point négliger en pareille occasion. C'est de se faire lire l'Ecossaise, Candide, l'Ingénu, l'Homme aux quarante écus, et la Princesse de Babylone. Il n'y a pas moyen après cela de sentir le moindre mal.

P. S. La lettre ci-jointe était écrite il y a trois semaines. Elle attendait le manuscrit; on a été si long-temps à le transcrire et à le rectifier, que j'ai eu le temps, Monsieur, de recevoir votre lettre du 15 novembre. Si je fais aussi aisément la guerre contre les Turcs que j'ai eu de facilité à introduire

1768. l'inoculation, vous courez risque d'être sommé à tenir bientôt la promesse que vous me faites de venir me trouver dans un gîte où, dit-on, se sont perdus tous ceux qui en ont fait la conquête. Voilà de quoi faire passer cette tentation à qui la prendra.

Je ne sais si *Moustapha* a de l'esprit; mais j'ai lieu de croire qu'il dit: *Mahomet, ferme les yeux!* quand il veut faire des guerres injustes à ses voisins. Si le succès de cette guerre se déclare pour nous, j'aurai beaucoup d'obligation à mes envieux: ils m'auront procuré une gloire à laquelle je ne pensais pas.

Tant pis pour *Moustapha* s'il n'aime ni la comédie ni les vers. Il sera bien attrapé si je parviens à mener les Turcs au même spectacle auquel la troupe de *Paoli* joue si bien. Je ne sais si ce dernier parle français, mais il sait combattre pour ses foyers et son indépendance.

Pour nouvelles d'ici je vous dirai, Monsieur, que tout le monde généralement veut être inoculé, qu'il y a un évêque qui va subir cette opération, et qu'on a inoculé ici dans un mois plus de personnes qu'à Vienne dans huit.

Je ne saurais, Monsieur, vous témoigner assez ma reconnaissance pour toutes les choses obligeantes que vous voulez bien me dire, mais surtout pour le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde. Soyez persuadé que je sens tout le prix de votre estime, et qu'il n'y a personne qui ait pour vous plus de considération que

CATERINE.

Je prends encore une fois la plume pour vous prier de vous servir de cette fourrure contre le vent

de

de bise et la fraîcheur des Alpes qu'on m'a dit vous incommoder quelquefois. Adieu, Monsieur; lors de votre entrée dans Constantinople j'aurai soin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie. Cet habit est bien plus commode et plus beau que les habits étriqués dont toute l'Europe fait usage, et dont aucun sculpteur ne veut, ni ne peut vêtir ses statues, crainte de les faire paraître ridicules et mesquines. 1768.

LETTRE XVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{8}{19}$ décembre.

MONSIEUR, le porteur de celle-ci vous remettra de ma part trois paquets numérotés 1, 2 et 3.

En ouvrant le premier, vous saurez ce que contiennent les deux autres. Je vous fais mille excuses d'avoir tardé si long-temps: cent choses ensemble m'ont empêchée de vous envoyer ces papiers. Le prince *Kouslowski* lieutenant de mes gardes a regardé comme une faveur distinguée d'être envoyé à Ferney. Je lui en fais gré. Si j'étais à sa place, j'en ferais autant.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne s'intéresse plus à tout ce qui vous regarde que

CATERINE.

1769.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, février.

Cette belle et noire peliſſe
Eſt celle que perdit le pauvre Mouſtapha
Quand notre brave impératrice
De ſes muſulmans triompha;
Et ce beau portrait que voilà,
C'eſt celui de la bienfaitrice
Du genre-humain qu'elle éclaira.

Voilà ce que j'ai dit, Madame, en voyant le cafetan dont votre Majeſté impériale m'a honoré par les mains de M. le prince *Kouſlowſky*, capigi-bachi de vos janiſſaires, et ſurtout cette boîte tournée de vos belles et auguſtes mains, et ornée de votre portrait.

Qui le voit et qui le touche
Ne peut borner ſes ſens à le conſidérer;
Il oſe y porter une bouche
Qu'il n'ouvre déſormais que pour vous admirer.

Mais quand on a ſu que la boîte était l'ouvrage de vos propres mains, ceux qui étaient dans ma chambre ont dit avec moi:

Ces mains que le ciel a formées
Pour lancer les traits des amours

Ont préparé déjà ces flèches enflammées,
Ces tonnerres d'airain dont vos fières armées 1769.
Au monarque farmate assurent des secours :
Et la Gloire a crié de la tour byzantine,
Aux peuples enchantés que votre nom soumet :
Victoire à Catherine,
Nazarde à Mahomet.

Qu'est devenu le temps où l'empereur d'Allemagne aurait, dans les mêmes circonstances, envoyé des armées à Belgrade, et où les Vénitiens auraient couvert de vaisseaux les mers du Péloponèse? Eh bien, Madame, vous triompherez seule. Montrez-vous seulement à votre armée vers Kiovie ou plus loin, et je vous réponds qu'il n'y a pas un de vos soldats qui ne soit un héros invincible. Que *Moustapha* se montre aux siens, il n'en fera que de gros cochons comme lui.

Quelle fierté imbécille dans cette tête coiffée d'un turban à aigrette! Tous les rois de l'Europe ne devraient-ils pas venger le droit des gens que la Porte ottomane viole tous les jours avec un orgueil si grossier?

Ce n'est pas assez de faire une guerre heureuse contre ces barbares pour la terminer par une paix telle quelle; ce n'est pas assez de les humilier; il faudrait les reléguer pour jamais en Asie. (1)

(1) M. de *Voltaire* avait envoyé à l'impératrice, dans cette même lettre, un mémoire d'un officier français qui proposait de renouveler dans la guerre des Turcs, l'usage des chars de guerre, absolument abandonné par les anciens depuis l'époque de la guerre médique.

1769.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 février.

MADAME,

QUOI ! pendant que votre Majesté impériale se prépare à battre le grand-turc, elle forme un corps de lois chrétiennes. Je lis l'instruction préliminaire qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. *Lycurgue* et *Solon* auraient signé votre ouvrage et n'auraient pas été peut-être capables de le faire. Cela est net, précis, équitable, ferme et humain. Les législateurs ont la première place dans le temple de la gloire, les conquérans ne viennent qu'après. Soyez sûre que personne n'aura dans la postérité un plus grand nom que vous ; mais au nom de Dieu battez les Turcs, malgré le nonce du pape en Pologne, qui est si bien avec eux.

De tous les préjugés destructrice brillante,
Qui du vrai dans tout genre embrassez le parti,
Soyez à la fois triomphante,
Et du saint-père et du mufti.

Eh, Madame, quelle leçon votre Majesté impériale donne à nos petits-maîtres français, à nos sages maitres de sorbonne, à nos esculapes des écoles de médecine ! Vous vous êtes fait inoculer avec moins d'appareil qu'une religieuse ne prend un lavement. Le prince impérial a suivi votre exemple. M. le comte *Orlof* va à la chasse dans la neige après s'être fait donner

la petite vérole : voilà comme *Scipion* en aurait uſé, ſi cette maladie, venue d'Arabie, avait exiſté de ſon temps. 1769.

Pour nous autres, nous avons été ſur le point de ne pouvoir être inoculés que par arrêt du parlement. Je ne ſais pas ce qui eſt arrivé à notre nation, qui donnait autrefois de grands exemples en tout ; mais nous ſommes bien barbares en certains cas, et bien puſillanimes dans d'autres.

Madame, je ſuis un vieux malade de ſoixante et quinze ans. Je radote peut-être, mais je vous dis au moins ce que je penſe ; et cela eſt aſſez rare quand on parle à des perſonnes de votre eſpèce. La Majeſté impériale diſparaît ſur mon papier devant la perſonne. Mon enthouſiaſme l'emporte ſur mon profond reſpect.

LETTRE XX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 mai.

LA lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, en date du 15 avril (1), m'a fait plus de bien que le mois de mai. Le beau temps ranime un peu les vieillards, mais vos ſuccès me donnent des forces. Vous daignez me dire que vous ſentez que je vous ſuis attaché ; oui, Madame, je le ſuis et je dois l'être indépendamment de toutes vos bontés ; il faudrait être bien inſenſible pour n'être pas touché de tout

(1) On n'a point trouvé cette lettre.

1769. ce que vous faites de grand et d'utile. Je ne crois pas qu'il y ait dans vos Etats un seul homme qui s'intéresse plus que moi à l'accomplissement de tous vos desseins.

Permettez-moi de vous dire, sans trop d'audace, qu'ayant pensé comme vous sur toutes les choses qui ont signalé votre règne, je les ai regardées comme des événemens qui me devenaient en quelque façon personnels. Les colonies, les arts de toute espèce, les bonnes lois, la tolérance, sont mes passions; et cela est si vrai qu'ayant, dans mon obscurité et dans mon hameau, quadruplé le petit nombre des habitans, bâti leurs maisons, civilisé des sauvages, et prêché la tolérance, j'ai été sur le point d'être très-violemment persécuté par des prêtres. Le supplice abominable du chevalier de *la Barre*, dont votre Majesté impériale a sans doute entendu parler, et dont elle a frémi, me fit tant d'horreur, que je fus alors sur le point de quitter la France et de retourner auprès du roi de Prusse. Mais aujourd'hui c'est dans un plus grand empire que je voudrais finir mes jours.

Que votre Majesté juge donc combien je suis affligé, quand je vois les Turcs vous forcer à suspendre vos grandes entreprises pacifiques pour une guerre qui, après tout, ne peut être que très-dispendieuse, et qui prendra une partie de votre génie et de votre temps.

Quelques jours avant de recevoir la lettre dont je remercie bien sensiblement votre Majesté, j'écrivis à M. le comte de *Schouvalof* votre chambellan, pour lui demander s'il était vrai qu'Azof fût entre vos

mains. Je me flatte qu'à préſent vous êtes auſſi maîtreſſe de Tangarock. 1769.

Plût à Dieu que votre Majeſté eût une flotte formidable ſur la mer Noire. Vous ne vous bornerez pas ſans doute à une guerre défenſive; j'eſpère bien que *Mouſtapha* ſera battu par terre et par mer. Je ſais bien que les janiſſaires paſſent pour de bons ſoldats; mais je crois les vôtres ſupérieurs. Vous avez de bons généraux, de bons officiers, et les Turcs n'en ont point encore: il leur faut du temps pour en former. Ainſi toutes les apparences ſont croire que vous ſerez victorieuſe. Vos premiers ſuccès décident déjà de la réputation des armes, et cette réputation fait beaucoup. Votre préſence ferait encore davantage. Je ne ſerais point ſurpris que votre Majeſté fît la revue de ſon armée ſur le chemin d'Andrinople; cela eſt digne de vous. La légiſlatrice du Nord n'eſt pas faite pour les choſes ordinaires. Vous avez dans l'eſprit un courage qui me fait tout eſpérer.

J'ai revu l'ancien officier qui propoſa des chariots de guerre, dans la guerre de 1756. Le comte d'*Argenſon*, miniſtre de la guerre, en fit faire un eſſai. Mais comme cette invention ne pouvait réuſſir que dans de vaſtes plaines, telles que celle de Lutzen, on ne s'en ſervit pas. Il prétend toujours qu'une demi-douzaine ſeulement de ces chars, précédant un corps de cavalerie où d'infanterie, pourraient déconcerter les janiſſaires de *Mouſtapha*, à moins qu'ils n'euſſent des chevaux de friſe devant eux. C'eſt ce que j'ignore. Je ne ſuis point du métier des meurtriers; je ne ſuis point homme à projets; je

1769. prie seulement votre Majesté de me pardonner mon zèle. D'ailleurs il est dit dans un livre qui ne ment jamais, que *Salomon* avait douze mille chars de guerre dans un pays où il n'y eut avant lui que des ânes.

Et il est dit encore dans le beau livre des Juges qu'*Adonaï* était victorieux dans les montagnes, mais qu'il fut vaincu dans les vallées, parce que les habitans avaient des chars de guerre.

Je suis bien loin de désirer une ligue contre les Turcs; les croisades ont été si ridicules qu'il n'y a pas moyen d'y revenir; mais j'avoue que si j'étais vénitien, j'opinerais pour envoyer une armée en Candie, pendant que vôtre Majesté battrait les Turcs vers Yassi ou ailleurs; si j'étais un jeune empereur des Romains, la Bosnie et la Servie me verraient bientôt, et je viendrais ensuite vous demander à souper à Sophie ou à Philippopolis de Romanie, après quoi nous partagerions à l'amiable.

Je vous supplierais de permettre que le nonce du pape en Pologne, qui a déchaîné si saintement les Turcs contre la tolérance, fût du souper; car je suppose qu'il serait votre prisonnier. Je crois, Madame, que votre Majesté lui en dirait tout doucement de bonnes sur l'horreur et l'infamie d'avoir excité une guerre civile, pour ravir aux dissidens les droits de la patrie, et pour les priver d'une liberté que la nature leur donnait, et que vos bienfaits leur avaient rendue; je ne sais rien de si honteux et de si lâche dans ce siècle. On dit que les jésuites polonais ont eu une grande part aux Saint-Barthelemi continuelles qui désolent ce malheureux pays. Ma seule

consolation est d'espérer que ces turpitudes horribles tourneront à votre gloire : ou je me trompe fort, ou vos ennemis ne seront parvenus qu'à faire graver sur vos médailles : *Triomphatrice de l'empire ottoman, et pacificatrice de la Pologne.* 1769.

LETTRE XXI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{3}{14}$ juillet.

MONSIEUR, j'ai reçu le 20 de juin votre lettre du 27 mai. Je suis charmée d'apprendre que le printemps rétablit votre santé, quoique la politesse vous fasse dire que mes lettres y contribuent. Cependant je n'ose leur attribuer cette vertu. Soyez-en bien aise; car d'ailleurs vous pourriez en recevoir si souvent qu'à la fin elles vous ennuyeraient.

Tous vos compatriotes, Monsieur, ne pensent pas comme vous sur mon compte; j'en connais qui aiment à se persuader qu'il est impossible que je puisse faire quelque chose de bien, qui donnent la torture à leur esprit pour en convaincre les autres : et malheur à leurs satellites, s'ils osaient penser autrement qu'ils ne sont inspirés! Je suis assez bonne pour croire que c'est un avantage qu'ils me donnent sur eux, parce que celui qui ne fait les choses que par la bouche de ses flatteurs, les fait mal, voit dans un faux jour, et agit en conséquence. Comme au reste ma gloire ne dépend pas d'eux, mais bien de mes principes, de mes actions, je me console

1769. de n'avoir pas leur approbation. En bonne chrétienne je leur pardonne, et j'ai pitié de ceux qui m'envient.

Vous dites, Monsieur, que vous pensez comme moi sur différentes choses que j'ai faites, et que vous vous y intéressez. Eh bien, Monsieur, sachez que ma belle colonie de Saratof monte à vingt-sept mille ames, et qu'en dépit du gazetier de Cologne elle n'a rien à craindre des incursions des Turcs, des Tartares, &c.; que chaque canton a des églises de son rite; qu'on y cultive les champs en paix, et que de trente ans ils ne payeront aucune charge.

D'ailleurs, nos charges sont si modiques, qu'il n'y a pas de payson en Russie qui ne mange une poule quand il lui plaît, et que depuis quelque temps il y a des provinces où ils préfèrent les dindons aux poules; que la sortie du blé, permise avec certaines restrictions qui précautionnent contre les abus sans gêner le commerce, ayant fait hausser le prix de cette denrée, accommode si bien le cultivateur que la culture augmente d'année en année; que la population est pareillement augmentée d'un dixième dans beaucoup de provinces depuis sept ans. Nous avons la guerre, il est vrai; mais il y a bien du temps que la Russie fait ce métier-là, et qu'elle sort de chaque guerre plus florissante qu'elle n'y était entrée.

Nos lois vont leur train: on y travaille tout doucement. Il est vrai qu'elles sont devenues causes secondes, mais elles n'y perdront rien. Ces lois seront tolérantes; elles ne persécuteront, ne tueront, ni ne brûleront personne. Dieu nous garde d'une histoire pareille à celle du chevalier de *la Barre!* On mettrait

aux petites maisons les juges qui oseraient faire de pareilles procédures. 1769.

Depuis la guerre j'ai fait deux nouvelles entreprises : je bâtis Azof et Tangarock, où il y a un port commencé et ruiné par *Pierre I.* Voilà deux bijoux que je fais enchâsser, et qui pourraient bien n'être pas du goût de *Moustapha.* L'on dit que le pauvre homme ne fait que pleurer. Ses amis l'ont engagé dans cette guerre malgré lui et à son corps défendant. Ses troupes ont commencé par piller et brûler leur propre pays : à la sortie des janissaires de la capitale, il y a eu plus de mille personnes de tuées ; l'envoyé de l'empereur, sa femme, ses filles, battues, volées, traînées par les cheveux, et sous les yeux du sultan et de son visir, sans que personne osât empêcher ce désordre : tant ce gouvernement est faible et mal arrangé.

Voilà donc ce fantôme si terrible, dont on prétend me faire peur !

L'on dirait que l'esprit humain est toujours le même. Le ridicule des croisades passées n'a pas empêché les ecclésiastiques de Podolie, soufflés par le nonce du pape, de prêcher une croisade contre moi ; et les fous de soi-disant confédérés ont pris la croix d'une main, et se sont ligués de l'autre avec les Turcs, auxquels ils ont promis deux de leurs provinces. Pourquoi ? afin d'empêcher un quart de leur nation de jouir des droits de citoyen. Et voilà pourquoi encore ils brûlent et saccagent leur propre pays. La bénédiction du pape leur promet le paradis : conséquemment les Vénitiens et l'empereur seraient excommuniés, je pense, s'ils prenaient

1769. les armes contre ces mêmes Turcs, défenseurs aujourd'hui des croisés contre quelqu'un qui n'a touché ni en blanc ni en noir à la loi romaine.

Vous verrez encore, Monsieur, que ce sera le pape qui mettra opposition au souper que vous me proposez à Sophie. Rayez, s'il vous plait, Philippopolis du nombre des villes; elle a été réduite en cendres ce printemps par les troupes ottomanes qui y ont passé, parce qu'on voulait les empêcher de la piller.

Adieu, Monsieur, soyez persuadé de la considération toute particulière que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE XXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{4}{15}$ d'auguste.

J'AI reçu, Monsieur, votre belle lettre du 26 février: je ferai mon possible pour suivre vos conseils. Si *Moustapha* n'est pas rossé, ce ne sera pas assurément votre faute, ni la mienne, ni celle de mon armée: mes soldats vont à la guerre contre les Turcs comme s'ils allaient à la noce.

Si vous pouviez voir tous les embarras dans lesquels ce pauvre *Moustapha* se trouve à la suite du pas précipité qu'on lui a fait faire, contre l'avis de son divan et des gens les plus raisonnables, il y aurait des momens où vous ne pourriez vous empêcher de

le plaindre comme homme, et comme homme très-mal dans ses affaires. 1769.

Il n'y a rien qui me prouve plus la part sincère que vous prenez, Monsieur, à ce qui me regarde que ce que vous me dites sur ces chars de nouvelle invention; mais nos gens de guerre ressemblent à ceux de tous les autres pays: les nouveautés non éprouvées leur paraissent douteuses.

Vivez, Monsieur, et réjouissez-vous lorsque mes braves guerriers auront battu les Turcs. Vous savez, je pense, qu'Azof, à l'embouchure du Tanaïs, est déjà occupé par mes troupes. Le dernier traité de paix stipulait que cette place resterait abandonnée de part et d'autre: vous aurez vu par les gazettes que nous avons envoyé promener les Tartares dans trois différens endroits, lorsqu'ils ont voulu piller l'Ukraine: cette fois-ci ils s'en sont retournés aussi gueux qu'ils étaient sortis de la Crimée. Je dis gueux, car les prisonniers qu'on a faits sont couverts de lambeaux, et non d'habits. S'ils n'ont pas réussi selon leurs désirs chez nous, en revanche ils se sont dédommagés en Pologne. Il est vrai qu'ils y ont été invités par leurs alliés les protégés du nonce du pape.

Je suis bien fâchée que votre santé ne réponde pas à mes souhaits: si les succès de mes armées peuvent contribuer à la rétablir, je ne manquerai pas de vous faire part de tout ce qui nous arrivera d'heureux. Jusqu'ici je n'ai encore, Dieu merci, que de très-bonnes nouvelles; de tous côtés on renvoye bien étrillé tout ce qui se montre de Turcs ou de Tartares, mais surtout les mutins de Pologne. J'espère avoir dans peu des nouvelles de quelque

1769. chose de plus décisif que des affaires de parti entre troupes légères.

Je suis avec un estime bien particulière, &c.

CATERINE.

LETTRE XXIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{11}{22}$ septembre.

J'AI vu, Monsieur, par votre lettre au comte de *Schouvalof*, que la prétendue dévastation de la nouvelle Servie, que les gazettes fanatiques ont tant prônée, vous avait donné quelque appréhension; cependant il est très-vrai que les Tartares, quoiqu'ils aient attaqué nos frontières de trois côtés, ont trouvé partout une résistance convenable, et se sont retirés sans causer de dommages considérables. Toute cette expédition n'a duré que trois jours, durant un froid excessif, mêlé de vent et de neige; ce qui a causé beaucoup de perte aux Tartares, tant en hommes qu'en chevaux.

Mais que direz-vous, Monsieur, lorsque vous saurez que les belles Circassiennes, indignées d'être renfermées dans le sérail de Constantinople, comme des animaux dans une écurie, ont persuadé à leurs pères et à leurs frères de se soumettre à la Russie? Le fait est que les Circassiens des montagnes m'ont prêté serment de fidélité. Ce sont ceux qui habitent le pays nommé Cabarda; et c'est une suite de la victoire qu'ont remportée nos Kalmoucs soutenus de

troupes régulières, sur les Tartares du Kouban sujets de *Mouſtapha*, et qui habitent le pays que traverſe la rivière de ce nom au-delà du Tanaïs. 1769.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien et moquons-nous de *Mouſtapha* le victorieux.

CATERINE.

A propos, j'ai entendu dire qu'on avait défendu de vendre à Conſtantinople et à Paris mon inſtruction pour le code.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 ſeptembre.

MADAME,

La lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, du 14 juillet, a tranſporté le vieux chevalier de la guerrière et de la légiſlatrice *Thomyris*, devant qui l'ancienne *Thomyris* ſerait aſſurément peu de choſe. Il eſt bien beau de faire fleurir une colonie auſſi nombreuſe que celle de Saratof malgré les Turcs, les Tartares, la gazette de Cologne et le Courrier d'Avignon.

Vos deux bijoux d'Azof et de Tangarock qui étaient tombés de la couronne de *Pierre le grand*, ſeront un des plus beaux ornemens de la vôtre, et j'imagine que *Mouſtapha* ne dérangera jamais votre coiffure.

Tout vieux que je ſuis, je m'intéreſſe à ces belles

1769. Circaſſiennes qui ont prêté à votre Majeſté ſerment de fidélité, et qui prêteront ſans doute le même ſerment à leurs amans. Dieu merci, *Mouſtapha* ne tâtera pas de celles-là. Les deux parties qui compoſent le genre-humain doivent être vos très-obligées.

Il eſt vrai que votre Majeſté a deux grands ennemis, le pape et le padisha des Turcs. *Conſtantin* ne s'imaginait pas qu'un jour ſa ville de Rome appartiendrait à un prêtre, et qu'il bâtiſſait ſa ville de Conſtantinople pour des Tartares. Mais auſſi il ne prévoyait pas qu'il ſe formerait un jour vers la Moska et la Néva un empire auſſi grand que le ſien.

Votre vieux chevalier conçoit bien, Madame, qu'il y a dans les confédérés de Pologne quelques fanatiques enforcelés par des moines. Les croiſades étaient bien ridicules; mais qu'un nonce du pape ait fait entrer le grand-turc dans ſa croiſade contre vous, cela eſt digne de la farce italienne. Il y a là un mélange d'horreur et d'extravagance dont rien n'approche: je n'entends rien à la politique, mais je ſoupçonne pourtant que, parmi ces folies, il y a des gens qui ont quelques grands deſſeins. Si votre Majeſté ne voulait que de la gloire, on vous en laiſſerait jouir; vous l'avez aſſez méritée; mais il paraît qu'on ne veut pas que votre puiſſance égale votre renommée: on dit que c'eſt trop à la fois. On ne peut guère forcer les hommes à l'admiration ſans exciter l'envie.

Je vois, Madame, que je ne pourrai faire ma cour à votre Majeſté cette année dans les Etats de *Mouſtapha*, le digne allié du pape. Il faut que je remette mon voyage à l'année prochaine. J'aurai à

la

la vérité ſoixante et dix-ſept ans, et je n'ai pas la vigueur d'un turc; mais je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de venir dans les beaux jours ſaluer l'étoile du Nord et maudire le croiſſant. Notre madame *Geoffrin* a bien fait le voyage de Varſovie, pourquoi n'entreprendrais-je pas celui de Pétersbourg au mois d'avril? J'arriverais en juin, je m'en retournerais en ſeptembre; et ſi je mourais en chemin, je ferais mettre ſur mon petit tombeau: Ci gît l'admirateur de l'auguſte *Catherine*, qui a eu l'honneur de mourir en allant lui préſenter ſon profond reſpect. 1769.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{15}{26}$ ſeptembre.

MONSIEUR, il n'y a rien de plus flatteur pour moi que le voyage que vous voulez entreprendre pour me venir trouver: je répondrais mal à l'amitié que vous me témoignez, ſi je n'oubliais en ce moment la ſatisfaction que j'aurais à vous voir pour ne m'occuper que de l'inquiétude que je reſſens en penſant à quoi vous expoſerait un voyage auſſi long et auſſi pénible. La délicateſſe de votre ſanté m'eſt connue; j'admire votre courage, mais je ferais inconſolable ſi par malheur votre ſanté était affaiblie par ce voyage: ni moi, ni toute l'Europe ne me le pardonnerions. Si jamais l'on feſait uſage de l'épitaphe

1769. qu'il vous a plu de composer, et que vous m'adressez si gaiement, on me reprocherait de vous y avoir exposé. Outre cela, Monsieur, il se pourrait, si les choses restent dans l'état où elles sont, que le bien de mes affaires demandât ma présence dans les provinces méridionales de mon empire; ce qui doublerait votre chemin et les incommodités inséparables d'une telle distance.

Au reste, Monsieur, soyez assuré de la parfaite considération avec laquelle je suis, &c.

CATERINE.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 octobre.

MADAME,

Le très-vieux et très-indigne chevalier de votre Majesté impériale était accablé de mille faux bruits qui couraient et qui l'affligeaient. Voilà tout à coup la nouvelle consolante qui se répand de tous côtés que votre armée a battu complétement les esclaves de *Moustapha* vers le Niester. Je renais, je rajeunis, ma législatrice est victorieuse; celle qui établit la tolérance, et qui fait fleurir les arts, a puni les ennemis des arts; elle est victorieuse, elle jouit de toute sa gloire. Ah, Madame, cette victoire était nécessaire; les hommes ne jugent que par le succès. L'envie est confondue. On n'a rien à répondre à

une bataille gagnée; des lauriers sur une tête pleine d'esprit et d'une force de raison supérieure, font le plus bel effet du monde. 1769.

On m'a dit qu'il y avait des français dans l'armée turque, je ne veux pas le croire. Je ne veux pas avoir à me plaindre de mes compatriotes; cependant j'ai connu un colonel qui a servi en Corse, et qui avait la rage d'aller voir des queues de cheval; je lui en fis honte, je lui représentai combien sa rage était peu chrétienne; je lui mis devant les yeux la supériorité du nouveau Testament sur l'Alcoran, mais surtout je lui dis que c'était un crime de lèse-galanterie française de combattre pour de vilaines gens qui enferment les femmes, contre l'héroïne de nos jours. Je n'ai plus entendu parler de lui depuis ce temps-là. S'il est votre prisonnier, je supplie votre Majesté impériale de lui ordonner de venir faire amende-honorable dans mon petit château, d'assister à mon *Te Deum*, ou plutôt à mon *Te Deam*, et de déclarer à haute voix que les *Moustapha* ne sont pas dignes de vous déchausser.

Aurai-je encore assez de voix pour chanter vos victoires? J'ai l'honneur d'être de votre académie; je dois un tribut. M. le comte *Orlof* n'est-il pas notre président? Je lui enverrais quelque ennuyeuse ode pindarique, si je ne le soupçonnais de ne pas trop aimer les vers français.

Allons donc, héritier des Césars, chef du saint Empire romain, avocat de l'Eglise latine, allons donc. Voilà une belle occasion. Poussez en Bosnie, en Servie, en Bulgarie; allons, Vénitiens; équipez vos vaisseaux, secondez l'héroïne de l'Europe.

1769. Et votre flotte, Madame, votre flotte!..... Que Borée la conduiſe, et qu'enſuite un vent d'occident la faſſe entrer dans le canal de Conſtantinople! *Léandre* et *Héro*, qui êtes toujours aux Dardanelles, béniſſez la flotte de Pétersbourg. Envie, taiſez-vous; peuples, admirez! C'eſt ainſi que parle le malade de Ferney; mais ce n'eſt pas un tranſport au cerveau, c'eſt le tranſport du cœur.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect et la joie de votre très-humble et très-dévot hermite.

LETTRE XXVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{7}{18}$ octobre.

MONSIEUR, vous direz que je ſuis une importune avec mes lettres, et vous aurez raiſon; mais prenez-vous en à vous-même: vous m'avez dit plus d'une fois que vous ſouhaitiez d'apprendre la défaite de *Mouſtapha*: eh bien, ce victorieux empereur des Turcs a perdu la Moldavie entière. Yaſſi eſt pris; le viſir s'eſt enfui en grande confuſion au-delà du Danube. Voilà ce qu'un courrier m'annonce ce matin, et ce qui fera taire la gazette de Paris, le Courrier d'Avignon, et le nonce qui fait la gazette de Pologne.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien, et ſoyez perſuadé que je réponds bien à l'amitié que vous me témoignez.

CATERINE.

LETTRE XXVIII. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 octobre.

MADAME,

VOTRE Majeſté impériale me rend la vie, en tuant des turcs. La lettre dont elle m'honore, du 22 ſeptembre, me fait ſauter de mon lit en criant: *Allah, Catharina!* J'avais donc raiſon, j'étais plus prophète que *Mahomet;* DIEU et vos troupes victorieuſes m'avaient donc exaucé quand je chantais: *Te Catharinam laudamus, te dominam confitemur.* L'ange *Gabriel* m'avait donc inſtruit de la déroute entière de l'armée ottomane, de la priſe de Choczin, et m'avait montré du doigt le chemin d'Yaſſi.

Je ſuis réellement, Madame, au comble de la joie; je ſuis enchanté; je vous remercie, et pour ajouter à mon bonheur, vous devez toute cette gloire à M. le nonce. S'il n'avait pas déchaîné le divan contre votre Majeſté, vous n'auriez pas vengé l'Europe.

Voilà donc ma légiſlatrice entièrement victorieuſe. Je ne ſais pas ſi on a tâché de ſupprimer à Paris et à Conſtantinople votre Inſtruction pour le code de la Ruſſie; mais je ſais qu'on devrait la cacher aux Français; c'eſt un reproche trop honteux pour nous de notre ancienne juriſprudence ridicule et barbare,

1769. presque entièrement fondée sur les décrétales des papes, et sur la jurisprudence ecclésiastique.

Je ne suis pas dans votre secret; mais le départ de votre flotte me transporte d'admiration. Si l'ange *Gabriel* ne m'a pas trompé, c'est la plus belle entreprise qu'on ait faite depuis *Annibal*.

Permettez que j'envoye à votre Majesté la copie de la lettre que j'écris au roi de Prusse: comme vous y êtes pour quelque chose, j'ai cru devoir la soumettre à votre jugement.

Que Dieu me donne de la santé, et certainement je viendrai me mettre à vos pieds l'été prochain pour quelques jours, ou même pour quelques heures, si je ne puis mieux faire.

Que votre Majesté impériale pardonne au désordre de ma joie, et agrée le profond respect d'un cœur plein de vous.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XXIX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{29}{9}$ octobre. novembre.

MONSIEUR, je suis bien fâchée de voir par votre obligeante lettre du 17 d'octobre que mille fausses nouvelles sur notre compte vous aient affligé. Cependant il est très-vrai que nous avons fait la plus heureuse campagne dont il y ait d'exemple. La levée du blocus de Choczin par le manque de fourrages était le seul désavantage qu'on pouvait nous donner.

Mais quelle fuite a-t-elle eue? La défaite entière de la multitude que *Mouſtapha* avait envoyée contre nous. 1769.

Ce n'eſt pas le grand-maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, qui a la préſidence de l'académie, c'eſt ſon frère cadet qui fait ſon unique occupation de l'étude. Ils ſont cinq frères; il ſerait difficile de nommer celui qui a le plus de mérite, et de trouver une famille plus unie par l'amitié. Le grand-maître eſt le ſecond; deux de ſes frères ſont préſentement en Italie. Lorſque j'ai montré au grand-maître l'endroit de votre lettre où vous me dites, Monſieur, que vous le ſoupçonnez de ne pas trop aimer les vers français, il m'a répondu qu'il ne poſſédait pas aſſez la langue françaiſe pour les entendre. Et je crois que cela eſt vrai, car il aime beaucoup la poëſie de ſa langue maternelle.

J'eſpère, Monſieur, que vous me donnerez bientôt des nouvelles de ma flotte. Je crois qu'elle a paſſé Gibraltar. Il faudra voir ce qu'elle fera: c'eſt un ſpectacle nouveau que cette flotte dans la Méditerranée. La ſage Europe n'en jugera que par l'événement.

Je vous avoue, Monſieur, que ce m'eſt toujours une ſatisfaction bien agréable lorſque je vois la part que vous prenez à ce qui m'arrive.

Soyez perſuadé que je ſens tout le prix de votre amitié. Je vous prie de me la continuer et d'être aſſuré de la mienne.

CATERINE.

1769.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 novembre.

MADAME,

La lettre du 18 octobre dont votre Majeſté impériale m'honore, me rajeunit tout d'un coup de ſeize ans, de ſorte que me voilà un jeune homme de ſoixante ans, tout propre à faire une campagne dans vos troupes contre *Mouſtapha*. J'avais été aſſez faible pour être alarmé des fauſſes nouvelles de quelques gazettes qui prétendaient que les Turcs étaient revenus à Choczin, qu'ils s'en étaient rendus maîtres, et qu'ils rentraient en Pologne. Vous ne ſauriez croire de quel poids énorme la lettre de votre Majeſté m'a ſoulagé.

Par les derniers vaiſſeaux arrivés de Turquie à Marſeille on apprend que le nombre des mécontens augmente à Conſtantinople, et que le ſérail eſt obligé d'apaiſer les murmures par des menſonges; triſte reſſource. La fraude eſt bientôt découverte, et alors l'indignation redouble. On a beau faire tirer le canon des ſept tours et de Topana, pour de prétendues victoires, la vérité perce à travers la fumée du canon, et vient effrayer *Mouſtapha* ſur ſes tapis de zibeline.

Je ne ſerais point étonné que ce tyran imbécille (qu'il me pardonne cette expreſſion) ne fût détrôné

dans quatre mois, quand votre flotte ſera près des Dardanelles, et que ſon ſucceſſeur ne demandât humblement la paix à votre Majeſté. Il ne m'appartient pas de lire dans l'avenir, encore moins même dans le préſent; mais je ne ſaurais m'imaginer que les Vénitiens ne profitent pas d'une ſi belle occaſion. Il me ſemble que votre Majeſté prend *Mouſtapha* de tous les ſens. 1769.

Quand une fois on a tiré l'épée, perſonne ne peut prévoir comment les choſes finiront; je ne ſuis point prophète, Dieu m'en garde, mais il y a long-temps que j'ai dit que ſi l'empire turc eſt jamais détruit, ce ne ſera que par le vôtre. Je me flatte que *Mouſtapha* payera bien cher ſon amitié chrétienne pour le nonce du pape en Pologne. Tout ce que je ſais bien certainement, c'eſt que, Dieu merci, votre Majeſté eſt couverte de gloire. Je ne ſuis plus indigné contre ceux qui l'ont conteſtée, car leur humiliation me fait trop de plaiſir. Ce n'eſt pas ſur les ſeuls Turcs que vous remportez la victoire, mais ſur ceux qui oſaient être jaloux de la fermeté et de la grandeur de votre ame que j'ai toujours admirée.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer mon remercîment, ma joie, mes vœux, mon enthouſiaſme pour votre perſonne, et mon profond reſpect.

1769.

LETTRE XXXI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{2}{13}$ décembre.

MONSIEUR, nous sommes si loin d'être chassés de la Moldavie et de Choczin, comme la gazette de France le publie, qu'il n'y a que quelques jours que j'ai reçu la nouvelle de la prise de Galatzo, place fortifiée sur le Danube, où un séraskier et un bacha ont été tués, au dire des prisonniers. Mais ce qu'il y a de bien vérifié, c'est qu'entre ces derniers se trouve le prince de Moldavie *Morocordato*. Trois jours après, nos troupes légères amenèrent de Bucharest, capitale de la Valachie, le prince hospodar, son frère et son fils à Yassi, au lieutenant général *Stoffeln* qui y commande. Tous ces messieurs passeront leur carnaval, non pas à Venise, mais à Pétersbourg. Bucharest est occupé présentement par mes troupes. Il ne reste plus guère de postes aux Turcs dans la Moldavie, de ce côté-ci du Danube.

Je vous mande ces détails, Monsieur, afin que vous puissiez juger de l'état des choses, qui assurément n'ont point un aspect affligeant pour tous ceux qui, comme vous, veulent bien s'intéresser à mes affaires.

Je crois ma flotte à Gibraltar. Si elle n'a pas encore franchi ce détroit, vous saurez plutôt de ses nouvelles que moi. Que Dieu conserve *Moustapha!* Il conduit si bien ses affaires, que je ne voudrais point que malheur lui arrivât. Ses amitiés, ses liaisons, tout

y contribue : son gouvernement est si aimé de ses sujets, que les habitans de Galatzo se joignirent à nos troupes, au moment même de la prise, pour courir sur le misérable reste du corps turc qui venait de les quitter et qui fuyait à toutes jambes. 1769.

Voilà, Monsieur, ce que j'avais à vous dire en réponse à votre lettre, remplie d'amitiés, du 28 novembre. Je vous prie de me continuer ces sentimens, dont je fais un si grand cas, et d'être assuré des miens.

CATERINE.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 janvier.

MADAME,

J'APPRENDS que la flotte de votre Majesté impériale est en très-bon état à Port-Mahon; permettez que je vous en témoigne ma joie. On dit qu'on travaille par les ordres de votre Majesté, dans Azof, à préparer des galères et des brigantins. *Mouſtapha* sera bien surpris quand il se verra attaqué par le Pont-Euxin et par la mer Egée, lui qui ne sait ce que c'est que la mer Egée et l'Euxin; non plus que son grand-visir ni son mufti. J'ai connu un ambassadeur de la sublime Porte qui avait été intendant de la Romélie: je lui demandai des nouvelles de la Gréce, il me répondit qu'il n'avait jamais entendu parler 1770.

1770. de ce pays-là. Je lui parlai d'Athènes, aujourd'hui Sétine, il ne la connaiſſait pas davantage.

Je ne puis me défendre de redire encore à votre Majeſté que ſon projet eſt le plus grand et le plus étonnant qu'on ait jamais formé; que celui d'*Annibal* n'en approchait pas. J'eſpère bien que le vôtre ſera plus heureux que le ſien: en effet, que pourront vous oppoſer les Turcs? Ils paſſent pour les plus mauvais marins de l'Europe, et ils ont actuellement très-peu de vaiſſeaux. *Léandre* et *Héro* vous favoriſeront du haut des Dardanelles.

L'homme qui avait la rage d'aller ſervir dans l'armée du grand-viſir, n'a point mis ſon projet en exécution. Je lui avais conſeillé d'aller plutôt faire une campagne dans vos armées; il voulait voir, diſait-il, comment les Turcs font la guerre; il l'aurait bien mieux vu ſous vos drapeaux, il aurait été témoin de leur fuite.

Il paraît un manifeſte des Géorgiens qui déclare net qu'ils ne veulent plus fournir de filles à *Mouſtapha*. Je ſouhaite que cela ſoit vrai, et que toutes leurs filles ſoient pour vos braves officiers qui le méritent bien; la beauté doit être la récompenſe de la valeur.

Suis-je aſſez heureux pour que les troupes de votre Majeſté aient pénétré d'un côté juſqu'au Danube, et de l'autre juſqu'à Erzerom? Je bénis Dieu, Madame, quand je ſonge que vous devez tout cela à l'évêque de Rome et à ſon nonce apoſtolique; il ne s'attendait pas qu'il vous rendrait de ſi grands ſervices.

Je remercie votre Majeſté de m'avoir fait connaître les cinq frères qui ſont l'ornement de votre cour.

Je commence à croire réellement qu'ils vous accompagneront à Conſtantinople. 1770.

J'ai écrit deux lettres à M. de *Schouvaloſ* depuis quatre mois ; point de réponſe. Il y a bien plus de plaiſir à avoir affaire à votre Majeſté ; elle daigne écrire ; elle ſait de quelle joie elle me comble en m'apprenant ſes victoires ; j'ai le plaiſir de les apprendre tout doucement à ceux qu'on en croit fâchés. Le public fait des vœux pour votre proſpérité, vous aime et vous admire. Puiſſe l'année 1770 être encore plus glorieuſe que 1769 !

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale.

Le vieillard des Alpes.

LETTRE XXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{8}{19}$ de janvier.

MONSIEUR, je ſuis très-ſenſible de ce que vous partagez ma ſatisfaction ſur l'arrivée de nos vaiſſeaux au Port-Mahon. Les voilà plus proches des ennemis que de leurs propres foyers : cependant il faut qu'ils aient fait gaiement ce trajet, malgré les tempêtes et la ſaiſon avancée, puiſque les matelots ont compoſé des chanſons.

Les Géorgiens en effet ont levé le bouclier contre les Turcs, et leur refuſent le tribut annuel de recrues pour le ſérail. *Héraclius*, le plus puiſſant de leurs princes, eſt un homme de tête et de courage. Il a ci-devant contribué à la conquête de l'Inde ſous le

1770. fameux *Sha-Nadir*. Je tiens cette anecdote de la propre bouche du père d'*Héraclius*, mort ici, à Pétersbourg, en 1762.

Mes troupes ont passé le Caucase cette automne, et se sont jointes aux Géorgiens. Il y a eu par-ci par-là de petits combats avec les Turcs; les relations en ont été imprimées dans les gazettes. Le printemps nous fera voir le reste.

D'un autre côté nous continuons à nous fortifier dans la Moldavie et la Valachie, et nous travaillons à nettoyer cette rive-ci du Danube. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on sent si peu la guerre dans l'empire, qu'on ne se souvient pas d'avoir vu un carnaval où généralement tous les esprits fussent plus portés à inventer des amusemens que pendant celui de cette année. Je ne sais si l'on en fait autant à Constantinople. Peut-être y invente-t-on des ressources pour continuer la guerre. Je ne leur envie point ce bonheur; mais je me félicite de n'en avoir pas besoin, et me moque de ceux qui ont prétendu qu'hommes et argent me manquaient. Tant pis pour ceux qui aiment à se tromper; ils trouvent aisément, pour de l'argent, des flatteurs qui leur en donneront à garder.

Puisque mon exactitude ne vous est point à charge, soyez assuré, Monsieur, que je la continuerai pendant cette année 1770, que je vous souhaite heureuse. Que votre santé se fortifie comme Azof et Tangarock le sont déjà.

Je vous prie d'être persuadé de mon amitié et de ma sensibilité.

CATERINE.

LETTRE XXXIV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 février.

MADAME,

VOTRE Majesté daigne m'apprendre que les hospodars de Valachie et de Moldavie ne feront pas leur carnaval à Venise ; mais votre Majesté ne pourrait-elle pas les faire souper avec quelque amiral de Tunis et d'Alger? On dit que ces animaux d'Afrique se sont approchés un peu trop près de quelques-uns de vos vaisseaux, et que vos canons les ont mis fort en désordre : voilà un bon augure ; voilà votre Majesté victorieuse sur les mers comme sur la terre, et sur des mers que vos flottes n'avaient jamais vues.

Non, je ne veux plus douter d'une entière révolution. Les sultanes turques (1) ne résisteront pas plus que les Algériens. Pour les sultanes du sérail de *Moustapha*, elles appartiennent de droit aux vainqueurs.

On m'assure que votre Majesté très-impériale est à présent maîtresse de la mer Noire, que M. de *Totleben* fait des merveilles avec les Mingreliennes et les Circassiennes, que vous triomphez par-tout. Je suis plus heureux que vous ne pensez, Madame, car, bien que je ne sois ni sorcier ni prophète, j'avais soutenu violemment qu'une partie de ces grands événemens arriverait, non pas tout. Je ne prévoyais

(1) On entend ici par sultanes les vaisseaux commandans des flottes ottomanes.

1770. pas qu'une flotte partirait de la Néva pour aller vers la mer de Marmara.

Cette entrepriſe vaut mieux que les chars de *Cyrus*, et ſurtout que ceux de *Salomon*, qui ne lui ſervirent à rien; mes chars, Madame, baiſſent pavillon devant vos vaiſſeaux.

Mais en feſant la guerre d'un pôle à l'autre, votre Majeſté n'aurait-elle pas beſoin de quelques officiers? Le roi de Sardaigne vient de réformer un régiment huguenot, qui le ſert lui et ſon père depuis 1689. La religion l'a emporté ſur la reconnaiſſance; peut-être quelques officiers, quelques ſergens de ce régiment ambitionneraient la gloire de ſervir ſous vos drapeaux. Ils pourraient ſervir à diſcipliner des Monténégrins, ſi vos belliqueuſes troupes ne voulaient pas d'étrangers. Je connais un de ces officiers, jeune, brave et ſage, qui aimerait mieux ſe battre pour vous que pour le grand-turc et ſes amis, s'il en a. Mais, Madame, je ne dois qu'admirer et me taire.

Daignez agréer la joie exceſſive, la reconnaiſſance ſans bornes, le profond reſpect du vieil hermite des Alpes.

Votre Majeſté impériale a trop de juſtice pour ne pas gronder M. le chambellan, comte de *Schouvalof*, qui n'a point répondu à mes lettres d'enthouſiaſte.

LETTRE

LETTRE XXXV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 février.

MADAME,

On dit qu'enfin *Mouſtapha* ſe réſout à demander grâce, qu'il commence à concevoir que votre Majeſté impériale eſt quelque choſe ſur le globe, et que l'étoile du Nord eſt plus forte que ſon croiſſant.

Je ne ſais ſi le chevalier de *Tott* ſera le médiateur de la paix. Je me flatte que du moins ſa Hauteſſe payera les frais du procès que ſa petiteſſe vous a intenté ſi mal à propos; et qu'il ſe défera de ſa belle coutume de loger aux ſept tours les miniſtres des puiſſances auxquelles il fait la guerre, coutume qui devait armer l'Europe contre lui.

Votre Majeſté va reprendre ſes habits de légiſlatrice après avoir quitté ſa robe d'amazone: elle n'aura pas de peine à pacifier la Pologne; enfin mon étoile du Nord ſera bien plus brillante que nos ſoleils du Midi.

Je ſuis toujours fâché que mon étoile n'établiſſe pas ſon zénith directement ſur le canal de la mer Noire; mais enfin ſi la paix eſt écrite dans le ciel, il faut bien que votre belle et auguſte main la ſigne: je me ſoumets aux ordres du deſtin. C'eſt une autre ſacrée Majeſté qui de tout temps a mené les majeſtés de ce bas monde.

1770. Elle vient d'envoyer le duc de *Choiſeul*, et le duc de *Praſlin*, et le parlement de Paris à la campagne, au milieu de l'hiver. Elle a fait un cordelier pape. Elle va ôter au pauvre *Ali-Bey* l'eſpérance d'être *Pharaon* en Egypte, et pourrait bien le réduire à l'état que *Joſeph* prédit au grand pannetier de *Pharaon*.

Le deſtin fait de ces tours-là tous les jours ſans y ſonger; les bons chrétiens comme vous, Madame, diſent que c'eſt la Providence, et je le dis auſſi pour vous faire ma cour.

Cependant, ſi votre Majeſté eſt prédeſtinée à ne point convenir des articles avec le divan, je ſupplie votre Providence de faire paſſer le Danube à vos troupes victorieuſes et de donner des fêtes à M. le prince *Henri* dans l'Atméidan.

Je murmure un peu contre ce deſtin qui m'a donné ſoixante et dix-ſept ans, et une ſanté ſi faible avec une paſſion ſi violente de voir la cour de mon héroïne garnie de ſes héros.

J'ai le malheur de me mettre de loin à ſes pieds avec le plus profond reſpect.

L'hermite de Ferney.

P. S. J'ai écrit une lettre en vers au roi de Danemarck, dans laquelle ſe trouve le nom de votre Majeſté impériale, mais je n'oſe vous l'envoyer ſans votre permiſſion.

LETTRE XXXVI. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{17}{1}$ fevrier.
mars.

MONSIEUR, en réponſe à votre lettre du 2 février, je vous dirai que le hoſpodar de Moldavie eſt mort, que celui de Valachie qui ſe trouve ici, a beaucoup d'eſprit; que nous continuons à être les maîtres de ces deux provinces, malgré les gazettes qui nous en chaſſent ſouvent.

Le ſultan avait fait un nouvel hoſpodar *in partibus infidelium*, auquel il avait ordonné d'aller avec une armée innombrable ſe mettre en poſſeſſion de Buchereſt: il ne trouva que ſix à ſept mille hommes, avec leſquels il fut battu, comme il faut, au mois de janvier, et il penſa être fait priſonnier. La ſemaine paſſée j'ai reçu la nouvelle de la priſe de Giorgione ſur le Danube, et de la défaite d'un corps turc de ſeize mille hommes ſous cette place. Nous avons chanté le *Te Deum* pour cet avantage et pour tant d'autres remportés depuis le 4 de janvier.

On dit ma flotte partie de Mahon. Il faut eſpérer que nous en entendrons parler bientôt, et qu'elle prendra la liberté de donner un démenti à ceux qui ſoutiennent qu'elle eſt hors d'état d'agir. Je trouve très-plaiſant que l'envie ait recours au menſonge pour en impoſer au monde. Un pareil aſſocié eſt toujours prêt à faire banqueroute. Le peu de vaiſſeaux turcs qui exiſtent, manque de matelots. Les

1770. musulmans ont perdu l'envie de se laisser tuer pour les caprices de sa Hautesse.

M. *Tottleben* a passé le Caucase, et il est en quartier d'hiver en Géorgie. Mais, comme la mauvaise saison est courte dans ces pays, j'espère qu'il ouvrira bientôt la campagne.

Lorsque la première division de ma flotte relâcha en Angleterre, le comte *Czernischef*, alors ambassadeur à cette cour, était inquiet de ce que quelques vaisseaux avaient besoin de radoub, &c. L'amiral anglais leur dit de n'être point inquiets. Jamais expédition maritime de quelque importance, ajouta-t-il, ne s'est faite sans de pareils inconvéniens : cela est neuf pour vous, chez nous c'est l'affaire de tous les jours.

Je souhaite, Monsieur, que vous ayez le plaisir de voir vos prophéties s'accomplir : peu de prophètes peuvent se vanter d'un tel avantage.

Soyez assuré, Monsieur, de mon amitié et de ma considération la plus distinguée.

CATERINE.

LETTRE XXXVII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 mars.

MADAME,

J'AURAIS eu l'honneur de remercier plutôt votre Majesté impériale, si je n'avais pas été cruellement malade. Je n'ai pas la force de vos sujets. Il s'en faut beaucoup : je me flatte surtout qu'ils auront celle de continuer à bien battre les Turcs.

Votre Majesté m'a dit un grand mot ; je ne manque ni d'hommes, ni d'argent ; je m'en aperçois bien, puisqu'elle fait acheter des tableaux à Genève, et qu'elle les paye fort cher. La cour de France ne vous ressemble pas, elle n'a point d'argent, et elle nous prend le nôtre.

La lettre dont votre Majesté a daigné m'honorer, m'était bien nécessaire pour confondre tous les bruits qu'on affecte de répandre. Je me donne le plaisir de mortifier les conteurs de mauvaises nouvelles.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer cinquante vers français fort jolis ; mais j'aimerais mieux qu'il vous envoyât cinquante mille hommes pour faire diversion, et que vous tombassiez sur *Moustapha* avec toutes vos forces réunies. Toutes les gazettes disent que ce gros cochon va se mettre à la tête de trois cents mille hommes ; mais je crois qu'il faut bien rabattre de ce calcul. Trois cents mille combattans avec tout ce qui suit pour le service et la

1770. nourriture d'une telle armée, monteraient à près de cinq cents mille. Cela eſt bon du temps de *Cyrus* et de *Thomyris*, et lorſque *Salomon* avait quarante mille chars de guerre, avec deux ou trois milliars de roubles en argent comptant, ſans parler de ſes flottes d'ophir.

Voici le temps où les flottes de votre Majeſté, qui ſont un peu plus réelles que celles de *Salomon*, vont ſe ſignaler. La terre et les mers vont retentir, ce printemps, de nouvelles vraies et fauſſes. J'oſe ſupplier votre Majeſté impériale de daigner ordonner qu'on m'envoye les véritables. Ecrire un code de lois d'une main, et battre *Mouſtapha* de l'autre, eſt une choſe ſi neuve et ſi belle, que vous excuſez ſans doute, Madame, mon extrême curioſité.

J'ai encore une autre grâce à vous demander, c'eſt de vouloir bien vous dépêcher d'achever ces deux grands ouvrages, afin que j'aye le plaiſir d'en parler à *Pierre le grand*, à qui je ferai bientôt ma cour dans l'autre monde.

J'eſpère lui parler auſſi d'un jeune prince *Galitzin* qui me fait l'honneur de coucher ce ſoir dans ma chaumière de Ferney. Je ſuis toujours enchanté de l'extrême politeſſe de vos ſujets. Il ont autant d'agrément dans l'eſprit que de valeur dans le cœur. On n'était pas ſi poli du temps de *Catherine première*. Vous avez apporté dans votre empire toutes les grâces de madame la princeſſe votre mère, que vous avez embellies.

Vivez heureuſe, Madame; achevez tous vos ouvrages; ſoyez la gloire du ſiècle et de l'Europe. Je recommande *Mouſtapha* à vos braves troupes: ne

pourrait-il pas aller passer le carnaval de 1771 à Venise avec *Candide*? 1770.

Je reçois une lettre de M. le comte de *Schouvalof* votre chambellan, qui me fait voir qu'il a reçu les miennes, et que la petaudière polonaise ne les a pas arrêtées.

Que votre Majesté impériale daigne toujours agréer mon profond respect, mon admiration et mon enthousiasme pour elle.

LETTRE XXXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{20}{31}$ mars.

MONSIEUR, j'ai reçu, il y a trois jours, votre lettre du 10 de mars. Je souhaite que celle-ci trouve votre santé tout-à-fait rétablie, et que vous parveniez à un âge plus avancé que celui de *Mathusalem*. Je ne sais pas au juste si les années de cet honnête homme avaient douze mois; mais je veux que les vôtres en aient treize, comme l'année de la liste civile en Angleterre.

Vous verrez, Monsieur, par la feuille ci-jointe ce que c'était que notre campagne d'été et celle d'hiver, sur le compte desquelles je ne doute point qu'on ne débite mille fausset[illegible]. C'est la ressource d'une cause faible et injuste que de faire flèche de tout bois. Les gazettes de Paris et de Pologne ayant mis sur notre compte tant de combats perdus, et l'événement leur ayant donné le démenti, elles se

1770. ſont aviſées de faire mourir mon armée par la peſte. Ne trouvez-vous pas cela très-plaiſant? Au printemps apparemment les peſtiférés reſſuſciteront pour combattre. Le vrai eſt qu'aucun des nôtres n'a eu la peſte.

Je ne puis qu'être très-ſenſible à votre amitié, Monſieur: vous voudriez armer toute la chrétienté pour m'aſſiſter. Je fais grand cas de l'amitié du roi de Pruſſe, mais j'eſpère que je n'aurai pas beſoin des cinquante mille hommes que vous voulez qu'il me donne contre *Mouſtapha*.

Puiſque vous trouvez trop fort le compte de trois cents mille hommes à la tête deſquels l'on prétend que le Sultan marchera en perſonne; il faut que je vous parle de l'armement turc de l'année paſſée; il vous fera juger de ce fantôme ſelon ſa vraie valeur. Au mois d'octobre *Mouſtapha* trouva à propos de déclarer la guerre à la Ruſſie: il n'y était pas plus préparé que nous. Lorſqu'il apprit que nous nous défendions avec vigueur, cela l'étonna; car on lui avait fait eſpérer beaucoup de choſes qui n'arrivèrent pas. Alors il ordonna que des différentes provinces de ſon empire, un million cent mille hommes ſe rendraient à Andrinople pour prendre Kiovie, paſſer l'hiver à Moſcou, et écraſer la Ruſſie.

La Moldavie ſeule eut ordre de fournir un million de boiſſeaux de grains pour l'armée innombrable des muſulmans. Le hoſpodar répondit que la Moldavie dans l'année la plus fertile n'en recueillait pas tant, et que cela lui était impoſſible. Mais il reçut un ſecond commandement d'exécuter les ordres donnés; et on lui promit de l'argent.

Le train d'artillerie pour cette armée était à proportion de la multitude. Il devait consister en six cents pièces de canon qu'on assigna des arsenaux; mais lorsqu'il s'agit de les mettre en mouvement, on laissa là le plus grand nombre; et il n'y eut qu'une soixantaine de pièces qui marchèrent. 1770.

Enfin, au mois de mars plus de six cents mille hommes se trouvèrent à Andrinople. Mais comme ils manquaient de tout, la désertion commença à s'y mettre. Cependant le visir passa le Danube avec quatre cents mille hommes. Il y en avait cent quatre-vingt mille sous Choczin le 28 d'auguste. Vous savez le reste. Mais vous ignorez peut-être que le visir repassa, lui septième, le pont du Danube, et qu'il n'avait pas cinq mille hommes lorsqu'il se retira à Balada. C'était tout ce qui lui restait de cette prodigieuse armée. Ce qui n'avait pas péri, s'était enfui dans la résolution de retourner chez soi.

Notez, s'il vous plaît, qu'en allant et en venant ils pillaient leurs propres provinces, et qu'ils brûlèrent les endroits où ils trouvèrent de la résistance. Ce que je vous dis est vrai; et j'ai plutôt diminué qu'augmenté les choses, de peur qu'elles ne parussent fabuleuses.

Tout ce que je fais de ma flotte, c'est qu'une partie est sortie de Mahon, et qu'une autre va quitter l'Angleterre où elle a hiverné. Je crois que vous en aurez plutôt des nouvelles que moi. Cependant je ne manquerai pas de vous faire part, en son temps, de celles que je recevrai, avec d'autant plus d'empressement que vous le souhaitez.

Vous me priez, Monsieur, d'achever incessamment

1770. et la guerre et les lois, afin que vous en puiſſiez porter la nouvelle à *Pierre le Grand* dans l'autre monde : permettez que je vous diſe que ce n'eſt pas le moyen de me faire finir de ſitôt. A mon tour, je vous prie bien ſérieuſement de remettre cette partie le plus long-temps que faire ſe pourra. Ne chagrinez pas vos amis de ce monde pour l'amour de ceux qui ſont dans l'autre. Si là bas, ou là haut, chacun a le choix de paſſer ſon temps avec telle compagnie qu'il lui plaira, j'y arriverai avec un plan de vie tout prêt, et compoſé pour ma ſatisfaction. J'eſpère bien d'avance que vous voudrez m'accorder quelques quarts d'heure de converſation dans la journée : *Henri IV* ſera de la partie, *Sully* auſſi, et point *Mouſtapha*.

Je vois toujours avec bien du plaiſir le ſouvenir que vous avez de ma mère, qui eſt morte bien jeune et à mon grand regret.

Soyez aſſuré, Monſieur, de tous les ſentimens que vous me connaiſſez, et de l'eſtime diſtinguée que je ne ceſſerai d'avoir pour vous.

CATERINE.

LETTRE XXXIX. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 avril.

MADAME,

MON enthousiasme a redoublé par la lettre du premier mars, dont votre Majesté impériale a daigné m'honorer. Il n'y a point de prêtre grec qui soit plus enchanté de votre supériorité continuelle sur les circoncis que moi misérable baptisé dans l'Eglise romaine. Je me crois né dans les anciens temps héroïques, quand je vois une de vos armées au-delà du Caucase, les autres sur les bords du Danube, et vos flottes dans la mer Egée. Je plains fort le hospodar de la Moldavie. Ce pauvre gète n'a pas joui long-temps de l'honneur de voir *Thomyris*. Pour le hospodar de la Valachie, puisqu'il a de l'esprit, il restera à votre cour.

Il ne reste plus d'autre ressource à vos ennemis, que de mentir.

Les gazetiers ressemblent à M. de *Pourceaugnac* qui disait : Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait.

Je m'imagine très-sérieusement que la grande armée de votre Majesté impériale sera dans les plaines d'Andrinople au mois de juin. Je vous supplie de me pardonner si j'ose insister encore sur les chars

1770. de *Thomyris*. Ceux qu'on met à vos pieds ſont d'une fabrique toute différente de ceux de l'antiquité. Je ne ſuis point du métier des homicides. Mais hier deux excellens meurtriers allemands m'aſſurèrent que l'effet de ces chars était immanquable dans une première bataille, et qu'il ſerait impoſſible à un bataillon ou à un eſcadron de réſiſter à l'impétuoſité et à la nouveauté d'une telle attaque. Les Romains ſe moquaient des chars de guerre, et ils avaient raiſon; ce n'eſt plus qu'une mauvaiſe plaiſanterie quand on y eſt accoutumé : mais la première vue doit certainement effrayer et mettre tout en déſordre. Je ne ſais d'ailleurs rien de moins diſpendieux et de plus aiſé à manier. Un eſſai de cette machine, avec trois ou quatre eſcadrons ſeulement, peut faire beaucoup de bien ſans aucun inconvénient.

Il y a très-grande apparence que je me trompe, puiſqu'on n'eſt pas de mon avis à votre cour; mais je demande une ſeule raiſon contre cette invention. Pour moi j'avoue que je n'en vois aucune.

Daignez encore faire examiner la choſe; je ne parle qu'après les officiers les plus expérimentés. Ils diſent qu'il n'y a que les chevaux de friſe qui puiſſent rendre cette manœuvre inutile, car pour le canon le riſque eſt égal des deux côtés; et après tout, on ne haſarde de perdre par eſcadron que deux charrettes, quatre chevaux et quatre hommes.

Encore une fois, je ne ſuis point meurtrier, mais je crois que je le deviendrais pour vous ſervir.

Il y a quinze jours que les officiers du régiment de Montfort, que j'avais engagés à ſervir votre

Majeſté impériale, ont pris parti; les uns ſont rentrés au ſervice ſavoyard, les autres ſont allés en France; il y en a un qui a l'honneur d'être capitaine dans l'armée de Genève, conſiſtant en ſix cents hommes. Genève eſt actuellement le théâtre de la plus cruelle guerre en deçà du Rhin. Il y a eu même quatre perſonnes aſſaſſinées par derrière dans l'Egliſe militante de *Calvin*. Je m'imagine que dorénavant l'Egliſe grecque en uſera ainſi, et qu'elle ne verra plus que le dos des muſulmans; en ce cas, les chars ne ſeront bons qu'à courir après eux. 1770.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté, comme le hoſpodar de Valachie, et j'envie ſa deſtinée.

Que votre Majeſté impériale daigne toujours agréer le profond reſpect, la reconnaiſſance et l'admiration du vieil hermite de Ferney.

J'ai reçu une belle lettre de M. le comte de *Schouvalof* votre chambellan; mais il ne me dit point le jour où votre cour ſera dans Stamboul.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 18 mai.

MADAME,

LES glaces de mon âge me laiſſent encore quelque feu; il s'allume pour votre cauſe. On eſt un peu *Mouſtapha* à Rome et en France; je ſuis *Catherin*, et je mourrai *Catherin*. La lettre dont votre Majeſté impériale daigne m'honorer, du 31 mars, me

1770. comblait de joie ; les nouvelles qu'on répand aujourd'hui m'accablent d'affliction.

On parle de viciſſitudes, et je n'en voulais pas ; on dit que les Turcs ont repaſſé le Danube en force, et qu'ils ont repris la Valachie ; il faudra donc les battre encore : mais c'était dans les plaines d'Andrinople que je voulais une victoire ; ils envoient, dit-on, une flotte dans la Morée. On ajoute que les Lacédémoniens ſont en petit nombre ; enfin, on me donne mille inquiétudes. Pour toute réponſe je maudis *Mouſtapha*, et je prie la *ſainte Vierge* de ſecourir les fidelles. Je ſuis sûr que vos meſures ſont bien priſes en Gréce, que l'on a donné des armes aux Spartiates, que les Monténégrins ſe joignent à eux, que la haine contre la tyrannie turque les anime, que vos troupes marchant à leur tête les rendront invincibles.

Pour les Vénitiens, ils joueront votre jeu, mais quand vous aurez gagné la partie.

Si l'Egypte a ſecoué le joug de *Mouſtapha*, je ne doute pas que votre Majeſté n'ait quelque part à cette révolution ; celle qui a pu faire venir des flottes de la Néva dans le Péloponèſe, aura bien envoyé un habile négociateur dans le pays des pyramides. La mer Noire doit être couverte de vos ſaïques ; ainſi Stamboul peut ne recevoir de vivres ni de l'Egypte, ni de la Gréce, ni du Voncara d'Enghis. Vous aſſaillez ce vaſte empire depuis Colchos juſqu'à Memphis. Voilà mes idées ; elles ſont moins grandes que ce que votre Majeſté a fait juſqu'ici. Le revers, annoncé de la Valachie, m'ôte le ſommeil ſans m'ôter l'eſpérance : le roman des chars

de *Cyrus* me plaît toujours dans un terrain sec comme les plaines d'Andrinople et le voisinage de Stamboul. 1770.

Je ne trouve point que les tableaux génevois soient trop chers, je trouve seulement votre Majesté impériale généreuse; mais j'oserais désirer cent capitaines de plus au lieu de cent tableaux. Je voudrais que tout fût employé à vous faire triompher, et que vous achevassiez votre code, plus beau que celui de *Justinien*, dans la ville où il le signa. Si votre Majesté veut me rendre la santé et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaira pas à frère *Ganganelli*, mais qui réjouira beaucoup le capucin de Ferney, tout prêt à étrangler les Turcs avec son cordon.

Je redouble mes vœux; mon ame est aux pieds de votre Majesté impériale.

LETTRE XLI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{9}{20}$ de mai.

MONSIEUR, vos deux lettres, la première du 10, et la seconde du 14 d'avril, me sont parvenues l'une après l'autre avec leurs incluses. Tout de suite j'ai commandé deux chars selon le dessin et la description que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous suis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma présence, bien entendu qu'ils ne feront mal à personne dans ce moment-là. Nos militaires

1770. conviennent que ces chars feraient leur effet contre des troupes rangées : ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs dans la campagne passée était d'entourer nos troupes en se disperſant, et qu'il n'y avait jamais un escadron ou un bataillon ensemble. Les janissaires seuls choisissaient des endroits couverts, comme bois, chemins creux, &c. pour attaquer par troupes ; et alors les canons font leur effet. En plusieurs occasions nos soldats les ont reçus à coup de baïonnettes, et les ont fait rétrograder.

Vous avez raison, Monsieur ; l'Eglise grecque voit jusqu'ici par-tout le dos des musulmans, et même en Morée. Quoique je n'aye point encore de nouvelle directe de ma flotte, cependant les nouvelles publiques répètent tant qu'elle s'est emparée du Péloponèse, qu'à la fin il faudra bien croire qu'il en est quelque chose. La moitié de la flotte n'y était point encore lorsque la descente s'est faite.

Soyez assuré, Monsieur, que je fais un cas infini de votre amitié, et des témoignages réitérés que vous m'en donnez. Je suis très-sensible encore à la part que vous prenez à cette guerre, qui finira comme elle pourra. Nous aurons affaire à *Mouſtapha* de près ou de loin, comme la Providence le jugera à propos.

Quoi qu'il en soit, je vous prie d'être persuadé que *Caterine II* ne cessera jamais d'avoir une estime et une considération particulière pour l'illustre hermite de Ferney.

LETTRE

1770.

LETTRE XLII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{16}{27}$ de mai.

MONSIEUR, un courrier parti de devant Coron en Morée, de la part du comte *Féodor Orlof*, m'a apporté l'agréable nouvelle qu'après que ma flotte eut abordé le 17 février à Porto-Vitello mes troupes se joignirent aux Grecs qui désiraient de recouvrer leur liberté. Ils se partagèrent en deux corps, dont l'un prit le nom de légion orientale de Sparte, et le second celui de légion du nord de Sparte. La première s'empara dans peu de jours de Passava, de Berdoni, et de Misistra qui est l'ancienne Sparte. La seconde s'en alla prendre Calamata, Léontari et Arcadie. Ils firent quatre mille prisonniers turcs dans ces différentes places qui se rendirent après quelque défense; celle de Misistra surtout fut plus sérieuse que les autres.

La plupart des villes de la Morée sont assiégées. La flotte s'était portée de Porto-Vitello à Coron; mais cette dernière ville n'était point prise encore le 29 de mars, jour du départ du courrier. Cependant on en attendait si bien la réduction dans peu, qu'on avait déjà dépêché trois vaisseaux pour s'emparer de Navarin. Le 28, on avait reçu la nouvelle devant Coron d'une affaire qui s'était passée entre les Grecs et les Turcs, au passage de l'isthme de Corinthe. Le

1770. commandant turc a été fait prisonnier en cette occasion.

Je me hâte de vous donner ces bonnes nouvelles, Monsieur, parce que je sais qu'elles vous feront plaisir, et que cela est bien authentique puisqu'elles me viennent directement. Je m'acquitte aussi par-là de la promesse que je vous ai faite de vous communiquer les nouvelles aussitôt que je les aurais reçues. Soyez assuré, Monsieur, de l'invariabilité de mes sentimens.

CATERINE.

Voilà la Gréce au point de redevenir libre, mais elle est bien loin encore d'être ce qu'elle a été: cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse.

1770.

LETTRE XLIII.

DE L'IMPERATRICE.

A ma maiſon de campagne de Czarscozelo, le $\frac{26 \text{ mai.}}{6 \text{ juin.}}$

MONSIEUR, je me hâte de répondre à votre lettre du 18 mai que j'ai reçue hier au ſoir, parce que je vous vois en peine. Les viciſſitudes que les adhérens de *Mouſtapha* répandent que mon armée doit avoir eſſuyées, la perte de la Valachie, ſont des contes dont je n'ai ſenti d'autre chagrin que celui de vous voir appréhender que cela ne ſoit vrai. Dieu merci, rien de tout cela n'exiſte. Je vous ai mandé, la poſte paſſée, les nouvelles que j'ai reçues de la Morée, qui, pour premier début, paraiſſent aſſez ſatisfeſantes. J'eſpère que par votre interceſſion la *ſainte Vierge* n'abandonnera pas les fidelles.

Dormez tranquillement, Monſieur; les affaires de votre favorite (après ce que vous me dites, et l'amitié que vous ne ceſſez de me témoigner, je prends hardiment ce titre) vont un train très-honnête : elle-même en eſt contente, et ne craint les Turcs ni par terre ni par mer.

Cette flotte turque, dont on fait tant de bruit, eſt merveilleuſement équipée! Faute de matelots, on a mis ſur les vaiſſeaux de guerre les jardiniers du ſérail.

1770. Après avoir bien bataillé, viendra la paix; temps pendant lequel j'espère achever mon code.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré qu'on ne saurait ajouter à la sensibilité que j'ai pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. Rien aussi n'égale l'estime que j'en fais.

CATERINE.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

MADAME,

J'AI reçu la lettre dont votre Majesté impériale m'honore, en date du 27 mai. Je vous admire en tout; mon admiration est stérile, mais elle voudrait vous servir: encore une fois je ne suis pas du métier, mais je parierais ma vie que dans une plaine ces chars armés, soutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout escadron ennemi qui marcherait régulièrement; vos officiers en conviennent: le cas peut arriver. Il est difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en désordre, dispersés et voltigeans vers les flancs de votre armée; mais s'ils combattent d'une manière si irrégulière, en sauvages sans discipline, vous n'aurez pas besoin des chars de *Thomyris;* il suffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus.

Je ne conçois pas comment votre Majeſté n'eſt pas encore maîtreſſe de Brahilof et de Bender, au moment que je vous écris; mais peut-être ces deux places ſont-elles priſes, et nous n'en avons pas encore la nouvelle. 1770.

Les gazettes me ſont toujours une peine égale à mon attachement; je crains que les Turcs ne ſoient en force dans le Péloponèſe.

Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Egypte; tout cela m'inquiéte pour mes chers Grecs et pour vos armes victorieuſes qui ne me ſont pas moins chères.

La France envoie une flotte contre Tunis; j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaiſſeaux de ligne contre Conſtantinople.

Votre entrepriſe ſur la Gréce eſt ſans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans; mais il faut qu'elle réuſſiſſe pleinement: ce n'eſt pas aſſez qu'elle vous faſſe un honneur infini. *Où eſt le profit, là eſt la gloire*, diſait notre roi *Louis XI* qui ne vous égalait en rien.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir votre Majeſté impériale ſur le ſofa de *Mouſtapha*. Son palais eſt aſſez vilain, ſes jardins auſſi; vous auriez bientôt fait de cette priſon le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez, je vous en conjure, me dire ſi vous eſpérez y parvenir. Il me ſemble qu'il ne faudrait qu'une bataille, elle ſerait déciſive.

Je ne reviens point de ma ſurpriſe. Votre Majeſté eſt obligée de diriger des armées en Valachie, en Pologne, dans la Beſſarabie, dans la Géorgie; et elle

1770. trouve encore du temps pour daigner m'écrire : je ſuis ſtupéfait et confus autant que reconnaiſſant. Daignez toujours agréer mon profond reſpect et mon enthouſiaſme pour votre Majeſté impériale.

Le très-vieux hermite de Ferney.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 juillet.

MADAME,

VOTRE lettre du 6 juin, que je ſoupçonne être du *nouveau ſtyle*, me fait voir que votre Majeſté impériale prend quelque pitié de ma paſſion pour elle. Vous me donnez des conſolations, mais auſſi vous me donnez quelques craintes afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes conſolations ſont vos victoires, et ma crainte eſt que votre Majeſté ne faſſe la paix l'hiver prochain.

Je crois que les nouvelles de la Gréce nous viennent quelquefois un peu plutôt par la voie de Marſeille qu'elles n'arrivent à votre Majeſté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponèſe eſt à vous.

Si *Ali-Bey* s'eſt en effet emparé de l'Egypte, comme on le dit, voilà deux grandes cornes arrachées au croiſſant des Turcs; et l'étoile du Nord eſt certainement beaucoup plus puiſſante que leur lune. Pourquoi

donc faire la paix quand on peut pouſſer ſi loin ſes conquêtes ? 1770.

Votre Majeſté me dira que je ne penſe pas aſſez en philoſophe, et que la paix eſt le plus grand des biens. Perſonne n'eſt plus convaincu que moi de cette vérité ; mais permettez-moi de déſirer très-fortement que cette paix ſoit ſignée de votre main dans Conſtantinople. Je ſuis perſuadé que ſi vous gagnez une bataille un peu honnête en de çà ou en de là du Danube, vos troupes pourront marcher droit à la capitale.

Les Vénitiens doivent certainement profiter de l'occaſion ; ils ont des vaiſſeaux et quelques troupes. Lorſqu'ils prirent la Morée, ils n'étaient appuyés que par la diverſion de l'empereur en Hongrie : ils ont aujourd'hui une protection bien plus puiſſante ; il me paraît que ce n'eſt pas le temps d'héſiter.

Mouſtapha doit vous demander pardon, et les Vénitiens doivent vous demander des lois.

Ma crainte eſt encore que les princes chrétiens, ou ſoi-diſant tels, ne ſoient jaloux de l'étoile du Nord : ce ſont des ſecrets dans leſquels il ne m'eſt pas permis de pénétrer.

Je crains encore que vos finances ne ſoient dérangées par vos victoires mêmes ; mais je crois celles de *Mouſtapha* plus en déſordre par ſes défaites. On dit que votre Majeſté fait un emprunt chez les Hollandais ; le padisha turc ne pourra emprunter chez perſonne, et c'eſt encore un avantage que votre Majeſté a ſur lui.

Je paſſe de mes craintes à mes conſolations. Si vous faites la paix, je ſuis bien sûr qu'elle ſera très-glorieuſe, que vous conſerverez la Moldavie, la Valachie,

1770. Azof, et la navigation sur la mer Noire, au moins jusqu'à Trébisonde. Mais que deviendront mes pauvres Grecs ? que deviendront ces nouvelles légions de Sparte ? Vous renouvelerez sans doute les jeux isthmiques, dans lesquels les Romains assurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public ; et ce sera l'action la plus glorieuse de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reste des troupes en Grèce ? Je voudrais encore que le cours du Danube, et que la navigation sur ce fleuve vous appartinssent le long de la Valachie, de la Moldavie, et même de la Bessarabie. Je ne sais si j'en demande trop ou si je n'en demande pas assez : ce sera à vous de décider et de faire frapper une médaille qui éternisera vos succès et vos bienfaits. Alors *Thomyris* se changera en *Solon*, et achevera ses lois tout à son aise. Ces lois seront le plus beau monument de l'Europe et de l'Asie ; car, dans tous les autres Etats, elles sont faites après coup, comme on calfate des vaisseaux qui ont des voies d'eau ; elles sont innombrables, parce qu'elles sont faites sur des besoins toujours renaissans ; elles sont contradictoires, attendu que ces besoins ont toujours changé ; elles sont très-mal rédigées, parce qu'elles ont presque toujours été écrites par des pédans, sous des gouvernemens barbares. Elles ressemblent à nos villes bâties irrégulièrement au hasard, mêlées de palais et de chaumières dans des rues étroites et tortueuses.

Enfin, que votre Majesté donne des lois à deux mille lieues de pays, après avoir donné sur les oreilles à *Moustapha*.

Voilà les consolations du vieux hermite qui,

jusqu'à son dernier moment, sera pénétré pour vous du plus profond respect, de l'admiration la plus juste, et d'un dévouement sans bornes pour votre Majesté impériale. 1770.

LETTRE XLVI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{10}{21}$ juillet.

MONSIEUR, en réponse à votre lettre et à vos questions du 4 juillet, je vous annonce que, selon vos souhaits, le comte *Romanzof*, qui commande mon armée en Moldavie, a remporté la victoire la plus complette sur nos ennemis, le 7 de ce mois, à douze lieues environ du Danube. Notre droite était appuyée au Pruth. Le camp turc était retranché de quatre retranchemens qui furent tous emportés à la pointe du jour, la baïonnette à la main. Le carnage dura quatre heures, après lesquelles mes troupes se trouvèrent maîtresses du champ de bataille, du camp des Turcs, de trente canons de fonte, d'une grande quantité de provisions de bouche et de munitions de guerre, et de beaucoup de prisonniers.

Notre perte n'est point considérable : il n'y a pas même eu un officier de marque blessé ou tué. Au départ du courrier on poursuivait encore les fuyards. L'armée turque était de quatre-vingts mille hommes commandés par le kan de Crimée et par trois bachas.

Le comte *Romanzof* me marque qu'il a fait chanter le *Te Deum* dans la propre tente du kan de Crimée,

1770. qui doit être la plus belle des tentes poſſibles. Le ſiége de Bender doit être commencé dans ce moment ; et puis nous verrons.

Je ne vous entretiendrais point de tous ces faits de guerre, ſi vous ne m'aviez paru déſirer d'en être informé.

Soyez perſuadé du cas que je fais de votre amitié; j'y répondrai toujours avec empreſſement, quelque affaire que j'aye.

CATERINE.

LETTRE XLVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{22}{2}$ juillet. auguſte.

MONSIEUR, je vous ai mandé, il y a dix jours, que le comte *Romanzof* avait battu le kan de Crimée, combiné avec un corps conſidérable de turcs; qu'on leur avait pris tentes, artillerie, &c. ſur la petite rivière nommée Larga : j'ai le plaiſir aujourd'hui de vous informer qu'hier au ſoir un courrier du comte m'a apporté la nouvelle que mon armée a remporté, le jour même que je vous écrivis (le 21 juillet), une victoire complette ſur celle du ſeigneur *Mouſtapha*, commandée par le viſir *Ali-Bey*, par l'aga des janiſſaires et par ſept ou huit bachas. Ils ont été forcés dans leurs retranchemens : leur artillerie au nombre de cent trente canons, leur camp, leurs bagages, les munitions en tout genre, ſont tombés entre nos

mains. Leur perte eſt conſidérable ; la nôtre ſi modeſte que je crains d'en faire mention, afin que le fait ne paraiſſe fabuleux. Cependant le combat a duré cinq heures. 1770.

Le comte de *Romanzof*, que je viens de faire maréchal pour cette victoire, me mande que, tels que les anciens Romains, mon armée ne demande jamais combien il y a d'ennemis, mais ſeulement où ſont-ils ? Cette fois-ci les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille, retranchés ſur les hauteurs que baigne le Kogul, ruiſſeau à vingt-cinq werſtes du Danube, ayant Iſmaïlof derrière eux.

Mais, Monſieur, mes nouvelles ne ſe bornent pas là : j'ai des avis certains, quoiqu'ils ne ſoient point directs, que ma flotte a battu celle des Turcs devant Napoli de Romanie, et qu'elle a diſperſé les vaiſſeaux ennemis qu'elle n'a pas coulés à fond.

Le ſiége de Bender a été ouvert encore le 21 juillet. Le prince *Proſorofski* a fait un butin immenſe en beſtiaux de toute eſpèce, entre Oczakof et Bender. Ma flotte d'Azof croit en grandeur et en eſpérance en face du ſeigneur *Mouſtapha*.

Je ne puis rien vous dire de Brahilof, ſinon que c'eſt un vieux château ſur le bord du Danube, que le général *Renne* avait pris le jour même de la bataille du Pruth, année 1711.

Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Gréce. J'ai fait mon poſſible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe à Moſcou. Je ne ſais ce qui en ſera.

Pour vous faire rire, je vous dirai que le ſultan a eu recours aux prophètes, aux ſorciers, aux devins,

1770. et aux fous qui paſſent pour ſaints chez les muſulmans. Ils lui ont prédit que le 21 ſerait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de ſuite ſa Hauteſſe a envoyé un courrier au viſir, pour lui dire de paſſer le Danube ce jour-là, et de profiter de l'heureuſe conſtellation. Nous verrons un peu ſi les revers pourront ramener ce prince à la raiſon, et s'ils ne le déſabuſeront pas des tromperies et des menſonges.

Vos chers Grecs ont donné dans pluſieurs occaſions des preuves de leur ancien courage, et l'eſprit ne leur manque pas.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien: continuez-moi votre amitié et ſoyez aſſuré de la mienne.

CATERINE.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 auguſte.

MADAME,

CHAQUE lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu par-tout de grands déſavantages; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie; que la peſte s'était miſe dans vos armées; que tous les revers avaient ſuccédé à vos ſuccès: votre Majeſté

eſt mon médecin ; elle me rend une pleine ſanté. Je ne manque pas d'écrire ſur le champ l'état des choſes, dès que j'en ſuis inſtruit ; j'alonge les viſages de ceux qui attriſtaient le mien. 1770.

Daignez donc, Madame, avoir la bonté de me conſerver cette ſanté que vous m'avez rendue ; il ne faut pas abandonner ſon malade dans ſa convaleſcence.

J'ai encore de petits reſſentimens de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne ſe décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle poſitive de la révolution de l'Egypte.

Il y a un Brahilof, un Bender qui me cauſent encore des inſomnies ; je vois dans mes rêves leurs garniſons priſonnières de guerre, et je me réveille en ſurſaut.

Votre Majeſté dira que je ſuis un malade bien impatient, et que les Turcs ſont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chaſſés ſi loin qu'ils ne revinſſent jamais.

Nous autres Français, Madame, nous valons mieux qu'eux : nous diſons prodigieuſement de ſottiſes, nous en feſons beaucoup, mais tout cela paſſe bien vîte ; on ne s'en ſouvient plus au bout de huit jours. La gaieté de la nation ſemble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleverſé trente lieues de pays à Saint-Domingue ; on dit : C'eſt dommage ; et on va à l'opéra. Les affaires les plus ſérieuſes ſont tournées en ridicule.

Nous ſommes actuellement dans la plus belle ſaiſon du monde ; voilà un temps charmant pour battre les

1770. Turcs. Eſt-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des houſſards? ne ſe préſenteront-ils jamais bien ſerrés, pour être enfilés par quelques-uns de mes chars babyloniques?

Je voudrais du moins avoir contribué à vous tuer quelques turcs; on dit que pour un chrétien c'eſt une œuvre fort agréable à DIEU. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance; mais les hommes ſont pétris de contradictions; et d'ailleurs votre Majeſté me tourne la tête.

Encore une fois, Madame, quelques nouvelles par charité de cinq ou ſix villes priſes et de cinq ou ſix combats gagnés, quand ce ne ſerait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et la plus vive impatience.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XLIX. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{9}{20}$ d'auguſte.

MONSIEUR, vous me dites, dans votre lettre du 20 de juillet, que je vous donne des craintes pour vous tenir en haleine, et que mes victoires ſont vos conſolations : voici une petite doſe de ces dernières que j'ai à vous donner.

Je viens de recevoir un courrier qui m'a apporté les ſuites de la bataille du Kogul. Mes troupes ſe ſont avancées ſur le Danube, et ont pris poſte ſur le bord de ce fleuve, vis-à-vis d'Iſakhi. Le viſir et l'aga des janiſſaires ſe ſont ſauvés ſur l'autre bord; mais le reſte qui a voulu les imiter a été tué, noyé, et diſperſé. Il a fait abattre le pont, et près de deux mille janiſſaires ont été faits priſonniers. Vingt canons, cinq mille chevaux, un butin immenſe et une grande quantité de vivres de toute eſpèce ſont tombés entre nos mains. Les Tartares ont envoyé ſur le champ prier le maréchal comte de *Romanzof* de les laiſſer paſſer en Crimée : il leur a fait répondre qu'il exigeait leur hommage ; et il a envoyé un corps conſidérable ſur la gauche, vers Iſmaïlof, pour leur faire une douce violence. Il y a long-temps que nous ſavons qu'ils ne demandent pas mieux.

Vous ne voulez point de paix, Monſieur : ſoyez tranquille ; juſqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'eſt une bonne choſe que la

1770. paix; lorsqu'elle existait, je croyais que c'était le *non plus ultrà* du bonheur : me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre en vérité a des momens bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime point son prochain comme soi-même. J'étais accoutumée à penser qu'il n'est pas honnête de faire du mal aux gens; je me console cependant un peu aujourd'hui en disant à *Moustapha : Tu l'as voulu, George Dandin !* Et après cette réflexion, je suis à mon aise comme ci-devant.

Les grands événemens ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais tentée. Je ne vois point aussi que le moment de la paix soit bien proche. Il est plaisant qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrons point soutenir long-temps la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que *Pierre le grand* soutint, pendant trente ans, la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Persans, sans que l'empire en fût réduit à l'extrémité. Au contraire, la Russie est toujours sortie de chacune de ces guerres plus florissante qu'auparavant; et ce sont les guerres qui ont mis l'industrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle ressource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Votre projet de paix, Monsieur, me paraît ressembler un peu au partage du lion de la fable; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte; nous parlerons après des jeux isthmiques.

Au

Au moment que j'allais finir cette lettre, je reçois la nouvelle de la prise d'Ismaïlof avec quelques circonstances assez singulières. 1770.

Le visir, avant de passer le Danube, harangua ses troupes, et leur dit qu'il était impossible de résister plus long-temps aux Russes; que lui visir se voyait dans la nécessité de passer de l'autre côté du Danube; qu'il leur enverrait autant de bâtimens qu'il pourrait pour les sauver; mais qu'en cas qu'il ne pût effectuer sa promesse, si les troupes russes venaient à les attaquer, il leur conseillait de mettre bas les armes, et qu'il les assurait que l'impératrice de Russie les ferait traiter avec humanité; que tout ce qu'on leur avait fait accroire jusqu'ici des Russes avait été imaginé par les ennemis des deux empires.

Dès que mes troupes se présentèrent devant Ismaïlof, les Turcs en sortirent, et ceux qui y restèrent mirent bas les armes. La capitulation de la ville fut faite dans une demi-heure. On y prit quarante-huit canons et des magasins considérables de toute espèce. On compte, depuis le 21 jusqu'au 27 juillet, c'est-à-dire depuis la bataille de Kogul, près de huit mille prisonniers; et depuis l'année passée nous avons pris à l'ennemi près de cinq cents canons.

Le comte *Romanzof* a envoyé un corps à droite vers votre Brahilof qui sera pris selon votre intention, et un autre à gauche qui doit s'emparer de Kilia.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous content? Je vous prie de l'être autant de mon amitié que je le suis de la vôtre.

CATERINE.

1770.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguſte.

MADAME,

MES craintes ſont diſſipées, malgré tous les efforts des diſſidens de Pologne et des gazetiers des autres pays; votre victoire complette remportée ſur les Ottomans auprès du Pruth eſt une terrible réponſe.

Que votre Majeſté impériale me permette de lui témoigner l'excès de ma joie. Je ne ſuis plus en peine de la Gréce ſur laquelle on me donnait tant d'alarmes. Je vous crois toujours maîtreſſe de Navarin et de pluſieurs autres places. Il n'eſt pas croyable que vos troupes aient évacué ce pays, comme on le dit, lorſque vous battez les Turcs ſur mer comme ſur terre; et quand même la diviſion de vos forces vous obligerait de différer ou même d'abandonner la conquête de la Gréce, ce ſerait toujours une entrepriſe qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne s'eſt rien fait de ſi grand depuis *Annibal;* et cet *Annibal*, qui fut enfin contraint de retourner en Afrique, n'en a pas moins de réputation. Quand vous n'auriez réuſſi qu'à porter la terreur aux portes de Conſtantinople, à mener vos troupes juſqu'auprès de Corinthe, et à peupler vos Etats d'un grand nombre de familles grecques, vous auriez eu encore un grand avantage; mais votre dernière victoire me fait tout eſpérer.

Si vous voulez pouſſer vos conquêtes, vous les étendrez, je penſe, où il vous plaira; et ſi vous voulez la paix, vous la dicterez. Pour moi je veux toujours que votre Majeſté aille ſe faire couronner à Conſtantinople. Pardonnez-moi cette opiniâtreté; elle eſt preſque auſſi forte que celle avec laquelle je ſuis attaché à votre perſonne et à votre gloire: et puiſque vous êtes devenue ma paſſion dominante, je me flatte que votre Majeſté impériale daignera toujours recevoir avec bonté le profond reſpect et le dévouement inviolable du vieux hermite de Ferney. 1770.

LETTRE LI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{18}{19}$ d'auguſte.

MONSIEUR, au riſque de vous importuner trop ſouvent, il faut que je vous diſe qu'hier je reçus la nouvelle que le général-major, comte *Tottleben*, a pris aux Turcs les deux forts, ſitués au delà du mont Caucaſe, nommés Schéripan et Bagdat. Il tient bloqués le fort et la ville de Cotatis, en langue du pays Koutai, ſur le Phaſe qui tombe dans la mer Noire. Mes troupes ne ſont plus qu'à ſoixante werſtes de cette mer. L'ancienne Trébiſonde eſt à leur gauche. *Salomon*, prince d'Immirette, agit de concert avec le comte. L'épouſe de ce prince vint dans le camp ruſſe, et pria le général de permettre qu'à la priſe de Bagdat, elle pût jouir de l'honneur d'entrer dans

1770. la ville la première. Vous jugez bien qu'elle ne fut point refusée.

Ce Bagdat n'est ni aussi beau ni aussi grand que celui des *Mille et une nuits*. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, *Moustapha* bien accommodé, et les gazettes bien menteuses?

J'oubliais de vous dire qu'avant la prise de ces villes, le prince *Héraclius* a battu les Turcs sous Acalziké.

Je me recommande à votre amitié et à vos prières: on n'en saurait faire un plus grand cas qu'en fait votre favorite,

CATERINE.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 septembre.

MADAME,

J'ETAIS si plein des victoires de votre Majesté impériale, et si bouffi d'enthousiasme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Prusse m'écrivait sur votre respectable personne, et sur le peu respectable *Moustapha;* voici ces vers:

Si monsieur le Mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi;
Et de certaine impératrice,
(Qui vaut seule deux empereurs)

Reçu pour prix de ſon caprice
Des leçons qui devraient rabaiſſer ſes hauteurs. 1770.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans :
J'admire avec le vieil hermite
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans :
Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans.

Je n'ai pas l'honneur de penſer comme les têtes couronnées. Je crois fermement que cent mille hommes de troupes auxiliaires en Gréce et ſur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux dans votre ſituation être ſecourue qu'être louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes en ont été retardées.

Les dernières lettres de Veniſe diſent que dans une émeute populaire, les fidelles muſulmans ſe ſont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambaſſadeur de France, et preſque tous ſes domeſtiques ; que l'ambaſſadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en ſe déguiſant en matelot ; que le baile de Veniſe s'eſt long-temps défendu dans ſa maiſon ; et qu'à la fin le grand ſeigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe n'armeraient pas ſur le champ pour venger le droit des gens ? Vous ſeule le ſoutenez, Madame ; auſſi vous ſeule jouirez d'une gloire immortelle.

Que votre Majeſté impériale me permette de me mettre à ſes pieds.

Le vieil hermite de Ferney.

1770.

LETTRE LIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{31}{11}$ auguſte. septembre.

MONSIEUR, quoique cette fois-ci, en réponſe à votre lettre du 11 d'auguſte, je n'aye point à vous donner de grands faits de guerre, j'eſpère ne pas nuire à votre convaleſcence en vous diſant qu'après la priſe d'Iſmaïlof les Tartares du Bourjak et de Belgorod ſe ſont ſéparés de la Porte. Ils ont envoyé des délégués aux deux généraux de mes armées pour capituler, et ſe ſont rangés enſuite ſous la protection de la Ruſſie. Ils ont donné des otages, et ont prêté ſerment ſur l'Alcoran de ne plus ſeconder les Turcs ni le kan de Crimée, et de ne point reconnaître le kan, à moins qu'il ne ſe ſoumette aux mêmes conditions, c'eſt-à-dire de vivre tranquille ſous la protection de la Ruſſie, et de ſe détacher de la Porte. On ne ſait pas ce qu'eſt devenu ce kan. Cependant il y a apparence que, ſi-non lui, du moins une grande partie de ſon monde embraſſera le même parti.

Les Tartares, dès le commencement de cette guerre, la regardaient comme injuſte; ils n'avaient aucun ſujet de plainte; le commerce interrompu avec l'Ukraine leur cauſait une perte plus réelle qu'ils ne pouvaient eſpérer d'avantages par les rapines.

Les muſulmans diſent que les deux dernières batailles leur coûtent près de quarante mille hommes:

cela fait horreur, j'en conviens; mais quand il s'agit de coups, il vaut mieux battre que d'être battu. 1770.

Je n'oserais, d'après cela, vous demander, Monsieur, si vous êtes content; parce que, quelque amitié que vous ayez pour moi, je suis persuadée que vous ne sauriez voir le malheur de tant d'hommes sans en ressentir de la peine. J'espère pourtant que cette même amitié vous consolera du malheur des Turcs : vous serez tolérant et humain; et il n'y aura aucune contradiction dans vos sentimens. Il est impossible que vous aimiez les ennemis des arts.

Conservez-moi, je vous prie, votre amitié, et soyez assuré que j'y suis très-sensible.

CATERINE.

P. S. Il faut que je vous parle d'un phénomène nouveau : un grand nombre de déserteurs turcs viennent à notre armée. On prétend que c'est une chose dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ces déserteurs assurent qu'ils sont mieux traités chez nous qu'ils ne le sont chez eux.

1770.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 septembre.

MADAME,

Nous savions, par Venise et par Marseille, la nouvelle de vos deux victoires navales, remportées à Napoli de Romanie et à Scio. Je reçois dans l'instant, aux acclamations de cent mille bouches, le détail que votre Majesté impériale daigne me faire de la victoire de M. le maréchal de *Romanzof* sur ce visir *Ali-Bey*, et sur tant de bachas suivis de cent cinquante mille hommes.

Si je meurs des maladies qui m'accablent, je mourrai à demi-content, puisque *Mouſtapha* est à demi-détrôné. Je lui sais bon gré de consulter à la fois des prophètes et des fous. Ces gens-là ont été de tout temps de la même espèce; la seule différence est que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides musulmans en admettent quatre cent quarante mille, en comptant tous les héros de l'ancien Testament; cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'*Ali-Beg* ou *Ali-Bey*.

Je vois plus que jamais que les chars de *Cyrus* sont fort inutiles à vos troupes victorieuses. Si elles rencontrent *Ali-Bey* une seconde fois, elles le battront infailliblement; mais il faut traverser le Danube en présence d'une armée qui est encore

nombreuse. Il n'y a rien que je ne croye M. le comte de *Romanzof* capable de faire; mais osera-t-on tenter ce passage, après lequel il faudrait absolument ou prendre Constantinople, ou n'avoir point de retraite? Je lève les mains au ciel, je fais des vœux, et je me tais. 1770.

Ceux qui souhaitaient des revers à votre Majesté seront bien confondus. Eh, pourquoi lui souhaiter des disgrâces dans le temps qu'elle venge l'Europe! Ce sont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec; car si vous étiez souveraine de Constantinople, votre Majesté établirait bien vîte une belle académie grecque. On vous ferait une Cateriniade; les *Zeuxis* et les *Phidias* couvriraient la terre de vos images; la chute de l'empire ottoman serait célébrée en grec; Athènes serait une de vos capitales; la langue grecque deviendrait la langue universelle; tous les négocians de la mer Egée demanderaient des passe-ports grecs à votre Majesté.

Je n'aime point les Vénitiens, qui attendent si tard à se faire grecs. Je suis aussi un peu fâché contre cet *Ali* d'Egypte, qui ne remue pas plus qu'une momie. Mais enfin, je n'ai point à me plaindre; deux victoires sur mer et deux victoires sur terre sont des faveurs bien honnêtes dont je remercie votre Majesté impériale du fond de mon cœur. Je chante des *Te Deum* dans mon lit, et un *De profundis* pour *Moustapha*.

Que votre Majesté impériale soit toujours aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et qu'elle daigne agréer le profond respect, la joie et l'attachement inviolable du vieil hermite des Alpes.

1770.

LETTRE LV.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{10}{21}$ septembre.

MONSIEUR, vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, que je devais vous mander la prise d'une demi-douzaine de villes : je pense vous avoir déjà dit la nouvelle de la prise d'Ismaïlof sur le Danube ; j'y ajoute aujourd'hui celle de la forteresse de Kilia-Nova. Après plusieurs jours de tranchée ouverte, la garnison turque de cinq mille hommes a été renvoyée sur l'autre rive de la rivière.

Les lettres de Malte m'ont apporté la confirmation du grand combat naval donné dans le canal de Scio ; et le lendemain de cette action ma flotte a réduit en cendres trente-trois vaisseaux ennemis qui s'étaient retirés dans le port de Liberno en Asie.

J'espère, Monsieur, que vous ne serez pas fâché d'apprendre que ceux qui prennent plaisir à nous faire battre sur le papier, sont bien loin de leur compte. Je vous prie de me conserver votre amitié, et d'être assuré, &c.

CATERINE.

LETTRE LVI. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 septembre.

MADAME,

VIVE l'auguste, l'adorable *Caterine*! Vivent ses troupes victorieuses! Sa lettre du 20 auguste, *nouveau style*, est du plus beau style dont on ait jamais écrit. L'armée d'*Alexandre* forcera enfin les Athéniens à dire du bien d'elle. L'envie est contrainte d'admirer.

Votre Majesté a bien raison; la guerre est très-utile à un pays quand on la fait avec succès sur les frontières. La nation devient alors plus industrieuse, plus active, comme plus terrible. Les Turcs sont battus de tous côtés chez eux, et chaque victoire augmente encore le courage et l'espérance de vos troupes. Les échos ont dit à nos Alpes que, tandis que le visir repasse le Danube en désordre, le général *Tottleben* a vaincu un corps considérable de turcs vers Erzerom, et s'est même emparé de cette ville.

Si la chose est vraie, il me semble que votre Majesté ne peut hésiter à suivre sa destinée qui l'appelle à si haute voix. La plus grande des révolutions est commencée; votre génie l'achevera. J'ai dit, il y a long-temps, que si jamais l'empire turc est détruit, ce sera par la Russie; mon auguste impératrice accomplira ma prédiction. Je ne crains plus la paix après la lettre dont elle m'honore.

1770. Un grand monarque m'avait mandé que non-seulement votre Majeſté ferait la paix, mais qu'elle la ferait avec modération ; je ne vois pas pourquoi tant ſe modérer avec ce *Mouſtapha*, qui ne ſe modérerait point s'il était vainqueur.

Quand je parlais de paix en la redoutant, quand je diſais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin d'imaginer que votre Majeſté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préſerve de l'en ſoupçonner ; mais, après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grâce auprès de leur vilain maître : il eſt temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou plutôt qu'ils ſoient libres ſous ſes drapeaux.

J'ai craint quelque temps que votre armée ne paſsât le Danube, et ne s'exposât à quelques revers. J'ai cru le Danube très-difficile à traverſer en préſence des Turcs, et la retraite plus difficile ; mais à préſent tout me paraît aiſé ; la terreur s'eſt emparée d'eux, et cette terreur combat pour vous. Je ſuis perſuadé que dix mille de vos ſoldats battraient cinquante mille oſmanlis.

Je ne ſuis pas ſurpris que votre ame, faite pour toutes les grandes choſes, prenne goût à une pareille guerre. Je crois vos troupes de débarquement revenues en Gréce, et votre flotte de la mer Noire menaçant les environs de Conſtantinople. Si cette révolution de l'Egypte, dont on m'avait tant flatté, pouvait s'effectuer, je croirais l'empire turc détruit pour jamais.

Il me ſemble qu'il a manqué aux Vénitiens la première des qualités en politique, la hardieſſe. La

fineſſe n'a jamais réuſſi à perſonne dans les grandes choſes ; elle n'eſt bonne que pour les moines. 1770.

Mais devant qui oſé-je me livrer à mes idées ? Je parle au génie tutélaire du Nord ; je dois me taire, impoſer ſilence à mon enthouſiaſme, et reſter dans les bornes du profond reſpect et de l'attachement qui me met aux pieds de votre Majeſté impériale, pour le peu que j'ai à vivre.

L'hermite de Ferney.

LETTRE LVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{16}{27}$ ſeptembre.

MONSIEUR, que de choſes j'ai à vous dire aujourd'hui ! je ne ſais par où commencer.

Ma flotte, non pas ſous le commandement de mes amiraux, mais ſous celui du comte *Alexis Orlof*, après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée tout entière dans le port de Cheſme, anciennement Clazomène. J'en ai reçu, il y a trois jours, la nouvelle directe. Près de cent vaiſſeaux de toute eſpèce ont été réduits en cendres. Je n'oſe dire le nombre des muſulmans qui ont péri : on le fait monter juſqu'à vingt mille.

Un conſeil général de guerre avait terminé la déſunion des deux amiraux, en déférant le commandement au général des troupes de terre, qui ſe trouvait ſur cette flotte, et qui au reſte était leur ancien dans le ſervice. Le réſultat fut unanimement approuvé de

1770. tous, et dès ce moment l'union fut rétablie. Je l'ai toujours dit, les héros sont nés pour les grands événemens.

La flotte turque fut poursuivie depuis Napoli de Romanie, où elle avait été déjà harcelée à deux reprises, jusqu'à Scio. Le comte *Orlof* savait qu'un renfort était parti de Constantinople; il crut qu'il préviendrait la jonction en attaquant l'ennemi sans perte de temps. Arrivé dans le canal de Scio, il vit que cette jonction s'était faite. Il se trouvait avec neuf vaisseaux de haut-bord en présence de seize vaisseaux de ligne ottomans: le nombre des frégates et autres bâtimens, était encore plus inégal. Il ne balança pas, et trouva la disposition des esprits telle qu'il n'y eut qu'un avis, qui fut de vaincre ou de mourir. Le combat commença: le comte *Orlof* se tint au centre; l'amiral *Spiridof*, qui avait à son bord le comte *Féodor-Orlof*, commanda l'avant-garde; le contre-amiral *Elphinston* l'arrière-garde.

L'ordre de bataille des Turcs était tel qu'une de leurs ailes se trouvait appuyée contre une île pierreuse, et l'autre à des bas-fonds, de façon qu'ils ne pouvaient être tournés.

Le feu fut terrible de part et d'autre pendant plusieurs heures; les vaisseaux s'approchèrent de si près que le feu de la mousqueterie se joignit à celui des canons. Le vaisseau de l'amiral *Spiridof* avait affaire à trois vaisseaux de guere et un chebec turcs. Il accrocha, malgré cela, le capitan pacha qui portait quatre-vingt-dix canons; il y jeta tant de grenades et de matières combustibles que le feu prit au vaisseau, se communiqua au nôtre, et tous deux

sautèrent en l'air, un moment après que l'amiral *Spiridof* et le comte *Féodor-Orlof* avec environ quatre-vingt-dix personnes en furent descendus. 1770.

Le comte *Alexis*, voyant dans le plus fort du combat les vaisseaux amiraux voler en l'air, crut son frère péri. Il sentit alors qu'il était homme ; il s'évanouit : mais un moment après, reprenant ses esprits, il ordonna de lever toutes les voiles, et se jeta avec ses vaisseaux entre les ennemis. A l'instant de la victoire, un officier lui apporta la nouvelle que son frère et l'amiral étaient vivans ; il dit qu'il ne saurait décrire ce qu'il sentit en ce moment le plus heureux de sa vie. Le reste de la flotte turque se jeta sans ordre ni règle dans le port de Chesme.

Le lendemain fut employé à préparer les brûlots, et à canonner l'ennemi dans le port ; à quoi celui-ci répondit. Mais dans la nuit les brûlots furent lâchés, et firent si bien leur devoir qu'en moins de six heures la flotte turque fut consumée tout entière. La terre et l'onde tremblaient, dit-on, de la grande quantité de vaisseaux ennemis qui sautaient en l'air. On l'a senti jusqu'à Smyrne, qui est à douze lieues de Chesme.

Les nôtres, pendant cet incendie, tirèrent du port un vaisseau turc de soixante canons, qui se trouvait sur le vent, et qui, par cette raison, n'avait pas été consumé. Ils s'emparèrent ensuite d'une batterie que les Turcs avaient abandonnée.

La guerre est une vilaine chose ! Monsieur le comte *Orlof* me dit que le lendemain de l'incendie de la flotte il vit avec effroi que l'eau du port de

1770. Cheſme, qui n'eſt pas fort grand, était teinte de ſang, tant il y était péri de turcs.

Cette lettre, Monſieur, ſervira de réponſe à la vôtre du 28 d'auguſte, où vos alarmes à notre ſujet commençaient déjà à ſe diſſiper. J'eſpère qu'à préſent vous n'en avez plus. Mes affaires, ce me ſemble, vont aſſez bien. Pour ce qui regarde la priſe de Conſtantinople, je ne la crois pas ſi prochaine. Cependant il ne faut, dit-on, déſeſpérer de rien. Je commence à croire que cela dépend plus de *Mouſtapha* que de tout autre. Ce prince s'y eſt ſi bien pris juſqu'ici que, s'il continue dans l'opiniâtreté que ſes amis lui inſpirent, il expoſera ſon empire à de très-grands dangers. Il a oublié ſon rôle d'agreſſeur.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien. Si des combats gagnés peuvent vous plaire, vous devez être bien content de nous. Soyez aſſuré de l'eſtime et de la conſidération que je vous porte.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE LVIII.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

MADAME,

Je ne vis pas dans le dix-huitième siècle, je me trouve transporté dans les Alpes du temps de la fondation de Babylone. Je vois une héroïne de la maison d'*Ascanie*, portée sur le trône des *Roxelans*, qui triomphe sur le Scirus, sur le Phase, sur le Pont-Euxin, sur la mer Egée, sur les rives du Danube. M. d'*Alembert*, qui est actuellement à Ferney, est dans le même enthousiasme que moi, et la seule différence est qu'il l'exprime mieux. Nous haïssons également *Moustapha ;* nous ne cherchons, parmi les arbustes de nos montagnes, que des lauriers pour en orner le portrait de votre Majesté impériale, mais nous n'en trouvons point. Tous les naturalistes disent qu'on n'en trouve plus qu'en Russie.

Après la lettre du 29 auguste, dont votre Majesté impériale m'honore, nous nous attendons fermement que votre armée victorieuse aura passé le Danube ; que le visir aura été battu *iterum* vers Andrinople ; que la ville de ce méchant *Constantin*, qui a été baptisé si tard, aura ouvert ses portes ; que les dames du sérail auront été tirées d'esclavage ; que la flotte de la mer Egée aura donné la main à la

1770. flotte du Pont-Euxin ; que *Mouſtapha* ſera parti pour Damas ou pour Alep, &c. &c. &c.

Vous aviez bien raiſon, Madame, de dire, au commencement de cette guerre, que ceux qui vous l'avaient ſuſcitée travaillaient à votre gloire : certainement votre Majeſté leur a une grande obligation.

Nous ne laiſſons pas d'avoir de la gloire auſſi. Il y a dans Paris de très-jolis carroſſes à la nouvelle mode ; et on a inventé des ſurtouts pour le deſſert, qui ſont de très-bon goût : on a même exécuté depuis peu un motet à grands chœurs, qui a fait beaucoup de bruit, du moins dans la ſalle où l'on chantait ; enfin, nous avons une danſeuſe dont on dit des merveilles.

Malgré nos triomphes, l'ame de M. d'*Alembert* et la mienne volent aux Dardanelles, au Danube, à la mer Noire, à Bender, en Crimée, et ſurtout à Pétersbourg : c'eſt là qu'elles ſont à vos pieds, pénétrées d'admiration, de reſpect, de joie, et remplies de l'eſpérance de lui écrire à Stamboul.

De votre Majeſté impériale l'adorateur de latrie, *Voltaire* enſeveli dans Ferney, et criant : *Gloire dans les hauts !*

LETTRE LIX.

1770.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{7}{18}$ d'octobre.

MONSIEUR, l'arrivée du prince *Henri* de Prusse à Pétersbourg a été suivie de la prise de Bender, que je vous annonce. L'un et l'autre m'a empêché de répondre à vos trois lettres que j'ai reçues consécutivement. Les nouvelles publiques assurent aussi que le comte *Orlof* s'est emparé de Lemnos. Nous voilà entièrement dans le pays des fables : je crains qu'avec le temps cette guerre ne paraisse fabuleuse elle-même.

Si le *Mamamouchi* ne fait pas la paix cet hiver, je ne réponds point de ce qui lui arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des essais, et l'histoire des Turcs pourra fournir un nouveau sujet de tragédie pour les siècles futurs.

Vous direz, Monsieur, que depuis le succès de cette campagne, je suis dans les grands airs ; mais c'est que depuis que j'ai du bonheur, l'Europe me trouve beaucoup d'esprit. Cependant à quarante ans on n'augmente guère devant le Seigneur en esprit et en beauté.

Je pense effectivement avec vous que bientôt il sera temps que j'aille étudier le grec dans quelque université : en attendant on traduit *Homère* en

1770. russe : c'est toujours quelque chose pour commencer. Nous verrons, d'après les circonstances, s'il sera nécessaire d'aller plus loin. L'esprit du peuple turc se range de notre côté ; ils disent que leur sultan est insensé d'exposer son empire à tant de revers, et que les conseils de ses amis deviendront funestes aux musulmans.

Adieu, Monsieur ; portez-vous bien, et priez DIEU pour nous.

CATERINE.

LETTRE LX.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{28}{9}$ septembre. octobre.

MONSIEUR, vous aimez les belles ames : voyez comme celle du comte *Alexis Orlof* s'est peinte dans la réponse qu'il a faite aux consuls chrétiens de Smyrne ! Je suis persuadée que vous serez content de lui (l'imprimé ci-joint la contient). Ai-je tort quand je dis que ces *Orlof* sont nés pour les grandes choses ?

Vous me demandez, dans votre lettre du 21 septembre, si le général *Totleben* s'est emparé d'Erzerom ? Je vous ai informé, je pense, que sa dernière conquête était la ville de Cotatis. On ne va pas si vîte en guerre, parce qu'il faut faire deux repas par jour, et que pour que cela se fasse, il faut avoir ou trouver de quoi.

Je veux ſincèrement la paix, non parce que les reſſources me manquent pour faire la guerre, mais parce que je hais l'effuſion du ſang humain. Si monſieur *Mouſtapha* fait de l'opiniâtre, j'eſpère qu'il nous trouvera l'année qui vient par-tout où nous pourrons le perſuader qu'il vaut mieux céder aux circonſtances pour ſauver ſon empire, que de pouſſer l'entêtement juſqu'à l'extrémité. 1770.

Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils ſont à jamais perdus s'ils ne profitent point des diſpoſitions et des conſeils du héros que je leur ai envoyé.

Soyez aſſuré, Monſieur, qu'on ne ſaurait ſentir plus de ſatisfaction que j'en reſſens chaque fois que je reçois de vos lettres; elles contiennent tant de témoignages de votre amitié que je ne puis que vous en être très-obligée.

CATERINE.

P. S. Dans ce moment on vient de m'apporter la nouvelle que Belgorod, en turc *Akkermann*, ſur le Dnieſter, s'eſt rendu le 26 de ſeptembre par capitulation. Bientôt, je penſe, vous entendrez parler de votre Brahilof.

1770.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

MADAME,

La lettre de votre Majeſté impériale, du 11 ſeptembre, me confirme dans ma joie continue, mais ſans redoublement. Je ſuis perſuadé que ſi *Mouſtapha*, ſon viſir *Azem* et ſon mufti étaient informés de l'intérêt que je prends à eux, ils m'en remercieraient en me feſant empaler.

Béni ſoit leur *Allah*, ſi en effet *Ali* eſt roi d'Egypte; mais cette nouvelle grâce de la Providence en faveur de *Mouſtapha* me paraît bien douteuſe. Nous le ſaurions à Marſeille qui envoie continuellement des vaiſſeaux au port d'Alexandrie; nous en aurions eu des nouvelles certaines par Veniſe; perſonne n'en parle. On ne ſe fait pas roi d'Egypte incognito. J'oſe dire plus : votre Majeſté aurait déjà, dans ce pays de *Pharaon* et de *Moïſe*, quelque bon iſraélite qui encouragerait la révolution au nom du Seigneur, et qui vous en rendrait compte. Je me borne donc à faire les plus tendres vœux pour que mon cher *Mouſtapha* ſoit chaſſé à jamais des bords du Nil et de ceux du Danube.

Que votre Majeſté me permette ſeulement de plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce

sont de petites mortifications que j'éprouve au milieu des plaisirs que me donnent toutes vos victoires. 1770.
C'est bien assez qu'en aussi peu de temps vous soyez maîtresse absolue de la Moldavie, de la Valachie, de presque toute la Bessarabie, des deux rivages de la mer Noire, d'un côté vers Azof, et de l'autre vers le Caucase.

Quand votre Majesté fesait ses belles lois, dont la première était la tolérance, elle ne se doutait pas qu'une aussi bonne chrétienne deviendrait la protectrice des circoncis du Budziak, tous descendans en droite ligne de *Tamerlan* et de *Gengis-kan*. Mais puisque vous êtes tous enfans de *Noé* (quoiqu'il n'ait jamais été connu de personne, excepté des Juifs) il est clair que vous êtes tous cousins, et que vous devez vous supporter les uns les autres. Cette tolérance de votre Majesté pour messieurs les Tartares-bessarabes, engagera sans doute l'invincible *Moustapha* à vous demander la paix. Mais que deviendra ma pauvre Grèce? Aurai-je la douleur de voir les enfans du galant *Alcibiade* obéir à d'autres qu'à *Catherine la grande*?

Je remets toujours, Madame, au premier congrès, les intérêts des jeux olympiques et du théâtre d'Athènes entre vos mains; mais j'aime mieux m'en rapporter à une bataille qu'à une assemblée de plénipotentiaires. Vous êtes si bien servie par MM. les comtes *Orlof* et par M. le maréchal de *Romanzof*, que, malgré mon humeur pacifique, je préfère sans contredit des victoires nouvelles à un accommodement.

Je suis un peu pressé, je l'avoue, parce qu'étant fort vieux et malade, je veux jouir au plutôt. Pour

1770. peu que vous tardiez à vous asseoir sur le trône de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je sois témoin de ce petit triomphe.

Que votre Majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, et la reconnaissance, et les désirs honnêtes du vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 octobre.

MADAME,

CLAZOMENE était autrefois une très-belle ville : *Alexandre* l'augmenta ; les Turcs l'ont dévastée ; mais sous votre empire elle redeviendrait florissante.

La lettre de votre Majesté impériale, du $\frac{16}{27}$ septembre, me fait tressaillir de joie et frémir d'horreur. Tous ces comtes *Orlof* sont des héros, et je vous vois la plus heureuse ainsi que la première princesse de l'univers. Je plains beaucoup M. le prince de *Kowlousky*. Comment ne pleurerais-je pas celui qui m'a apporté le portrait de mon héroïne ; mais enfin, il est mort en vous servant.

Quel fruit tirera à la fin votre Majesté impériale de tout ce carnage dont *Mouſtapha* est la seule cause, et dont il doit être aussi las qu'intimidé? Il faut que ce prince soit ensorcelé, si de son sofa il ne demande pas la paix à votre trône.

Les Anglais et les Eſpagnols ſont prêts à ſe faire la guerre dans les deux mondes, pour une petite île déſerte; mais votre Majeſté combat à préſent pour l'empire d'Orient. 1770.

On mande de Marſeille qu'*Ali-Bey* s'eſt donné en effet en Egypte un pouvoir dont le padisha *Monſtapha* ne peut plus le priver; mais qu'il n'a pas entièrement rompu avec la Porte ottomane. Cependant je perſiſte toujours à croire que les proviſions ne peuvent plus venir d'Egypte à Conſtantinople devant votre flotte victorieuſe.

Je crois votre Majeſté impériale maîtreſſe de la mer Noire; ainſi je ne vois que la Natolie qui puiſſe fournir des vivres et des ſecours à la capitale de votre ennemi.

Je n'en ſais certainement pas aſſez pour oſer examiner ſeulement ſi votre armée peut paſſer ou non le Danube; il ne m'appartient que de faire des ſouhaits. Le bruit ſe répand que le prince *Repnin* et le général *Bawer* ont traverſé ce fleuve avec des troupes légères pour reconnaître les Turcs et les inquiéter. Je m'en rapporte à la prudence et au zèle de vos généraux; mais j'oſe être preſque sûr que les Turcs ne tiendront pas devant vos troupes. Quand une fois la terreur s'eſt emparée d'une nation, elle ne fait qu'augmenter, à moins que le temps ne la raſſure. Jamais les conquérans du pays que les Turcs occupent aujourd'hui n'ont donné à leurs ennemis le temps de reſpirer.

Je vois que votre Majeſté les imite parfaitement: il n'y a point d'ailleurs de ſaiſon pour vos ſoldats; ils peuvent prendre Bender en octobre, et marcher vers Andrinople en novembre.

1770. Plus vos succès sont grands, plus mon étonnement redouble qu'on ne les ait pas secondés, et que la race des Turcs ne soit pas déjà chassée de l'Europe.

Je pense que les plus grands princes se trompent souvent en politique beaucoup plus que les particuliers dans leurs affaires de famille. Ils aiment fort leurs intérêts, ils les entendent; et par une fatalité trop commune, ils ne les suivent presque jamais.

Quoi qu'il en soit, voici le temps de la plus belle et de la plus noble révolution, depuis les conquêtes des premiers califes. Si cette révolution ne vous est pas réservée, elle ne l'est à personne. Je serais très-affligé que votre Majesté ne retirât de tant de travaux que de la gloire. Votre ame forte et généreuse me dira que c'est beaucoup; et moi je prendrai la liberté de répondre qu'après tant de sang et de trésors prodigués, il faut encore quelque autre chose: les rayons de la gloire des souverains, dans de pareilles circonstances, se comptent par le nombre des provinces qu'ils acquièrent.

Pardon de mes inutiles réflexions. Votre Majesté les excusera, puisque le cœur les dicte; et vous vous en direz plus en deux mots que je ne vous en dirais en cent pages.

Que votre Majesté impériale daigne agréer, avec sa bonté ordinaire, ma joie de vos succès, mon admiration pour messieurs les comtes *Orlof*, pour vos généraux et vos braves troupes, mes vœux pour des succès encore plus grands, mon profond respect, mon enthousiasme et mon attachement inviolable.

Le vieil hermite.

LETTRE LXIII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 novembre.

MADAME,

Si Bender eſt pris l'épée à la main, comme on le dit, j'en rends de très-humbles actions de grâces à votre Majeſté impériale; car, dans mon lit où je ſuis malade, je n'ai d'autre plaiſir que celui de vos victoires, et chacune de vos conquêtes eſt mon reſtaurant.

On confirme encore de Marſeille qu'*Ali-Bey* eſt roi d'Egypte, et qu'il s'eſt emparé d'Alexandrie où il établit déjà un commerce conſidérable avec toutes les nations trafiquantes. Plaiſe à la vierge *Marie*, à qui *Ali-Bey* ne croit point du tout, que tout cela ſoit exactement vrai.

Ce qui me fait une peine extrême, c'eſt que vos troupes victorieuſes ne ſont point encore dans Andrinople. Votre Majeſté dira que je ſuis un vieillard bien impétueux, que rien ne peut me ſatisfaire; que vous avez beau, pour me faire plaiſir, battre *Mouſtapha* tous les jours, que je ne ſerai content que lorſque vous ſerez ſur les bords de l'Euphrate. Eh bien, Madame, cela eſt vrai. La Méſopotamie eſt un pays admirable; on peut s'y faire tranſporter en litière, ce qu'on ne peut pas faire à Pétersbourg vers le mois de novembre. Monſeigneur le prince *Henri* y eſt bien! Oui; mais c'eſt un héros quoiqu'il ne ſoit pas un

1770. géant : il eſt juſte qu'il voye l'héroïne du Nord, car il eſt auſſi aimable qu'il eſt grand général.

Au reſte, Madame, je ſuppoſe qu'*Ali-Bey* garde l'Egypte en dépôt à votre Majeſté impériale; car ma paſſion veut encore vous donner l'Egypte, afin que votre académie des ſciences, dont j'ai l'honneur d'être, connaiſſe bien les antiquités de ce pays-là; et c'eſt ce que probablement on ne fera jamais ſous un *Ali-Bey*.

On dit que la peſte eſt à Conſtantinople. Il faut que *Mouſtapha* ait fait le dénombrement de ſon peuple; car DIEU d'ordinaire envoie la peſte aux rois qui ont voulu ſavoir leur compte. Il en coûta ſoixante et dix mille juifs au bon roi *David*, et il n'y avait pas grande perte. J'eſpère que votre Majeſté chaſſera bientôt de Stamboul la peſte et les Turcs.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, du fond de mon déſert et de mon néant, avec le plus profond reſpect et une paſſion qui ne fait que croître et embellir.

LETTRE LXIV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 novembre.

MADAME,

Votre Majesté impériale l'avait bien prévu ; vos ennemis n'ont servi qu'à votre gloire ; et de quelque manière que vous finissiez cette grande guerre, votre gloire ne sera point passagère. Victorieuse et législatrice à la fois, vous avez assuré l'immortalité à votre nom. Je suis un peu affligé, en qualité de français, d'entendre dire que c'est un chevalier de *Tott* qui fortifie les Dardanelles. Quoi, c'est ainsi que finissent les Français, qui ont commencé autrefois la première croisade! Que dirait *Godefroi de Bouillon*, si cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de personne.

On parle toujours de peste en Allemagne; on la craint, on exige par-tout des billets de santé; et l'on ne songe pas que si on avait aidé votre Majesté à chasser cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chassé la peste avec eux. On oublie les plus grands, les plus véritables intérêts, pour un intérêt chimérique, pour une politique qui me paraît bien déraisonnable. Il me semble que l'on fait bien des fautes de plus d'un côté : c'est le sort de la plupart des ministères.

1770. On se prépare à la guerre en France, et on espère la paix dont on a le plus grand besoin. Il serait trop ridicule qu'on éprouvât le plus grand des fléaux pour une méchante île inhabitée; il ne faut jamais faire la guerre qu'avec l'extrême probabilité d'y gagner beaucoup. Puisse la guerre contre *Moustapha* finir par le détrôner, ou du moins par l'appauvrir pour trente ans! Puisse votre Majesté impériale jouir d'un triomphe très-durable, et pacifier la Pologne après avoir écrasé la Turquie!

Vous avez deux voisins qui font des vers, le roi de Prusse et le roi de la Chine; *Frédéric* en a déjà fait pour vous, j'en attends de *Kien-long*.

Je me mets à vos pieds victorieux et plus blancs que ceux de *Moustapha*, avec le plus profond respect et la plus grande passion.

LETTRE LXV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 novembre.

MADAME,

Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros *Mouſtapha* à vous demander la paix; mais, au nom de JESUS-CHRIST notre ſauveur, faites-la-lui payer bien cher. Quand votre Majeſté impériale ſera devenue ſon amie, je l'appellerai ſa Hauteſſe. On a débité qu'il voyait familièrement l'ambaſſadeur d'Angleterre deux fois par ſemaine, et qu'il lui parlait en italien; j'ai bien de la peine à le croire; les Turcs apprennent l'arabe tout au plus. Je connais des ſouveraines, fort ſupérieures en tout aux *Mouſtaphas*, qui parlent pluſieurs langues en perfection; mais pour le padisha de Stamboul, je doute fort qu'il ait ce mérite et qu'il ait chez lui une académie.

On dit auſſi qu'il va confier ſes armées invincibles à ſon frère, ce qui contredit un peu les deſſeins pacifiques qu'on lui attribue; mais ſon frère en fait-il plus que lui? et puiſqu'il eſt padisha, pourquoi ne commande-t-il pas ſes armées lui-même?

Je m'imagine qu'il tremblerait de peur devant l'un des quatre *Orlof*, qui valent mieux que les quatre fils *Aimon*, et qui ſont des héros plus réels. Je plains beaucoup plus l'anarchie polonaiſe que l'inſolence ottomane: toutes les deux ſont dans la détreſſe qu'elles

1770. méritent. Vive le roi de la Chine, qui fait des vers et qui eſt en paix avec tout le monde!

J'avoue à votre Majeſté que je déteſte le gouvernement papal; je le trouve ridicule et abominable; il a abruti et enſanglanté la moitié de l'Europe pendant trop de ſiècles. Mais le *Ganganelli* qui règne aujourd'hui eſt un homme d'eſprit, qui ſent apparemment combien il eſt honteux de laiſſer la ville de *Conſtantin* à des barbares, ennemis de tous les arts; et qu'il faut préférer des grecs, quoique ſchiſmatiques, à des mahométans.

Le roi de Sardaigne, qui a des droits à l'île de Cypre, n'aime point ces barbares. Mais, encore une fois, je ne comprends pas l'indifférence des Vénitiens qui pouvaient reprendre Candie en trois mois; encore moins l'impératrice-reine à qui Belgrade, la Boſnie et la Servie étaient ouvertes. On eſt devenu bien modéré avec les Turcs, et bien honnête. Pardon, Madame, de mes réflexions; mais vous avez daigné m'accoutumer à dire ce que je penſe, et on pardonne tout aux grandes paſſions.

LETTRE

LETTRE LXVI. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{4}{15}$ décembre.

MONSIEUR, les répétitions deviennent ennuyeuses. Je vous ai si souvent mandé telle ou telle ville prise, les Turcs battus, &c.! Pour amuser, il faut, dit-on, de la diversité : eh bien, apprenez que votre cher Brahilof a été assiégé, qu'on a donné un assaut, que cet assaut a été repoussé et le siége levé.

Le comte de *Romanzof* s'est fâché : il a envoyé une seconde fois le général-major *Glébof*, avec un renfort vers ce Brahilof. Vous croirez peut-être que les Turcs, encouragés par la levée du siége, se sont défendus comme des lions? point du tout. A la seconde approche de nos troupes ils ont abandonné la place, le canon, et les magasins qui y étaient. M. *Glébof* y est entré et s'y est établi. Un autre corps est allé réoccuper la Valachie.

J'ai reçu avant-hier la nouvelle que Buchareſt, la capitale de cette principauté, a été prise le 15 de novembre, après un petit combat avec la garnison turque.

Mais ce qui va vraiment vous divertir, parce que vous souhaitiez que le Danube fût franchi, c'est que le maréchal *Romanzof* envoya, dans le même temps, de l'autre côté du fleuve, quelques centaines de chasseurs et des troupes légères qui partirent d'Ismaïlof sur des bateaux, et s'emparèrent du fort de Soultcha qui est

1770. à quinze werſtes de l'endroit où le viſir était campé. Ils envoyèrent la garniſon dans l'autre monde, emmenèrent pluſieurs priſonniers, et treize pièces de canon; ils enclouèrent le reſte, et revinrent heureuſement à Kilia. Le viſir ayant appris cette petite incartade, leva ſon camp et s'en fut avec ſon monde à Babadaki.

Voilà où nous en ſommes; et s'il plaît à *Mouſtapha*, nous continuerons, quoique, pour le bien de l'humanité, il ſerait bien temps que ce ſeigneur-là ſe rangeât à la raiſon.

M. *Totleben* eſt allé attaquer Potis ſur la mer Noire. Il ne dit pas grand bien des ſucceſſeurs de *Mithridate;* mais en revanche il trouve le climat de l'ancienne Ibérie le plus beau du monde.

Les dernières lettres d'Italie diſent ma dernière eſcadre à Mahon. Si le ſultan ne ſe raviſe, je lui en enverrai encore une demi-douzaine : on dirait qu'il y prend plaiſir.

La maladie préſente des Anglais ne ſaurait être guérie que par une guerre : ils ſont trop riches et déſunis; une guerre les appauvrira et réunira les eſprits. Auſſi la nation la veut-elle, mais la cour n'en veut qu'au gouverneur de Buénos-Aires.

Vous voyez, Monſieur, que je réponds à pluſieurs de vos lettres par celle-ci. Les fêtes auxquelles le ſéjour du prince *Henri* de Pruſſe, qui part aujourd'hui pour voir Moſcou, a donné lieu, ont un peu dérangé mon exactitude à vous répondre. Je lui en ai donné pluſieurs qui ont paru lui plaire : il faut que je vous conte la dernière.

C'était une maſcarade à laquelle il ſe trouva trois mille ſix cents perſonnes. A l'heure du ſouper : entrée

d'*Apollon*, des *quatre Saiſons*, et des *douze Mois* de l'année; c'étaient des enfans de huit à dix ans, choiſis dans les inſtituts d'éducation que j'ai établis pour les nobles des deux ſexes. *Apollon*, par un petit diſcours, invita la compagnie de ſe rendre dans le ſalon préparé par les *Saiſons*, puis il ordonna à ſa ſuite de préſenter leurs dons à ceux à qui ils étaient deſtinés. 1770.

Ces enfans s'acquittèrent au mieux de ce qu'ils avaient à dire et à faire. Vous trouverez ci-joints leurs petits complimens qui, il eſt vrai, ne ſont que des enfantillages.

Les cent vingt perſonnes qui devaient ſouper dans la ſalle des *Saiſons*, s'y rendirent. Elle était ovale et contenait douze niches, dans chacune deſquelles il y avait une table pour dix perſonnes. Chaque niche repréſentait un mois de l'année, et l'appartement était orné en conſéquence. Sur les niches on avait pratiqué une galerie qui régnait autour de la ſalle, et ſur laquelle il y avait, outre la foule des maſques, quatre orcheſtres.

Lorſqu'on fut placé à table, les quatre *Saiſons*, qui avaient ſuivi *Apollon*, ſe mirent à danſer un ballet avec leur ſuite : enſuite arriva *Diane* et ſes nymphes. Lorſque le ballet fut fini, la muſique, compoſée par *Traïetto* pour cette fête, ſe fit entendre, et les maſques entrèrent. A la fin du ſoupé, *Apollon* vint dire qu'il priait la compagnie de ſe rendre au ſpectacle qu'il avait préparé. Dans un appartement attenant à la ſalle, on avait dreſſé un théâtre où ces mêmes enfans jouèrent la petite comédie de l'Oracle, après laquelle l'aſſemblée trouva tant de plaiſir à la danſe qu'on ne ſe retira qu'à cinq heures du matin. Toute cette fête

1770. avait été préparée avec tant de myſtère, qu'on ignorait qu'il y eût autre choſe qu'un bal maſqué. Vingt et un appartemens étaient remplis de maſques : la salle des *Saiſons* avait dix-neuf toiſes de long, et elle était large à proportion.

Je penſe qu'*Ali-bey* ne pourra que trouver ſon compte dans la continuation de la guerre. On dit que les chrétiens et les Turcs ſont très-contens de lui, qu'il eſt tolérant, brave, et juſte.

Ne trouvez-vous pas ſingulière cette frénéſie qui a pris à toute l'Europe de voir la peſte par-tout, et les précautions priſes en conſéquence, tandis qu'elle n'eſt qu'à Conſtantinople où elle n'a jamais ceſſé? J'ai pris mes précautions auſſi. On parfume tout le monde juſqu'à étouffer, et cependant il eſt très-douteux que cette contagion ait paſſé le Danube.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien et continuez-moi votre amitié : perſonne n'en connaît mieux le prix que moi.

CATERINE.

LETTRE LXVII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

MADAME,

MA paſſion commence à être un peu malheureuſe. Je ne ſais plus de nouvelles ni de votre Majeſté impériale ni de mon ennemi *Mouſtapha*. Tout ce que je puis faire cette fois-ci, c'eſt de vous ennuyer de mon petit commerce avec le roi de la Chine votre voiſin. (1)

Je me ſuis imaginé que les pluies du mois de décembre, la crainte de la peſte et celle de la famine, pourraient ſuſpendre le cours de vos conquêtes, et que votre Majeſté aurait peut-être le temps de s'amuſer d'une eſpèce de petite encyclopédie nouvelle qui paraît devers le mont Jura. Il y eſt parlé de votre très-admirable perſonne, dès la page 17 du premier tome, à propos de l'*alphabet*. Il faut que l'auteur ſoit bien plein de vous, puiſqu'il vous met par-tout où il peut.

Je ne ſais pas quel eſt cet auteur, mais ſans doute c'eſt un homme à qui vous avez marqué de la bonté, et qui doit parler de votre Majeſté au mot *Reconnaiſſance*.

Il y a, dit-on; en France des gens qui trouvent cela mauvais, mais l'univers entier devrait le trouver bon, et ſi j'étais un peu votre victime, j'en ſerais bien glorieux.

(1) Epître au roi de la Chine. Volume d'*Epîtres*.

1770. Il n'y a encore que trois volumes d'imprimés. On les a envoyés par les voitures publiques à votre surintendant des postes, avec l'adresse de votre Majesté impériale.

Je prends la liberté de vous parler d'une fabrique de montres établie à Ferney, et de vous offrir ses services lorsque votre Majesté, en accordant la paix à *Moustapha*, voudra lui faire la faveur de lui envoyer une montre avec son portrait. Il pourra trembler, mais aussi il pourra être attendri. En un mot, ma fabrique de montres est à votre service ; si j'étais jeune, je la conduirais moi-même à Saratof.

Le roi de Prusse prétend qu'*Ali-Bey* n'est point du tout roi d'Egypte ; c'est encore une raison pour faire la paix avec cette maudite puissance ottomane dont tant de gens prennent le parti. Je mourrai certainement de douleur de ne vous pas voir sur le trône de Constantinople. Je sais bien que la douleur ne fait mourir que dans les romans ; mais aussi vous m'avez inspiré une passion un peu romanesque, et il faut qu'avec une impératrice telle que vous, mon roman finisse noblement. J'emporterai avec moi la consolation de vous avoir vue souveraine des deux bords de la mer Noire et de ceux de la mer Egée.

Daignez agréer, malgré toutes mes déclarations, le très-profond respect de l'hermite de Ferney.

LETTRE LXVIII. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{12}{23}$ décembre.

MONSIEUR, jamais menſonge ne fut plus complet que celui de cette prétendue lettre de l'ambaſſadeur d'Angleterre *Murray* (datée de Conſtantinople), où il eſt dit qu'il voit le padisha deux fois par ſemaine, et que celui-ci lui parle italien. Aucun miniſtre étranger ne voit le ſultan que dans les audiences publiques. *Mouſtapha* ne ſait que le turc, et il eſt douteux qu'il ſache lire et écrire. Ce prince eſt d'un naturel farouche et ſanguinaire : on prétend qu'il eſt né avec de l'eſprit ; cela ſe peut, mais je lui diſpute la prudence ; il n'en a point marqué dans cette guerre. Son frère eſt moins imprudent que lui ; c'eſt un dévot. Il lui a déconſeillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoie jamais commander.

Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'eſt que ces deux princes ont une ſœur qui était la terreur de tous les bachas. Elle avait, avant la guerre, au-delà de ſoixante ans ; elle avait été mariée quinze fois ; et lorſqu'elle manquait de mari, le ſultan, qui l'aimait beaucoup, lui donnait le choix de tous les bachas de ſon empire. Or quand un bacha épouſe une princeſſe de la maiſon impériale, il eſt obligé de renvoyer tout ſon harem. Cette ſultane, outre ſon âge, était méchante, jalouſe, capricieuſe et intrigante. Son

1770. crédit chez monsieur son frère était sans bornes ; et souvent les bachas qu'elle épousait, sans têtes : ce qui n'était point du tout plaisant pour eux ; mais cela n'en est pas moins vrai.

Ah ! Monsieur, vous avez dit tant de belles choses sur la Chine, que je n'ose disputer le mérite des vers du roi de ce pays. Cependant, par les affaires que j'ai avec ce gouvernement, je pourrais fournir des notions qui détruiraient beaucoup de l'opinion qu'on a de leur savoir-vivre, et qui les feraient passer pour des rustres ignorans ; mais il ne faut pas nuire à son prochain. Ainsi je me tais, et j'admire les relations des délégués de *la Propagande*, sans les contredire. Au bout du compte, j'ai affaire au gouvernement tartare qui a conquis la Chine, et non pas aux Chinois originaires.

Continuez-moi, Monsieur, votre amitié et votre confiance ; et soyez assuré que personne ne vous estime plus que moi.

CATERINE.

P. S. Les gazettes ont débité que j'avais fait arrêter nombre de personnes de qualité ; je dois vous dire qu'il n'en est rien, et qu'ame qui vive, ni grand ni petit, n'a perdu la liberté. Le prince *Henri* de Prusse m'en est témoin. Je m'en rapporte à lui.

LETTRE LXIX. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 janvier.

MADAME,

L'UNIVERS admire vos fêtes ;
Nos Français en ſont confondus :
Et je les admire encor plus
A la ſuite de vos conquêtes.

Ce qui eſt encore au-deſſus de la magnificence, c'eſt l'eſprit ; il n'y a jamais eu de fête imaginée avec plus de génie, mieux ordonnée, plus galante et plus noble. Nous avons eu à Paris des fuſées et une illumination pour le mariage du dauphin de France et de la fille d'une impératrice. Il n'y a pas un prodigieux effort de génie dans des bouts de chandelles et dans des fuſées volantes. Mais en récompenſe il y régnait tant d'ordre, qu'il y eut plus de monde tué et bleſſé que vous n'en avez eu dans votre première victoire remportée ſur les Turcs.

Il eſt vrai que j'aurais voulu qu'*Apollon* eût préſenté à votre Majeſté impériale l'étendard de *Mahomet* et l'aigrette de héron que le gros *Mouſtapha* porte à ſon gros turban ; mais ce ſera pour cette année, à la fin de la campagne.

1771. Les choſes ſont bien changées chez nous. Les croiſades furent autrefois commencées en France. Nous ſommes à préſent les meilleurs amis des infidelles.

La France à l'Egliſe échappe :
Nous avons pris le parti
De ſecourir le muſti
Et de dépouiller le pape.

Pour moi qui ſuis trop peu de choſe pour oſer décider entre les Egliſes grecque, latine, et muſulmane, je ne m'occupe que de votre gloire dans ma retraite. J'aime mieux vos fêtes que celles de St *Nicolas* et de St *Bazile*, de St *Barjone*, ſurnommé *Pierre*, et même que celle du Bairam.

Si j'ai pour ſainte Catherine
Un peu plus de dévotion,
C'eſt parce que mon héroïne
Deſcend juſqu'à porter ſon nom.

Paſſe pour *Hercule*, voilà un digne ſaint celui-là ; auſſi eſt-il le patron d'un comte *Orlof*, et de tous les quatre. On dit qu'un de ces ſaints vient de faire encore une de ces actions qu'on ne trouve pas dans la Légende ; qu'ayant pris un vaiſſeau turc où étaient les meubles et les domeſtiques d'un bacha, il les a renvoyés à leur maître. Non-ſeulement vos courtiſans ſont les maîtres des Turcs, dans l'art de la guerre, mais ils leur apprennent à être polis ; voilà du véritable héroïſme, et c'eſt vous qui l'inſpirez.

Vous voilà, Madame, à mon avis, la première puiſſance de l'univers; car je vous mets ſans difficulté au-deſſus du roi de la Chine, votre proche voiſin, quoiqu'il faſſe des vers, et que je lui aye écrit une épître qu'il ne lira pas. Que votre Majeſté impériale jouiſſe long-temps de ſa gloire et de ſon bonheur. 1771.

Sans les ſoixante-dix-huit ans qui me talonnent, *Apollon* m'eſt témoin que je n'aurais pas établi une colonie d'horlogers dans mon village. Elle ſerait actuellement vers Aſtracan où je l'aurais conduite; elle ne travaillerait que pour votre Majeſté.

Ma colonie fait réellement d'excellens ouvrages; elle vous en fera parvenir quelques-uns inceſſamment, et vous verrez qu'on ne peut travailler mieux ni à meilleur compte. Vous dépenſez trop en canons et en vaiſſeaux pour ne pas joindre à vos magnificences une juſte économie, qui eſt au fond la ſource de la grandeur.

Vivez, régnez, Madame, pour la gloire de la Ruſſie, et pour l'exemple du monde.

Que votre Majeſté impériale daigne conſerver ſes bontés à ſon admirateur et à ſon ſujet par le cœur. Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, du $\frac{12}{23}$ décembre. Je me doutais bien que la lettre de l'ambaſſadeur d'Angleterre en Turquie était de l'imagination d'un penſionnaire de nos gazetiers. Je remercie plus que jamais vos bontés, qui me fourniſſent de quoi faire taire nos badauds velches.

Quoi, ce brutal de *Sardanapale* turc veut encore faire une campagne? Ah, Madame, Dieu ſoit béni, il ne vous faudra qu'une ſeule victoire ſur le chemin

1771. d'Andrinople pour détrôner cet homme indigne du trône, et que j'ai entendu vanter par quelques-uns de nos velches comme un génie. Mais où ira-t-il? Voilà un *Ali-Bey* ou *Beg* qui ne le recevra pas dans le pays d'*Ofiris ;* voilà un bacha d'Acre qui se révolte. Il y a une destinée; la vôtre est sensible. Votre empire est dans la vigueur de son accroissement, et celui de *Mouslapha* dans sa décadence; le chevalier de *Tott* ne le sauvera pas de sa ruine.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale, plein de joie et d'espérance, avec le plus profond respect, et la reconnaissance la plus vive.

L'hermite de Ferney.

LETTRE LXX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{12}{23}$ janvier.

MONSIEUR, si vous vous trouvez malheureux lorsque *Mouslapha* n'est pas battu coup sur coup, les mois d'hiver ne peuvent que vous donner de l'humeur. Cependant j'ai reçu la consolante nouvelle que Creigova en Valachie, sur la rivière Olta, a été occupé par mes troupes dans le courant du mois dernier.

Il me semble que vous devriez être content de l'année 1770, et qu'il n'y a pas encore de quoi coqueter avec le roi de la Chine mon voisin, à qui, malgré ses vers et votre passion naissante (n'allez

pas vous en fâcher), je dispute à peu-près le sens commun. Vous direz que c'est jalousie toute pure de ma part ; point du tout : je ne troquerai point mon nez à la romaine contre sa face large et plate ; je n'ai aucune prétention à son talent de faire de mauvais vers : je n'aime à lire que les vôtres. 1771.

L'épître à mon rival est charmante ; j'en ai d'abord fait part au prince *Henri* de Prusse, à qui elle a fait un égal plaisir. Mais si le destin veut que j'aye un rival auprès de vous, au nom de la vierge *Marie*, que ce ne soit point le roi de la Chine contre qui j'ai une dent. Prenez plutôt monseigneur *Ali-Bey* d'Egypte qui est tolérant, juste, affable, humain. Il est parfois un peu pillard ; mais il faut passer quelques défauts à son prochain. Les lampes d'or de la Mecque l'ont tenté : eh bien, il en saura faire un bon usage. Il en reviendra de la besogne à *Mouſtapha gazi* qui ne sait faire ni la paix ni la guerre. (1)

Vous direz peut-être que je cherche à gêner vos goûts, et que l'inclination ne se commande point : je ne prétends pas vous gêner, je vous présente seulement une pétition ou remontrance en faveur d'*Ali* d'Egypte contre le nez camus et les mauvais vers de mon sot voisin, avec lequel, Dieu merci, je n'ai plus de démêlés.

J'ai reçu vos livres, Monsieur ; je les dévore ; je vous en suis bien redevable, et aussi pour la page 17. Je serais au désespoir si cela sesait tort à l'auteur dans sa patrie. Ce seigneur qui m'avait prise en grippe (2),

(1) *Gazi* en turc, signifie *vainqueur*.
(2) Le duc de *Choiseul*.

1771. n'a plus de voix au chapitre; peut-être ses successeurs distingueront-ils mieux les affaires d'avec les passions personnelles, du moins faut-il l'espérer pour le bien des affaires. Je vous prie instamment de me faire tenir la suite de votre encyclopédie, lorsqu'elle paraîtra.

Dites-moi si vous avez reçu la volumineuse description de la fête que j'ai donnée au prince de Prusse. Il y a six jours qu'il nous a quittés; il a paru se plaire ici plus que l'abbé *Chappe*, qui, courant la poste dans un traîneau bien fermé, a tout vu en Russie.

Pour ce qui regarde la manufacture de Ferney, je vous ai déjà écrit de nous envoyer des montres de toute espèce, pour quelques milliers de roubles: je les prendrai toutes.

Le roi de Prusse a beau dire, *Ali-Bey* est souverain maître de l'Egypte. Si je vais à Stamboul, je le prierai d'y venir, afin que vous puissiez le voir de vos yeux. Et comme je ne doute point que vous ne me fassiez le plaisir d'accepter la place de patriarche, vous aurez la consolation d'administrer le sacrement de baptême à *Ali-Bey* par immersion, ou autrement.

Jusque-là, Monsieur, vous voudrez bien ne point mourir de douleur de ce que je ne suis pas encore dans Constantinople. Quelle est la pièce qui finit avant le troisième acte? Quel est le roman qui abandonne son héros à moitié chemin, en quartier d'hiver au bord d'une rivière?

Je suis toujours avec beaucoup d'amitié la plus sincère de vos amies.

CATERINE.

LETTRE LXXI. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

MADAME,

Vous êtes bénie par-dessus toutes les impératrices et par-dessus toutes les femmes. On m'assure qu'un gros corps de vos troupes a passé le Danube; que le peu qui restait en Valachie de mes ennemis les Turcs a été exterminé; que vos vaisseaux bloquent les Dardanelles, et qu'enfin je pourrai me faire transporter en litière à Constantinople vers la fin d'octobre, si je suis en vie.

Il est vrai que le visir français, qui n'est plus visir, n'avait à se reprocher que son peu de coquetterie avec votre Majesté impériale. Il était d'autant plus coupable en cela, qu'il est d'ailleurs très-galant, et qu'il aime les actions nobles, généreuses et hardies. Je ne l'ai pas reconnu à ce procédé; j'ai eu avec lui de grandes disputes. Je n'ai jamais cédé; je lui ai toujours mandé que je vous serais fidelle, que vous seriez triomphante, et que son *Moustapha* n'était qu'un gros bœuf appelé *sultan*. Mes disputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée; et actuellement qu'il est malheureux, je lui suis attaché plus que jamais; comme je suis plus que jamais *catherinien*, contre ceux qui sont assez mal-avisés pour être *moustaphites*.

1771. Votre Majeſté impériale aura, dans le nouveau roi de Suède, un voiſin qui eſt en tout fort au-deſſus de ſon âge, et qui joint beaucoup d'eſprit et de grâces à de grandes connaiſſances. Les voiſins ne ſont pas toujours amis intimes; mais celui-ci, juſqu'à préſent, paraît digne d'être le vôtre. Je ne crois pas qu'il faſſe encore des vers comme *Kien-long*, mais il paraît valoir beaucoup mieux que votre voiſin oriental.

Ma colonie aura l'honneur d'envoyer, avant un mois, quelques montres, puiſque votre Majeſté daigne le permettre; elle eſt à vos pieds ainſi que moi.

Mon imagination ne s'occupe à préſent que du Danube, de la mer Noire, d'Andrinople, de l'Archipel, et de la figure que fera *Mouſtapha* avec ſon eunuque noir dans ſon harem.

Je ſupplie votre Majeſté impériale de bien agréer le profond reſpect, la reconnaiſſance, et l'enthouſiaſme du vieil hermite de Ferney.

LETTRE

LETTRE LXXII. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{3}{14}$ mars.

MONSIEUR, en lisant vos questions sur l'encyclopédie, je répétais ce que j'ai dit mille fois : qu'avant vous personne n'écrivit comme vous, et qu'il est très-douteux qu'après vous quelqu'un vous égale jamais. C'est dans ces réflexions que me trouvèrent vos deux dernières lettres du 22 de janvier et du 3 de février.

Vous jugez bien, Monsieur, du plaisir qu'elles m'ont fait. Vos vers et votre prose ne seront jamais surpassés; je les regarde comme le *non plus ultrà* de la littérature française, et je m'y tiens. Quand on vous a lu, l'on veut vous relire encore, et l'on est dégoûté des autres lectures.

Puisque la fête que j'ai donnée au prince *Henri* a eu votre approbation, je vais la croire belle : avant celle-là je lui en avais donné une à la campagne, où les bouts de chandelles et les fusées ne furent pas épargnés. Il n'y eut personne de blessé; les précautions avaient été bien prises. L'horrible désastre arrivé à Paris, l'an passé, nous a rendu prudens. Outre cela, je ne me souviens pas d'avoir vu depuis long-temps un carnaval plus animé : depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février il n'y a eu que fêtes, danses, spectacles, &c.

1771. Je ne sais si c'est la campagne passée qui me l'a fait paraître tel, ou si véritablement la joie régnait parmi nous. J'apprends qu'il n'en est pas de même ailleurs, quoiqu'on y jouisse de la douceur d'une paix non interrompue depuis huit ans. J'espère que ce n'est pas la part chrétienne qu'on prend aux malheurs des infidelles qui en est la cause ; ce sentiment serait indigne de la postérité des premiers croisés.

Il n'y a pas long-temps que vous aviez en France un nouveau St *Bernard* qui prêchait une croisade contre nous autres, sans, je crois, qu'il sût bien au juste lui-même pour quel objet. Mais ce St *Bernard* s'est trompé dans ses prophéties comme le premier. Rien n'est arrivé de ce qu'il avait prédit : il n'a fait qu'aigrir les esprits. Si c'était-là son but, il faut avouer qu'il a réussi. Ce but cependant ne paraît pas digne d'un aussi grand saint.

Vous, Monsieur, qui êtes si bon catholique, persuadez à ceux de votre croyance que l'Eglise grecque sous *Caterine II* n'en veut point à l'Eglise latine, ni à aucune autre, et qu'elle ne fait que se défendre.

Avouez, Monsieur, que cette guerre a fait briller nos guerriers. Le comte *Alexis Orlof* ne cesse de faire des actions honorables : il vient d'envoyer quatre-vingt-six prisonniers algériens et saletins au grand-maître de Malte, en le priant de les faire échanger à Alger contre des esclaves chrétiens. Il y a bien long-temps qu'aucun chevalier de Saint-Jean de Jérusalem n'a délivré autant de chrétiens des mains des infidelles.

Avez-vous lu, Monsieur, la lettre de ce comte aux consuls européans de Smyrne, qui intercédaient

auprès de lui pour qu'il épargnât cette ville après la défaite de la flotte turque ? Vous me parlez du renvoi qu'il a fait d'un vaisseau turc où étaient les meubles, les domestiques, &c. d'un bacha ; voici le fait : 1771.

Peu de jours après la bataille navale de Chesme, un trésorier de la Porte revenait du Caire sur un vaisseau, avec ses femmes, ses enfans et tout son bien, et s'en allait à Constantinople : il apprit en chemin la fausse nouvelle que la flotte turque avait battu la nôtre ; il se hâta de descendre à terre pour porter le premier cette nouvelle au sultan. Pendant qu'il courait à toute bride à Stamboul, un de nos vaisseaux amena son navire au comte *Orlof*, qui défendit sévèrement que personne entrât dans la chambre des femmes, et qu'on touchât à la charge du vaisseau. Il se fit amener la plus jeune des filles du turc, âgée de six ans, et lui fit présent d'une bague de diamans et de quelques fourrures ; et la renvoya, avec toute sa famille et leurs biens, à Constantinople.

Voilà ce qui a été imprimé à peu-près dans les gazettes. Mais ce qui ne l'a pas été jusqu'ici, c'est que le comte *Romanzof* ayant envoyé un officier au camp du visir, cet officier fut mené d'abord au kiaga du visir ; le kiaga lui dit, après les premiers complimens : *Y a-t-il quelqu'un des comtes Orlof à l'armée ?* L'officier lui répondit que non. Le turc lui demanda avec empressement : *Où sont-ils donc ?* Le major lui dit que deux servaient sur la flotte, et que les trois autres étaient à Pétersbourg. *Eh bien*, répliqua le turc, *sachez que leur nom m'est en vénération, et que nous sommes tous étonnés de ce que nous voyons. C'est envers moi surtout*

1771. *que leur générosité s'est signalée. Je suis ce turc qui doit ses femmes, ses enfans, ses biens, au comte Orlof. Je ne puis jamais m'acquitter envers eux; mais si pendant ma vie je puis leur rendre service, je le compterai pour un bonheur.* Il ajouta beaucoup d'autres protestations, et dit entre autres choses que le visir connaissait sa reconnaissance, et l'approuvait. En disant ces paroles, les larmes coulaient de ses yeux.

Voilà donc les Turcs touchés jusqu'aux larmes de la générosité des Russes de la religion grecque. Le tableau de cette action du comte *Orlof* pourra faire un jour, dans ma galerie, le pendant de celui de *Scipion*.

Les sujets de mon voisin le roi de la Chine, depuis que celui-ci a commencé à lever quelques entraves injustes, commercent avec les miens. Ils ont échangé pour trois millions de roubles d'effets, les premiers quatre mois que ce commerce a été ouvert.

Les fabriques royales de mon voisin sont occupées à faire des tapisseries pour moi, tandis que mon voisin demande du blé et des moutons.

Vous me parlez souvent de votre âge, Monsieur: mais quel qu'il soit, vos ouvrages sont toujours les mêmes; témoin cette encyclopédie remplie de choses nouvelles. Il ne faut que la lire pour voir que votre génie est dans toute sa force; à votre égard, les accidens attribués à l'âge deviennent préjugés.

Je suis très-curieuse de voir les ouvrages de vos horlogers: si vous alliez établir une colonie à Astracan, je chercherais un prétexte pour vous y aller voir. A propos d'Astracan je vous dirai que le climat de Tangarock est, sans comparaison, plus beau et plus

sain que celui d'Astracan. Tous ceux qui en reviennent disent qu'on ne saurait assez louer cet endroit sur lequel, à l'imitation de la vieille dont il est parlé dans Candide, je vais vous conter une anecdote. 1771.

Après la première prise d'Azof, par *Pierre le grand*, ce prince voulut avoir un port sur cette mer, et il choisit Tangarock. Ce port fut construit. Ensuite il balança long-temps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou une ville à Tangarock. Enfin, les circonstances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du climat: il n'y a presque point d'hiver là-bas, tandis que le nôtre est très-long.

Les Velches, Monsieur, qui vantent le génie de *Mouslapha*, vantent-ils aussi ses prouesses? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, sinon qu'il a fait couper la tête à quelques visirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de Constantinople, qui a roué de coups sous ses yeux les ambassadeurs des principales puissances de l'Europe, lorsque le mien était enfermé aux sept tours: l'internonce de Vienne est mort de ses blessures. Si ce sont-là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réserver tout entier pour *Mouslapha* et le chevalier *Tott* son soutien. Ce dernier sera étranglé à son tour: le visir *Mahomet* l'a bien été, quoiqu'il eût sauvé la vie au sultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince.

La paix n'est pas si prochaine que les papiers publics l'ont débité. La troisième campagne est inévitable, et monsieur *Ali-bey* aura encore gagné du temps pour s'affermir. Au bout du compte, s'il ne réussit pas, *il ira passer le carnaval à Venise* avec vos exilés.

1771. Je vous prie, Monsieur, de m'envoyer l'épître que vous avez adressée au jeune roi de Danemarck, et dont vous me parlez : je ne veux pas perdre une seule ligne de ce que vous écrivez. Jugez par-là du plaisir que j'ai à lire vos ouvrages, du cas que j'en fais, et de l'estime et de l'amitié que j'ai pour le saint hermite de Ferney, qui me nomme sa favorite : vous voyez que j'en prends les airs.

LETTRE LXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{5}{16}$ mars.

Monsieur, j'ai reçu vos deux lettres du 14 et 27 février presque en même temps. Vous désirez que je vous dise un mot sur les grossièretés et les sottises des Chinois, dont j'ai fait mention dans une de mes lettres : nous sommes voisins, comme vous le savez ; nos lisières, de part et d'autre, sont bordées de peuples pasteurs tartares et païens. Ces peuplades sont très-portées au brigandage. Ils s'enlèvent (souvent par représailles) des troupeaux, et même du monde. Ces querelles sont terminées par des commissaires envoyés sur les frontières.

Messieurs les Chinois sont si grands chicaneurs que c'est la mer à boire de finir même des misères avec eux ; et, plus d'une fois, il est arrivé que n'ayant plus rien à demander, ils exigeaient les os des morts, non pour leur rendre des honneurs, mais uniquement pour chicaner.

Des misères pareilles leur ont servi de prétexte pour interrompre le commerce pendant dix années; 1771. je dis de prétexte, parce que la vraie raison était que sa Majesté chinoise avait donné en monopole, à un de ses ministres, le commerce avec la Russie. Les Chinois et les Russes s'en plaignaient également; et comme tout commerce naturel est tres-difficile à gêner, les deux nations échangeaient leurs marchandises là où il n'y avait point de douane établie, et préféraient la nécessité aux risques.

Lorsque d'ici on leur écrivait l'état des choses, on recevait en réponse de très-amples cahiers de prose mal arrangée, où l'esprit philosophique et la politesse ne se fesaient pas même entrevoir, et qui, d'un bout à l'autre, n'était qu'un tissu d'ignorance et de barbarie. On leur a dit ici qu'on n'avait garde d'adopter leur style, parce qu'en Europe et en Asie ce style passait pour impoli.

Je sais qu'on peut répondre à cela que les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, ne valent pas les anciens Chinois; je le veux croire: mais toujours cela prouve que les conquérans n'ont point adopté la politesse des conquis; et ceux-ci courent risque d'être entraînés par les mœurs dominantes.

Je viens à présent à l'article *Lois* que vous avez bien voulu me communiquer, et qui est si flatteur pour moi. Assurément, Monsieur, sans la guerre que le sultan m'a injustement déclarée, une grande partie de ce que vous dites serait fait; mais, pour le présent, on ne peut parvenir encore qu'à faire des projets pour les différentes branches du grand arbre de la législation, d'après mes principes qui sont imprimés, et que vous

1771. connaissez. Nous sommes fort occupés à nous battre; et cela nous donne trop de distraction pour mettre toute l'application convenable à cet immense ouvrage.

J'aime mieux vos vers, Monsieur, qu'un corps de troupes auxiliaires : celles-ci pourraient tourner le dos dans un moment décisif. Vos vers feront les délices de la postérité, qui ne sera que l'écho de vos contemporains : ceux que vous m'avez envoyés s'impriment dans la mémoire, et le feu qui y règne, est étonnant; il me donne l'enthousiasme de prophétiser : vous vivrez deux cents ans.

On espère volontiers ce que l'on souhaite : accomplissez, s'il vous plaît, ma prophétie; c'est la première que je fais.

CATERINE.

LETTRE LXXIV.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{31 \text{ mars.}}{11 \text{ avril.}}$

MONSIEUR, vos bénédictions me feront prospérer, malgré le grand froid, la guerre, *Moustapha*, et son eunuque noir.

L'on vous a dit vrai, Monsieur; un détachement de l'armée du comte *Romanzof* a passé le Danube, et a causé beaucoup d'effroi sur l'autre rive. Il est vrai encore que vos ennemis les Turcs ont été chassés de la Valachie; il ne leur reste qu'un seul endroit de ce côté-ci du Danube, nommé *Turno*. Il y a eu un

combat très-vif à Gorgora : deux mille muſulmans y ont mordu la pouſſière, et quatre mille, au moins, ont été noyés dans le Danube ; après quoi, le château, qui eſt ſitué ſur une île de ce fleuve, s'eſt rendu, par capitulation, au comte *Olitz*. 1771.

Le ſultan, très-fâché de ces nouvelles pertes, et ne ſachant apparemment à qui s'en prendre, a envoyé chercher la tête du hoſpodar *in partibus* qu'il fit l'année paſſée. Celui-ci, ſoit dit en paſſant, a trouvé la Valachie preſque entière entre nos mains.

On me confirme de toutes parts le bien que vous me dites du nouveau roi de Suède ; proche parent, proche voiſin, il faut eſpérer que nous vivrons en paix.

Tout ſe prépare pour vous ſatisfaire et donner de la beſogne au ſultan. Le comte *Orlof*, qui était venu ici pour un moment, eſt reparti pour Livourne avec ſon prince d'*Olgourouski* : ils s'embarqueront pour Paros ; les troupes y campent, et entre autres un gros détachement du régiment des gardes *Préotrajeuski*.

On ne ſaurait ajouter, Monſieur, aux ſentimens d'eſtime et d'amitié que j'ai pour vous.

CATERINE.

1771.

LETTRE LXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 avril.

MADAME,

J'ENVOIE à votre Majesté impériale, selon ses ordres, l'épître au roi de Danemarck. Il me paraît qu'elle ne vaut pas celle que j'ai adressée à l'héroïne du Nord. Il semble que j'aye proportionné mon peu de force à la grandeur du sujet. Car bien que le roi de Danemarck fasse aussi le bonheur de ses peuples; bien qu'il ait tiré des coups de canon contre les pirates d'Alger, il n'a point humilié l'orgueil ottoman; il n'a point triomphé de *Mouſtapha*; il n'a pas encore joint le goût des lettres à la gloire des conquêtes.

A l'égard des velches qui sont à l'occident de l'Allemagne, et vis-à-vis l'Angleterre, ils ne sont actuellement nulle conquête, depuis qu'ils ont perdu la fertile contrée du Canada; ils font toujours beaucoup de livres, sans qu'il y en ait un seul de bon; ils ont de mauvaise musique, et point d'argent. Les parlemens du royaume, qui se croyaient le parlement d'Angleterre, à cause de l'équivoque du nom, bataillent contre le gouvernement à coups de brochures; les théâtres retentissent de mauvaises pièces qu'on applaudit; et tout cela compose le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers singes de l'univers. Ils ont une guerre

civile par écrit, qui ne reſſemble pas mal à la guerre civile des rats et des grenouilles. 1771.

Je ne ſais ſi le chevalier de *Tott* ſera le premier canonnier de l'univers; mais je me flatte que le trône ottoman, pour lequel j'ai très-peu d'inclination, ne ſera pas le premier trône.

J'entends dire dans mes déſerts que l'ouverture de la campagne eſt déjà ſignalée par une de vos victoires. Je ſupplie votre Majeſté impériale de daigner m'inſtruire ſi je dois commander ma litière, cette année ou l'année prochaine, pour m'aller promener ſur le Boſphore.

Ma colonie travaille en attendant, et profite des bontés de votre Majeſté; elle compte faire partir dans huit jours trois ou quatre petites caiſſes de montres, depuis la valeur d'environ huit louis juſqu'à celle de quatre-vingts. Il y en a en diamans avec votre portrait peint par un excellent peintre; toutes les montres ſont bonnes et bien réglées. On a travaillé avec le zèle qu'on doit avoir quand il faut vous ſervir; tous les prix ſont d'un grand tiers meilleur marché qu'en Angleterre; et cependant rien n'eſt épargné.

Nous ſouhaitons tous bien ardemment, dans mon canton, que toutes les heures de ces montres vous ſoient favorables, et que *Mouſtapha* paſſe toujours de mauvais quarts d'heure.

Que l'héroïne du Nord daigne toujours agréer le profond reſpect et la reconnaiſſance du vieux malade du mont Jura.

1771.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mai.

MADAME,

Je me ferai donc porter en litière à Tangarock, puiſque le climat eſt ſi doux; mais je crois que l'air de votre cour ſerait beaucoup plus ſain pour moi. J'aurais le plaiſir de ne mourir ni à la grecque, ni à la romaine. Votre Majeſté impériale permet que chacun s'embarque pour l'autre monde ſelon ſa fantaiſie. On ne me propoſera point de billet de confeſſion.

Mais je n'irai point à Nipchou, ce n'eſt pas là qu'on rencontre des chinois de bonne compagnie; ils ſont tous occupés dans Pékin à tranſcrire les vers du roi de la Chine en trente-deux caractères.

Je ſoupçonne vos chers voiſins orientaux d'être fort peu inſtruits, très-vains, et un peu fripons; mais vos autres voiſins les Turcs ſont plus ignorans et plus vains. On les dit moins fripons, parce qu'ils ſont plus riches.

Je crois que vos troupes battraient plus aiſément encore les ſuivans de *Confucius* que ceux de *Mahomet*.

Je mets à vos pieds le quatrième et cinquième tome des Queſtions ſur l'encyclopédie; je ne puis m'empêcher d'y parler de temps en temps de mon

gros *Mouſtapha* ; et tandis que vos braves troupes prennent des villes, et chaſſent ſes janiſſaires, je prends la liberté de donner quelques croquignoles à leur maître, en me couvrant de votre égide. 1771.

Je ſuis perſuadé que le grand poëte *Kien-long* n'aurait pas violé le droit des gens dans la perſonne de votre miniſtre. On dit que le grand ſultan le tient toujours priſonnier, comme s'il l'avait pris à la guerre. J'eſpère qu'il ſera délivré à la première bataille.

Mon étonnement eſt toujours que les princes et les républiques de la religion de *Chriſt* ſouffrent tranquillement les affronts que leurs ambaſſadeurs eſſuient à la Porte ottomane ; eux qui ſont ſouvent ſi pointilleux ſur ce qu'on appelle le point d'honneur.

Je fais toujours des vœux pour *Ali-Bey ;* mais je ne ſais pas plus de nouvelles de l'Egypte que n'en ſavaient les Hébreux qui en ont raconté tant de merveilleuſes choſes.

Comme on allait faire le petit paquet des Queſtions d'un ignorant ſur l'encyclopédie, mes colons de Ferney, qui ſe regardent comme appartenans à votre Majeſté impériale, ſont arrivés avec deux caiſſes de leurs montres ; je les ai trouvées ſi groſſes que je n'ai pas oſé les faire partir toutes deux à la fois. J'ai mis les Queſtions encyclopédiques dans la caiſſe qui partira demain par les voitures publiques.

Je l'ai envoyée au bureau des coches de Suiſſe, avec cette ſimple adreſſe :

A ſa Majeſté impériale, l'impératrice de Ruſſie.

A ce nom tout doit reſpecter la caiſſe, et il n'y a point de confedéré polonais qui oſe y toucher.

1771. Votre Majesté est trop bonne, trop indulgente, et, en vérité, trop magnifique, de daigner tant dépenser en bagatelles, par pure bienfesance, lorsqu'elle dépense si prodigieusement en canons, en vaisseaux, et en victoires.

Il me semble que si vos Tartaro-chinois de Nipchou avaient du bon sens, ils acheteraient des montres communes, qu'ils revendraient ensuite dans tout leur empire avec avantage. Les Génevois ont un comptoir à Kanton, et y gagnent considérablement. Ne pourrait-on pas en établir un sur votre frontière? Ma colonie fournirait des montres d'argent du prix de douze à treize roubles, des montres d'or qui ne passeraient pas trente à quarante roubles; et elle répondrait d'en fournir pour deux cents mille roubles par an, s'il était nécessaire.

Mais il paraît que les Chinois sont trop soupçonneux et trop soupçonnables, pour qu'on entame avec eux un grand commerce qui demande de la générosité et de la franchise.

Quoi qu'il en soit, je ne suis que le canal par lequel passent ces envois et ces propositions.

J'admire autant votre grandeur d'ame, que je chéris vos succès et vos conquêtes.

Je suis aux pieds de votre Majesté impériale avec le plus profond respect, et la plus inviolable reconnaissance.

P. S. Je r'ouvre mon paquet pour dire à votre Majesté impériale que je reçois dans l'instant de Paris un livre in-4° intitulé Manifeste de la république confédérée de Pologne, du 15 novembre 1769; la date de l'édition est 1770.

On croirait, à la beauté des caractères, qu'il vient de l'imprimerie royale de Paris : cet ouvrage ne mérite pourtant pas les honneurs du louvre. Voici ce que je trouve à la page 5 : „ La ſublime Porte, notre „ bonne voiſine et fidelle alliée, excitée par les traités „ qui la lient à la république, et par l'intérêt même „ qui l'attache à la conſervation de nos droits, a „ pris les armes en notre faveur ; tout nous invite „ donc à réunir nos forces, pour nous oppoſer à la „ chute de notre ſainte religion „. 1771.

Ne voilà-t-il pas une concluſion bien plaiſante ? nous avons obtenu, à force d'intrigue, que les mahométans fiſſent inſolemment la guerre la plus injuſte ; donc nous devons prévenir la chute de la ſainte Egliſe catholique, dont tout le monde ſe moque, mais que perſonne ne veut détruire, du moins à préſent.

Je penſe que c'eſt un bedeau d'une paroiſſe de Paris qui a écrit cette belle apologie. Votre Majeſté la connaît ſans doute. Elle a fait beaucoup d'impreſſion ſur le miniſtère de France.

On impute à vos troupes, dans cet écrit, page 240 et 241, des cruautés qui, ſi elles étaient vraies, ſeraient capables de ſoulever tous les eſprits.

Ce Manifeſte ſe répand dans toute l'Europe. Votre Majeſté y répondra par des victoires, et par des généroſités qui rendent la victoire encore plus reſpectable.

1771.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 mai.

MADAME,

Il faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon hermitage madame la princeſſe d'*Aſchkoff*. Dès qu'elle eſt entrée dans le ſalon, elle a reconnu votre portrait en *mezzo-tinto*, fait à la navette ſur du ſatin, entouré d'une guirlande de fleurs. Votre Majeſté impériale l'a dû recevoir du ſieur *la Salle;* c'eſt un chef-d'œuvre des arts que l'on exerce dans la ville de Lyon, et qu'on cultivera bientôt à Pétersbourg, ou dans Andrinople, ou dans Stamboul, ſi les choſes vont du même train.

Il faut qu'il y ait quelque vertu ſecrète dans votre image; car je vis les yeux de madame la princeſſe d'*Aſchkoff* fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de ſuite de votre Majeſté impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes.

Je tiens d'elle le ſermon de l'archevêque de Twer, *Platon*, prononcé devant le tombeau de *Pierre le grand*, le lendemain que votre Majeſté eut reçu la nouvelle de la deſtruction entière de la flotte turque par la vôtre. Ce diſcours adreſſé au fondateur de Pétersbourg et de vos flottes, eſt à mon gré un des plus

beaux

beaux monumens qui ſoient dans le monde. Je ne crois pas que jamais aucun orateur ait eu un ſujet auſſi heureux. Le *Platon* des Grecs n'en traita point de pareil. Je regarde cette cérémonie auguſte comme le plus beau jour de votre vie : je dis de votre vie paſſée, car je compte bien que vous en aurez de plus beaux encore. 1771.

Puiſque vous avez déjà un *Platon* à Pétersbourg, j'eſpère que MM. les comtes *Orlof* vont former des *Miltiades* et des *Thémiſtocles* en Grèce.

J'ai l'honneur, Madame, d'envoyer à votre Majeſté impériale la traduction d'un ſermon lithuanien (1) en échange de votre ſermon platonicien; c'eſt une réponſe modeſte aux menſonges un peu groſſiers et ridicules que les confédérés de Pologne ont fait imprimer à Paris.

C'eſt un grand bonheur d'avoir des ennemis qui ne ſavent pas mentir avec eſprit. Ces pauvres gens ont dit dans leur Manifeſte que vos troupes n'oſaient regarder les Turcs en face. Ils ont raiſon, elles n'ont preſque jamais vu que leur dos.

Je ne ſais pas quel ſermon les Autrichiens vont prêcher en Hongrie. C'eſt peut-être la paix, c'eſt peut-être une croiſade. On nous conte que le ſultan *Ali-Bey* eſt demeuré court dans un de ſes ſermons en Syrie, et qu'il a preſque perdu la parole. Je n'en crois rien : vous le rendrez plus éloquent que jamais. *Mouſtapha* ſera prêché à droite et à gauche; il finira par ſe confeſſer à l'évêque *Platon*, et par avouer qu'il eſt un gros cochon qui a grommelé contre mon

(1) Voyez le ſermon du pape *Nicolas Chariſteski*, tome II, Politique et législation.

auguſte héroïne fort mal à propos. J'ai toujours
1771. l'honneur de haïr ſon croiſſant autant que j'ai d'attachement, de reſpect et de reconnaiſſance pour la brillante étoile du Nord.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 mai.

MADAME,

J'AI actuellement dans mon hermitage un de vos ſujets de votre royaume de Cazan, c'eſt M. *Polianski*. Je n'ai jamais vu tant de politeſſe, de circonſpection et de reconnaiſſance pour les bontés de votre Majeſté impériale : on dit qu'*Attila* était originaire de Cazan; ſi la choſe eſt vraie, il ſe peut fort bien que le fléau de DIEU ait été un très-aimable homme; je n'en doute pas même, puiſqu'*Honoria*, la ſœur d'un ſot empereur *Valentinien III*, devint amoureuſe de lui, et voulut à toute force l'épouſer.

La cour du roi d'Eſpagne admire la généroſité de M. le comte *Alexis Orlof*, et la reconnaiſſance du bacha. Pour la cour de Verſailles, elle n'eſt occupée que des tracaſſeries des cours de juſtice.

Pendant que ces pauvretés velches amuſent ſérieuſement l'oiſiveté de toute la France, peut-être dans ce moment votre flotte détruit celle des Turcs, peut-être vos troupes ont-elles paſſé le Danube.

On dit cependant que votre Majesté impériale, à qui le Turc a déjà rendu M. *Obreskof*, est en train d'écouter des propositions de paix ; pour moi je crois qu'elle n'est en train que de vaincre. 1771.

Je me mets à ses pieds avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXXIX.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{20}{31}$ mai.

MONSIEUR, les puissances du Nord vous ont sans doute beaucoup d'obligation pour les belles épîtres que vous leur avez adressées : je trouve la mienne admirable ; chacun de mes jeunes confrères, j'en suis sûre, en dira autant de la sienne. Je suis très-fâchée de ne pouvoir vous donner en revanche que de la mauvaise prose. De ma vie je n'ai su faire ni vers ni musique, mais je ne suis point privée du sentiment qui fait admirer les productions du génie.

La description que vous me faites du premier peuple de l'univers ne donnera d'envie à aucun autre sur l'état présent des Velches. Ils crient beaucoup en ce moment, sans, ce me semble, savoir pourquoi : on dit que c'est la mode, et qu'à Paris elle tient souvent lieu de raison. On veut un parlement, on en a un ; la cour a exilé les membres qui composaient l'ancien, et personne ne dispute au roi le pouvoir d'exiler ceux qui ont encouru sa disgrâce.

1771 Ces membres, il faut l'avouer, étaient devenus tracaſſiers, et rendaient l'Etat anarchique. Il paraît que tout le bruit qu'on a fait ne mène à rien, et qu'il y a beaucoup plus de grands mots que de principes fondés ſur des autorités, dans tous les écrits du parti oppoſé à la cour. Il eſt vrai auſſi qu'il eſt difficile de juger de l'état des choſes à la diſtance d'où je les vois.

Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond ſur les canons du ſieur *Tott*, puiſqu'ils ont enfin relâché mon réſident, lequel, ſi on en peut croire les diſcours du miniſtre de la Porte, doit ſe trouver à préſent ſur le territoire autrichien.

Y a-t-il un exemple dans l'hiſtoire que les Turcs aient relâché, au milieu de la guerre, le miniſtre d'une puiſſance qu'ils avaient offenſée par une telle enfreinte du droit des gens? On croirait que le comte *Romanzof* et le comte *Orlof* leur ont appris à vivre.

Voilà un pas vers la paix, mais elle n'eſt pas faite pour cela. L'ouverture de la campagne nous a été très-favorable, comme on vous l'a dit, Monſieur. Le général-major *Weiſmann* a paſſé le Danube à deux repriſes; la première avec ſept cents, la ſeconde avec deux mille hommes. Il a défait un corps de ſix mille Turcs, s'eſt emparé d'Iſacki où il a brûlé les magaſins ennemis, le pont que l'on commençait à conſtruire, les frégates, les galères et les bateaux qu'il n'a pu emmener avec lui: il a fait un grand butin et beaucoup de priſonniers, outre cinquante-un canons de bronze, dont il a encloué la moitié. Il eſt revenu ſur cette rive-ci ſans que perſonne l'en empêchât, quoique le viſir, avec ſoixante mille

hommes, ne fût qu'à ſix heures de chemin d'Iſacki. 1771.

Si la paix ne ſe fait pas cette année, vous pourrez commander votre litière. N'oubliez pas, Monſieur, d'y faire mettre une pendule de votre fabrique de Ferney ; nous la placerons dans Sainte-Sophie, et elle fournira aux futurs antiquaires le ſujet de quelques ſavantes diſſertations.

CATERINE.

LETTRE LXXX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{24 \text{ mai.}}{4 \text{ juin.}}$

MONSIEUR, ſi vous vous faites porter en litière à Tangarock, comme votre lettre du 6 de mai me l'annonce, vous ne pourrez éviter Pétersbourg. Je ne ſais ſi l'air de ma cour vous conviendrait, et ſi huit mois d'hiver vous rendraient la ſanté. Il eſt vrai que ſi vous aimez à être au lit, le froid vous en fournirait un prétexte ſpécieux ; mais vous n'auriez nul beſoin de prétexte : vous ne ſeriez point gêné, je vous aſſure, et j'oſe dire qu'il n'y a guère d'endroits où on le ſoit moins. A l'égard des billets de confeſſion, nous en ignorons juſqu'au nom. Nous compterions pour un ennui mortel de parler de ces diſputes rebattues, et ſur leſquelles on preſcrit le ſilence par édit dans d'autres pays. Nous laiſſons volontiers croire à chacun ce qui lui plaît. Tous les chinois de bonne compagnie planteraient là le roi

1771. de la Chine et ses vers pour se rendre à Nipchou, si vous y veniez ; et ils ne feraient que leur devoir en rendant hommage au premier lettré de notre siècle.

Le croiriez-vous, Monsieur, mes voisins orientaux, tels que vous les décrivez, sont les meilleurs voisins possibles ; je l'ai toujours dit, et la guerre présente m'a confirmée dans cette opinion.

J'attends avec une impatience que je n'ai que pour vos ouvrages le quatrième et le cinquième tome des Questions sur l'encyclopédie. Je vous en remercie d'avance. Continuez, je vous prie, à m'envoyer vos excellentes productions, et battons *Moustapha*. Les croquignoles que vous lui donnez devraient le rendre sage : il en est temps.

Je vous ai mandé dans ma précédente qu'il y a apparence que mon résident est relâché. Les princes et les républiques chrétiennes sont eux-mêmes la cause des affronts que leurs ambassadeurs essuient à Constantinople ; ils en font trop accroire à ces barbus ; se montrer ou intrigans ou rampans n'est pas le moyen de se faire estimer. Voilà la règle à peu-près que l'Europe a suivie, et c'est aussi ce qui a gâté ces barbares. Le roi *Guillaume* d'Angleterre disait qu'*il n'y a point d'honneur à garder avec les Turcs*.

Les Italiens ont traité leurs prisonniers de guerre avec dureté, mais ils ont donné l'exemple de la foupleſſe envers la Porte.

Les nouvelles d'*Ali-Bey* portent qu'il fait des progrès en Syrie, et qui alarment d'autant plus le sultan qu'il n'a que peu de troupes à lui opposer.

Je connais le Manifeste in-4° dont vous me parlez. Le duc de *Choiseul*, qui n'était pas prévenu en notre

faveur, l'avait fait supprimer à cause de son absurdité et des calomnies ridicules qu'il contenait : vous pouvez juger par là du mérite de la pièce. Les cruautés qu'on y reproche à mes troupes sont des mensonges pitoyables. C'est aux Turcs qu'il faut demander des nouvelles de l'humanité des troupes russes pendant cette guerre. La populace même de Constantinople, et tout l'empire turc en ont été si affectés qu'ils attribuent toutes nos victoires à la bénédiction du ciel, obtenue par l'humanité avec laquelle on en a usé avec eux en toute occasion. 1771.

D'ailleurs ce n'est pas aux brigands de Pologne à parler sur cette matière ; ce sont eux qui commettent tous les jours des férocités épouvantables envers tous ceux qui ne se joignent pas à leur clique pour piller et brûler leur propre pays.

Vous voudrez bien, Monsieur, que je vous remercie particulièrement pour le ton d'amitié et d'intérêt qui règne en général dans votre dernière lettre. J'en suis bien reconnaissante et véritablement touchée. Continuez-moi votre amitié, et soyez assuré que la mienne vous est sincèrement acquise.

CATERINE.

1771.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 juin.

MADAME,

SUR la nouvelle d'une paix prochaine entre votre Majeſté impériale, et ſa Hauteſſe *Mouſtapha*, j'ai renoncé à tous mes projets de guerre et de deſtruction, et je me ſuis mis à relire votre inſtruction pour le code de vos lois. Cette lecture m'a fait encore plus d'effet que les premières. Je regarde cet écrit comme le plus beau monument du ſiècle. Il vous donnera plus de gloire que dix batailles ſur les bords du Danube, car enfin c'eſt votre ouvrage; votre génie l'a conçu, votre belle main l'a écrit, et ce n'eſt pas votre main qui a tué des turcs. Je ſupplie votre Majeſté, ſi elle fait la paix, de garder Tangarock, que vous dites être un ſi beau climat, afin que je puiſſe m'y aller établir pour y achever ma vie ſans voir toujours des neiges comme au mont Jura. Pourvu qu'on ſoit à l'abri du vent du nord à Tangarock, je ſuis content.

J'apprends dans ce moment que ma colonie vient de faire partir encore une énorme caiſſe de montres. J'ai extrêmement grondé ces pauvres artiſtes, ils ont trop abuſé de vos bontés; l'émulation les a fait aller trop loin. Au lieu d'envoyer des montres pour trois ou quatre milliers de roubles tout au

plus, comme je le leur avais expreſſément recommandé, ils en ont envoyé pour environ huit mille : cela eſt très-indiſcret. Je ne crois pas que votre Majeſté ait intention de donner tant de montres aux Turcs, quoiqu'ils les aiment beaucoup ; mais voici, Madame, ce que vous pouvez faire. Il y en a de très-belles avec votre portrait, et aucune n'eſt chère. Vous pouvez en prendre pour trois à quatre mille roubles, qui ſerviront à faire vos préſens, compoſés de montres depuis environ quinze roubles juſqu'à quarante ou cinquante ; le reſte pourrait être abandonné à vos marchands qui pourraient y trouver un très-grand profit. 1771.

Je prends la liberté ſurtout de vous prier, Madame, de ne point faire payer ſur le champ la ſomme de trente-neuf mille deux cents trente-huit livres de France à quoi ſe monte le total des deux envois. Vous devez d'ailleurs faire des dépenſes ſi énormes, qu'il faut abſolument mettre un frein à votre généroſité. Quand on ferait attendre un an mes colons pour la moitié de ce qu'ils ont fourni, je les tiendrais trop heureux, et je me chargerais bien de leur faire prendre patience.

Au reſte, ils m'aſſurent, et pluſieurs connaiſſeurs m'ont dit que tous ces ouvrages ſont à beaucoup meilleur marché qu'à Genève, et à plus d'un grand tiers au-deſſous du prix de Londres et de Paris. On dit même qu'ils ſeraient vendus à Pétersbourg le double de la facture qu'on trouvera dans les caiſſes, ce qui eſt aiſé à faire examiner par des hommes intelligens.

Si votre Majeſté était contente de ces envois et des prix, mes fabricans diſent qu'ils exécuteraient tout

1771. ce que vous leur feriez commander. Ce ſerait un détachement de la colonie de Saratof établi à Ferney, en attendant que je le menaſſe à Tangarock. J'aurais mieux aimé qu'ils vous euſſent envoyé quelques carrillons pour Sainte-Sophie ou pour la moſquée d'*Achmet;* mais puiſque vous n'avez pas voulu cette fois-ci vous emparer du Boſphore, le grand Turc et ſon grand viſir ſeront trop honorés de recevoir de vous des montres avec votre portrait, et d'apprendre à vous reſpecter toutes les heures de la journée.

Pour moi, Madame, je conſacre à votre Majeſté impériale toutes les heures qui me reſtent à vivre. Je me mets à vos pieds avec le plus profond reſpect et l'attachement le plus inviolable.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE LXXXII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 juillet.

REPUBLIQUES, grands potentats,
Qui craignîtes que Catherine
N'achevât bientôt la ruine
Du plus pesant des Mouſtaphas :
Vous, qui du moins ne voulez pas
Seconder son ardeur divine,
Je n'irai point dans vos Etats;
Je ne veux voir que les climats
Honorés par mon héroïne.

Votre Majesté impériale doit être bien persuadée que mon projet est de passer l'été à Pétersbourg, avant d'aller jouir des douceurs de l'hiver à Tangarock. Elle daigne me dire, dans sa lettre du 23 mai, que je pourrais avoir bien froid pendant huit mois; mais, Madame, avez-vous, comme nous, cent vingt milles de montagnes de glaces éternelles, sur lesquelles un aigle et un vautour n'oseraient voler? Voilà pourtant ce qui forme la frontière de cette belle Italie; voilà ce que M. le comte de *Schouvalof* a vu, ce que tous vos voyageurs ont vu, et ce qui fait ma perspective vis-à-vis mes fenêtres. Il est vrai que l'éloignement est assez grand pour que le froid en soit diminué; et il faut avouer qu'on mange des petits pois peut-être un peu plus tard auprès de

1771. Pétersbourg que dans nos vallées; mais ma paſſion, Madame, augmente tous les jours tellement que je commence à croire que votre climat eſt plus beau que celui de Naples.

Je me flatte que votre Majeſté doit avoir reçu actuellement les quatrième et cinquième tomes du queſtionneur.

Si je queſtionnais le chevalier de *Boufflers*, je lui demanderais comment il a été aſſez follet pour aller chez ces malheureux confédérés, qui manquent de tout, et ſurtout de raiſon, plutôt que d'aller faire ſa cour à celle qui va les mettre à la raiſon.

Je ſupplie votre Majeſté de le prendre priſonnier de guerre; il vous amuſera beaucoup; rien n'eſt ſi ſingulier que lui, et quelquefois ſi aimable. Il vous fera des chanſons; il vous deſſinera; il vous peindra, non pas ſi bien que mes colons de Ferney vous ont peinte ſur leurs montres, mais il vous barbouillera. Le voilà donc, ainſi que M. de *Tott*, protecteur de *Mouſtapha* et de l'Alcoran. Pour moi, Madame, je ſuis fidelle à l'Egliſe grecque, d'autant plus que vos belles mains tiennent en quelque façon l'encenſoir, et qu'on peut vous regarder comme le patriarche de toutes les Ruſſies.

Si votre Majeſté impériale a une correſpondance ſuivie avec *Ali-Beg* ou *Ali-Bey*, j'implore votre protection auprès de lui. J'ai une petite grâce à lui demander, c'eſt de faire rebâtir le temple de Jéruſalem, et d'y rappeler tous les Juifs, qui lui payeront un gros tribut, et qui feront de lui un très-grand ſeigneur; il faut qu'il ait toute la Syrie juſqu'à Alep, et que, depuis Alep juſqu'au Danube, tout le reſte ſoit à

vous, à moins que vous n'aimiez mieux faire la paix cette année pour redevenir législatrice et donner des fêtes. 1771.

Le malheureux Manifeste des confédérés n'a pas fait grande fortune en France. Tous les gens sensés conviennent que la Pologne sera toujours le plus malheureux pays de l'Europe, tant que l'anarchie y règnera. J'ai un petit démon familier qui m'a dit tout bas à l'oreille qu'en humiliant d'une main l'orgueil ottoman, vous pacifieriez la Pologne de l'autre. En vérité, Madame, vous voilà la première personne de l'univers, sans contredit; je n'en excepte pas votre voisin *Kien-long*, tout poëte qu'il est. Comment faites-vous après cela pour n'être pas d'une fierté insupportable? Comment daignez-vous descendre à écrire à un vieux radoteur comme moi?

Vous avez la bonté de me demander à qui on a adressé les caisses des montres? à vous, Madame; point d'autre adresse qu'*à sa Majesté impériale*, le tout recommandé aux soins de M. le gouverneur de Riga et de M. le directeur général de vos postes.

Je réitère à votre Majesté que je suis très-indigné contre mes colons qui ont abusé de vos bontés, malgré mes déclarations expresses; et je la supplie encore une fois très-instamment de les faire attendre tant qu'il lui conviendra, et de ne se point gêner pour eux.

Il est vrai que cette colonie se perfectionne tous les jours; votre nom seul lui porte bonheur. Ces artistes viennent de faire des montres d'un travail admirable. Vous y êtes gravée en or, ce sont des ouvrages parfaits; ils sont destinés, je crois, pour l'Allemagne.

1771. Je ne m'attendais pas que mon village caché au pied des Alpes, et qui ne contenait qu'environ quarante misérables quand j'y arrivai, travaillerait un jour pour le vaste empire de Russie, et pour celle qui fait la gloire de cet empire.

Je me mets à vos pieds, et je me sens tout glorieux d'exister encore dans le beau siècle que vous avez fait naître.

Que votre Majesté impériale agrée plus que le profond respect du très-vieux et très-passionné velche du mont Jura.

LETTRE LXXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{26 \text{ juin.}}{7 \text{ juillet.}}$

MONSIEUR, le 14 juin *Moustapha* reçut une nouvelle croquignole : le prince d'*Olgorouki* à la tête de son armée força les lignes de Pérécop, et entra dans la Crimée. Le kan, avec cinquante mille tartares et sept mille turcs, la défendait : ils prirent la fuite lorsqu'ils apprirent qu'un autre corps détaché allait les couper; et, au départ du courrier, les députés de la forteresse de Pérécop étaient dans notre camp pour régler leur accord. J'attends de moment en moment la nouvelle de la réduction de cette place.

L'amiral *Sincvin* est parti de Tangarock, et se promène présentement sur la mer d'Azof, peut-être aussi plus loin; je ne puis vous dire au juste, vu que cela dépend du temps, de la mer et des vents.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai à vous dire pour le présent. Je me recommande à vos prières et à votre amitié. 1771.

CATERINE.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 juillet.

MADAME,

VOTRE Majesté impériale trouvera que le vieux des montagnes écrit trop souvent; mais mon cœur est trop plein; il faut que mes sentimens débordent sur le papier.

J'avais lu, dans une critique assez vive du grand ouvrage de l'abbé *Chappe*, que dans une contrée de l'Occident, appelée le pays des Velches, le gouvernement avait défendu l'entrée du meilleur livre et du plus respectable que nous ayons; qu'en un mot, il n'était pas permis de faire passer à la douane des pensées, l'instruction sublime et sage, signée *Caterine;* je ne pouvais le croire. Cette extravagance barbare me semblait trop absurde. J'ai écrit à un commis des feuilles de papier: j'ai su de lui que rien n'est plus vrai. Voici le fait: un libraire de Hollande imprime cette instruction, qui doit être celle de tous les rois et de tous les tribunaux du monde; il en dépêche à Paris une balle de deux mille exemplaires. On donne le livre à examiner à un cuistre,

1771. censeur des livres, comme si c'était un livre ordinaire, comme si un poissonde Paris était juge des ordres d'une souveraine, et de quelle souveraine! Ce maroufle imbécille trouve des propositions téméraires, mal sonnantes, offensives d'une oreille velche; il le déclare à la chancellerie comme un livre dangereux, comme un livre de philosophie; on le renvoie en Hollande sans autre examen.

Et je suis encore chez les Velches! et je respire leur atmosphère! et il faut que je parle leur langue! non, on n'aurait pas commis cette insolence imbécille dans l'empire de *Moustapha*, et je suis persuadé que *Kien-long* ferait mandarin du premier degré le lettré qui traduirait votre instruction en bon chinois.

Madame, il est vrai que je ne suis qu'à un mille de la frontière des Velches, mais je ne veux point mourir parmi eux. Ce dernier coup me conduira dans le climat tempéré de Tangarock.

Avant de faire partir ma lettre, je relis l'instruction.

Il faut qu'un gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen; mais que tous craignent les lois.

Il ne faut défendre par les lois que ce qui peut être nuisible à chacun en particulier, ou à la société en général, &c.

Sont-ce donc ces maximes divines que les Velches n'ont pas voulu recevoir? Ils méritent . . . . . ils méritent . . . . . ils méritent . . . . . tout ce qu'ils ont.

Je demande pardon à votre Majesté impériale, je suis trop en colère; les vieillards doivent être moins impétueux. Si je vais me fâcher à la fois contre

la

la Turquie et contre la Velcherie, cela est capable de suffoquer ce pauvre cacochyme qui se met en toussant aux pieds de votre Majesté impériale. 1771.

LETTRE LXXXV.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{16}{27}$ juillet.

MONSIEUR, je crois vous avoir mandé la prise des lignes de Pérécop par assaut, et la fuite du kan de Crimée à la tête de soixante mille hommes, et la réduction du fort d'Orka, qui s'est rendu par accord le 14 juin. Après cela, mon armée entra sur trois colonnes en Crimée ; celle de la droite s'empara de Kosclof, port sur la mer Noire ; celle du milieu que commandait le prince d'*Olgorouki* en personne, marcha vers Karasbasar, où il reçut une députation des chefs des ordres de la Crimée, qui proposèrent une capitulation pour toute la presqu'île. Mais comme leurs députés tardèrent à revenir, le prince d'*Olgorouki* s'avança vers Caffa, autre port sur la mer Noire. Là, il attaqua le camp turc, dans lequel il y avait vingt-cinq mille combattans, qui s'enfuirent sur les vaisseaux qui les avaient amenés. Le séraskier *Ibrahim* pacha, étant resté presque seul, envoya pour capituler ; mais le prince lui fit dire qu'il devait se rendre prisonnier de guerre, ce qu'il fit.

Nos troupes entrèrent donc dans Caffa, tambour battant, le 29 juin. En attendant, la colonne gauche avait traversé la langue de terre qui est entre la mer

1771. d'Azof et la Crimée, d'où l'on envoya un détachement qui s'empara de Kertz et de Senikone, ce qui se fit tout de suite : de façon que notre flotte d'Azof, qui se tenait dans le détroit, prête à le passer, doit être à l'heure qu'il est à Caffa. Le prince d'*Olgorouki* m'écrit qu'à la vue du port il y a trois pavillons russes qui croisent.

Je me hâte de vous mander ces bonnes nouvelles que j'ai reçues ce matin, sachant la part que vous y prendrez. Vous excuserez aussi, en faveur de ces nouvelles, le peu d'ordre que j'ai mis dans cette lettre que je vous écris fort à la hâte.

Il ne reste à l'ennemi, dans la Crimée, que deux ou trois méchans petits forts; les places de conséquence sont emportées, et je dois recevoir incessamment la capitulation signée par les Tartares.

Si, après cela, Monsieur, le sultan n'en a pas assez, on pourra lui en donner encore, et d'une autre espèce.

Soyez assuré de mon amitié et de l'estime distinguée que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE LXXXVI. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 juillet.

MADAME,

EST-IL vrai que vous ayez pris toute la Crimée? Votre Majeſté impériale daignait me mander par ſa lettre du 10 juin que M. le prince d'*Olgorouki* était devant Pérécop ou Précop. La déeſſe aux cent bouches, qui arrive tous les jours du Nord au Midi, et qui, depuis long-temps, n'apporte que des ſottiſes du Midi au Nord, débite que la Crimée entière eſt ſous votre puiſſance, et qu'elle ne s'eſt pas fait beaucoup prier.

C'eſt du moins une conſolation d'avoir le royaume de *Thoas* où la belle *Iphigénie* fut ſi long-temps religieuſe, et où ſon frère *Oreſte* vint voler une ſtatue, au lieu de ſe faire exorciſer.

Mais ſi, après avoir pris cette Cherſonèſe taurique, vous accordez la paix à *Mouſtapha*, que deviendra ma pauvre Gréce? que deviendra ce beau pays de *Démoſthène* et de *Sophocle*? J'abandonne volontiers Jéruſalem aux muſulmans; ces barbares ſont faits pour le pays d'*Ezéchiel*, d'*Elie* et de *Caïphe*. Mais je ſerai toujours douloureuſement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le lycée en écuries. Je m'intéreſſais fort au ſultan *Aly-Bey*; je me ſefais un plaiſir de le voir négocier avec vous du

1771. haut d'une pyramide, faudra-t-il que je renonce à toutes mes belles illusions ? Il est bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Scythie, le pays des Amazones, et celui de *Médée;* cela fait environ quatre cents lieues; ces bagatelles-là ne me suffisent pas.

Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troye, et que votre Majesté impériale se promènerait en bateau sur les bords du Scamandre. Je vois qu'il faut que je modère mes désirs, puisque vous modérez les vôtres.

Je suis devenu aveugle, mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires, et je me dis: Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les momens de ta vie.

Si votre Majesté impériale garde la Chersonèse, comme je le crois, elle ajoutera un nouveau chapitre à son code, en faveur des musulmans qui habitent cette contrée. Son Eglise grecque, la seule catholique et la seule véritable, sans doute, n'y fera pas beaucoup de conversions; mais elle pourra y établir un grand commerce. Il y en avait un autrefois entre cette Scythie et la Gréce. *Apollon* même fit présent au tartare *Abaris* d'une flèche qui le portait d'un bout du monde à l'autre, à la manière de nos sorciers. Si j'avais cette flèche, je serais aujourd'hui à Pétersbourg, au lieu de présenter sottement du pied des Alpes mon profond respect et mon attachement inviolable à la souveraine d'Azof, de Caffa et de mon cœur.

Le vieux malade.

LETTRE LXXXVII. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{22}{2}$ juillet.
auguſte.

MONSIEUR, je ne ſaurais mieux répondre à vos deux lettres du 19 juin et 6 juillet qu'en vous mandant que Jaman et trois autres petites villes, ſavoir, Temruk, Achaï et Althon, ſituées ſur une grande île qui forme l'autre côté du détroit de la mer d'Azof, dans la mer Noire, ſe ſont rendues à mes troupes dans les premiers jours de juillet. Cet exemple a été ſuivi par plus de deux cents mille tartares qui demeurent dans ces îles et en terre-ferme.

L'amiral *Sinevin*, qui eſt ſorti du canal avec ſa flotille, a donné la chaſſe à quatorze bâtimens ennemis pour s'amuſer; un brouillard cependant les a ſauvés de ſes griffes.

N'eſt-il pas vrai que voilà bien des matériaux pour corriger et augmenter les cartes géographiques? Dans cette guerre, on a entendu nommer des endroits dont on n'avait jamais ouï parler auparavant, et que les géographes diſaient déſerts. N'eſt-il pas vrai auſſi que nous feſons des conquêtes comme quatre? Vous me direz qu'il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour s'emparer de villes abandonnées. Voilà auſſi peut-être la raiſon qui m'empêche d'être, comme vous dites, d'une fierté inſupportable.

A propos de fierté, j'ai envie de vous faire ſur ce point ma confeſſion générale. J'ai eu de grands

1771. succès durant cette guerre ; je m'en suis réjouie très-naturellement; j'ai dit : La Russie sera bien connue par cette guerre : on verra que cette nation est infatigable, qu'elle possède des hommes d'un mérite éminent, et qui ont toutes les qualités qui forment les héros ; on verra qu'elle ne manque point de ressources, mais qu'elle peut se défendre et faire la guerre avec vigueur lorsqu'elle est injustement attaquée.

Toute pleine de ces idées, je n'ai jamais fait réflexion à *Caterine*, qui, à quarante-deux ans, ne saurait croître ni de corps ni d'esprit, mais qui, par l'ordre naturel des choses, doit rester et restera comme elle est. Ses affaires vont-elles bien ? Elle dit, tant mieux. Si elles allaient moins bien, elle emploîrait toutes ses facultés à les remettre dans la meilleure des lisières possibles.

Voilà mon ambition, et je n'en ai point d'autre ; ce que je vous dis est vrai. J'irai plus loin : je vous dirai que pour épargner le sang humain je souhaite sincèrement la paix ; mais cette paix est très-éloignée encore, quoique les Turcs, par d'autres motifs, la désirent ardemment. Ces gens-là ne savent pas la faire.

Je souhaite également la pacification des querelles déraisonnables de la Pologne. J'ai affaire là à des têtes écervelées dont chacune, au lieu de contribuer à la paix commune, y nuit au contraire par caprice et par légéreté. Mon ambassadeur a publié une déclaration qui devrait leur ouvrir les yeux; mais il est à présumer qu'ils s'exposeront plutôt à la dernière extrémité que de prendre incessamment un parti sage et convenable. Les tourbillons de *Descartes* n'existèrent jamais qu'en Pologne. Là, chaque tête est un

tourbillon qui tourne sans cesse sur lui-même ; le hasard seul l'arrête, et jamais la raison ou le jugement. 1771.

Je n'ai point encore reçu ni vos *Questions*, ni vos montres de Ferney : je ne doute pas que l'ouvrage de vos fabricans ne soit parfait, puisqu'ils travaillent sous vos yeux.

Ne grondez pas vos colons de m'avoir envoyé un surplus de montres ; cette dépense ne me ruinera pas. Il serait bien malheureux pour moi si j'étais réduite à n'avoir pas, à point nommé, d'aussi petites sommes chaque fois qu'il me les faut. Ne jugez point, je vous prie, de nos finances par celles des autres Etats de l'Europe ruinés; vous me feriez tort. Quoique nous ayons la guerre depuis trois ans, nous bâtissons, et tout le reste va comme en pleine paix. Il y a deux ans qu'aucun nouvel impôt n'a été créé; la guerre présentement a son état fixé ; une fois réglé, il ne dérange en rien les autres parties. Si nous prenons encore un ou deux Caffa, la guerre est payée.

Je serai contente de moi toutes les fois que j'aurai votre approbation, Monsieur. J'ai relu aussi mes instructions pour le code, il y a quelques semaines, parce que je croyais alors la paix plus prochaine qu'elle ne l'est, et j'ai trouvé que j'avais raison en l'écrivant. J'avoue que ce code, pour lequel beaucoup de matériaux se préparent et d'autres sont déjà prêts, me donnera encore bien de la tablature avant qu'il parvienne au degré de perfection où je souhaite de le voir ; mais il n'importe, il faut qu'il s'achève quoique Tangarock ait la mer au midi et des hauteurs au nord.

1771. Cependant vos projets sur cette place ne pourront avoir lieu avant que la paix n'ait assuré ses environs contre toute appréhension du côté de la terre et de la mer; car jusqu'à la prise de la Crimée c'était la place frontière vis-à-vis les Tartares. Peut-être m'amènera-t-on dans peu le kan de Crimée en personne. J'apprends dans ce moment qu'il n'a pas passé la mer avec les Turcs, mais qu'il est resté dans les montagnes, avec une très-petite suite, à peu-près comme le prétendant en Ecosse après la défaite de *Culloden*. S'il me vient, nous travaillerons à le dégourdir cet hiver; et pour me venger de lui, je le ferai danser, et il ira à la comédie française.

Adieu, Monsieur; continuez-moi votre amitié, et soyez assuré des sentimens que j'ai pour vous.

CATERINE.

P. S. J'allais fermer cette lettre lorsque je reçois la vôtre du 10 juillet, dans laquelle vous me mandez l'aventure arrivée à mon *instruction* en France. Je savais cette anecdote, et même l'appendice, en conséquence de l'ordre du duc de *Choiseul*. J'avoue que j'en ai ri quand je l'ai lu dans les gazettes, et j'ai trouvé que j'étais assez vengée.

L'incendie, arrivé à Pétersbourg, a consumé en tout cent quarante maisons, selon les rapports de la police, parmi lesquelles il y en avait une vingtaine bâties en pierres; le reste n'était que des baraques de bois. Le grand vent avait porté la flamme et les tisons de tous côtés, ce qui renouvela l'incendie le lendemain, et lui donna un air surnaturel; mais il n'est pas douteux que le grand vent et l'excessive chaleur

ont causé tout ce mal qui sera bientôt réparé. Chez nous, on construit avec plus de célérité que dans aucun autre pays de l'Europe. En 1762, il y eut un incendie deux fois aussi considérable qui consuma un grand quartier bâti en bois, il fut reconstruit en briques en moins de trois ans. 1771.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 auguste.

MADAME,

Est-il bien vrai, suis-je assez heureux pour qu'on ne m'ait pas trompé? Quinze mille turcs tués ou faits prisonniers auprès du Danube, et cela dans le même temps que les troupes de votre Majesté impériale entrent dans Pérécop? Cette nouvelle vient de Vienne, puis-je y compter? Mon bonheur est-il certain?

Je veux aussi, Madame, vous vanter les exploits de ma patrie. Nous avons depuis quelque temps une danseuse excellente à l'opéra de Paris. On dit qu'elle a de très-beaux bras. Le dernier opéra comique n'a pas eu un grand succès, mais on en prépare un qui fera l'admiration de l'*univers;* il sera exécuté dans la première ville de l'*univers*, par les meilleurs acteurs de l'*univers*.

Notre contrôleur général, qui n'a pas l'argent de l'*univers* dans ses coffres, fait des opérations qui

1771. lui attirent des remontrances et quelques malédictions.

Notre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud.

Nous avons un régiment dont on a fait la revue; les politiques en présagent un grand événement.

On prétend qu'on a vu un détachement de jésuites vers Avignon, mais qu'il a été dissipé par un corps de jansénistes qui était fort supérieur; il n'y a eu personne de tué, mais on dit qu'il y aura plus de quatre convulsionnaires d'excommuniés.

Je ne manquerai pas, Madame, si votre Majesté impériale le juge à propos, de lui rendre compte de la suite de ces grandes révolutions.

Pendant que nous fesons des choses si mémorables, votre Majesté s'amuse à prendre des provinces en terre-ferme, à dominer sur la mer de l'Archipel et sur la mer Noire, à battre des armées turques. Voilà ce que c'est que de n'avoir rien à faire, et de n'avoir qu'un petit Etat à gouverner.

Je n'en suis pas moins attaché à votre Majesté impériale avec un profond respect et un inviolable dévouement qui ne finira qu'avec ma vie.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LXXXIX. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{14}{25}$ auguſte.

MONSIEUR, je vois par le contenu de votre lettre du 30 juillet qu'alors vous n'aviez point encore reçu mes lettres qui vous annonçaient la ſoumiſſion de toute la Crimée. Elle a fait ſon accord avec le prince d'*Olgorouki*. Aujourd'hui j'ai reçu un courrier qui m'annonce que les ambaſſadeurs tartares ſont en chemin pour me demander la confirmation du kan qu'ils ont élu à la place de *Sélim Ghérai*, trop attaché intérieurement aux Turcs, parce qu'il avait des poſſeſſions perſonnelles en Romélie. Les Mourza lui ont perſuadé de s'en aller, et lui ont fourni à cet effet quelques eſquifs. Je m'en vais donc faire diſtribuer des ſabres, des aigrettes, des kaftans, et j'aurai un faux air de *Mouſtapha*.

Ces Tartares ont fait quelques efforts pour ſecouer l'oppreſſion ottomane; d'ailleurs nous n'en aurions pas eu auſſi bon marché. Je défierais à préſent *Oreſte* de voler une ſtatue en Crimée : il n'y a pas l'ombre des beaux arts chez ces gens-là; mais ils n'en conſervent pas moins le goût de prendre ce qui ne leur appartient pas.

Laiſſez faire ſultan *Ali-Bey* : vous verrez qu'il deviendra joli garçon après avoir pris Damas le 6 juin. Si votre chère Gréce, qui ne ſait que faire des vœux, agiſſait avec autant de vigueur que le ſeigneur des

1771. pyramides, le théâtre d'Athènes ceſſerait bientôt d'être un potager, et le lycée une écurie. Mais ſi cette guerre continue, mon jardin de Czarskozélo reſſemblera bientôt à un jeu de quilles, car à chaque action d'éclat j'y fais élever quelque monument. La bataille du Kogul, où dix-ſept mille combattans en battirent cent cinquante mille, y a produit un obéliſque avec une inſcription qui ne contient que le fait et le nom du général : la bataille navale de Tcheſme a fait naître dans une très-grande pièce d'eau une colonne roſtrale : la priſe de la Crimée y ſera perpétuée par une groſſe colonne ; la deſcente dans la Morée et la priſe de Sparte, par une autre.

Tout cela eſt fait des plus beaux marbres qu'on puiſſe voir, et que les Italiens mêmes admirent. Ces marbres ſe trouvent les uns ſur les bords du lac Ladoga, les autres à Caterinimbourg en Sibérie, et nous les employons comme vous voyez : il y en a preſque de toutes couleurs.

Outre cela, derrière mon jardin, dans un bois, j'ai imaginé de faire bâtir un temple de mémoire auquel on arrivera par un arc de triomphe. Tous les faits importans de la guerre préſente y ſeront gravés ſur des médaillons avec des inſcriptions ſimples et courtes en langue du pays, avec la date et les noms de ceux qui les ont effectués. J'ai un excellent architecte italien qui fait les plans de ce bâtiment qui, j'eſpère, ſera beau, de bon goût, et fera l'hiſtoire de cette guerre. Cette idée m'amuſe beaucoup, et je crois que vous ne la trouverez point déplacée.

Juſqu'à ce que je ſache que la promenade que vous me propoſez ſur le Scamandre ſoit plus agréable

que celle de la belle Néva, vous voudrez bien que je préfère cette dernière. Je m'en trouve si bien! je renonce aussi à la réédification de Troye : j'ai à rebâtir ici tout un faubourg qu'un incendie a ruiné ce printemps. 1771.

Je vous prie, Monsieur, d'être persuadé de ma sensibilité pour toutes les choses obligeantes et heureuses que vous me dites; rien ne me fait plus de plaisir que les marques de votre amitié. Je regrette de ne pouvoir être sorcière, j'emploîrais mon art à vous rendre la vue et la santé.

CATERINE.

LETTRE XC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 auguste.

MADAME,

J'OSE dire que votre Majesté impériale me devait la lettre dont elle m'honore du 16 juillet. J'avais besoin de cette douce consolation après deux détestables gazettes consécutives, dans lesquelles on disait que les troupes de notre invincible sultan *Moustapha* étaient par-tout pleinement victorieuses. Je ne conçois pas ce qu'on gagne à débiter de si impudens mensonges qui ne peuvent séduire les peuples que cinq ou six jours. Quand on trompe les hommes, il faut les tromper long-temps, comme on a fait à Rome. Il n'en est pas de même en fait d'exploits militaires.

1771. Je présume que tous les Tartares de Crimée sont actuellement vos sujets. Je vous vois marcher de conquête en conquête : on m'assure que vos troupes, véritablement victorieuses, ont passé le Danube, et que vous avez cent vaisseaux dans les mers de l'Archipel.

Je bénis DIEU d'être né pour voir cette grande révolution. Personne ne s'attendait, lorsque *Pierre le grand* était de mon temps à Sardam, qu'un jour votre Majesté impériale dominerait sur la mer Noire, sur l'Archipel et sur le Danube.

On m'assure que mon cher ami *Ali-Bey* a pris Damas, et qu'il a mis le siége devant Alep, afin d'essayer jusqu'où l'invincible *Moustapha* peut porter la vertu de la résignation. Si cela est vrai, comme je le souhaite du fond de mon cœur, jamais la patience d'un sultan n'a été plus exercée. Mais il faut que cet invincible héros soit un homme bien opiniâtre pour ne pas vous demander la paix à genoux.

Nous avons eu un roi, nommé *Louis XI*, qui disait *quand orgueil marche devant, dommage marche derrière; Moustapha* ne s'est pas souvenu de cette maxime. Il vous avait ordonné de vider la Podolie, vous avez fort mal obéi. J'ose me flatter à la fin que vous lui ordonnerez de vider Constantinople, et qu'il vous obéira.

Si vous daignez encore, Madame, trouver dans tout ce fracas quelques momens pour lire mes rêveries, les quatrième et cinquième volumes des Questions sur l'Encyclopédie doivent être actuellement entre vos belles mains. Voici en attendant une feuille du tome septième qui n'est pas encore mise au

net. L'auteur a pris la liberté de dire un petit mot de votre Majesté, à la page 356. 1771.

Je me mets à vos pieds, je les baise beaucoup plus respectueusement que ceux du pape; il se croit le premier personnage du monde, *Moustapha* croyait aussi l'être, mais je sais bien à qui ce nom est dû.

Que ma souveraine agrée le profond respect de sa vieille créature.

LETTRE XCI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ septembre.

MONSIEUR, vous me demandez s'il est vrai que dans le temps même que mes troupes entrèrent dans Pérécop, il y a eu sur le Danube une action au désavantage des Turcs; je vous répondrai qu'on n'a donné cet été, du côté du Danube, qu'un seul combat où le lieutenant général, prince *Repnin*, a battu avec son corps détaché un corps de turcs qui s'était avancé après que le commandant de Giurgi leur eut rendu cette place; à peu-près comme Lauterbourg passa aux Autrichiens lorsque M. de *Noailles* commandait l'armée française après la mort de l'empereur *Charles VI.* Le prince *Repnin* étant tombé malade, le lieutenant général *Essen* a voulu reprendre Giurgi, mais il a été repoussé à l'assaut. Cependant, quoi qu'en disent les gazettes, Buchereſt est toujours entre nos mains avec toutes les places de la rive du Danube, depuis Giurgi jusqu'à la mer Noire.

1771. Je ne porte aucune envie aux exploits que vous me mandez de votre patrie. Si les beaux bras de la belle danseuse de l'opéra de Paris, et l'opéra comique qui fait l'admiration de l'univers, consolent la France de la destruction de ses parlemens, et des nouveaux impôts après huit ans de paix, il faut convenir que voilà des services essentiels qu'ils ont rendus au gouvernement. Mais lorsque ces impôts auront été perçus, les coffres du roi seront-ils remplis, et l'Etat libéré?

Vous me dites, Monsieur, que votre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud : je vous donnerai nouvelles pour nouvelles. La mienne est venue d'Azof à Caffa. A Constantinople on est très-affligé de la perte de la Crimée : pour les dissiper, il faudrait leur envoyer l'opéra comique, et les marionnettes aux mutins de Pologne, au lieu de cette foule d'officiers français qu'on envoie s'y perdre. Ceux de mes troupes qui aiment le spectacle, peuvent assister aux drames de M. *Somorokof* à Tobolsk, où il y a de fort bons acteurs.

Adieu, Monsieur; combattons les méchans qui ne veulent point rester en repos, et battons-les puisqu'ils le désirent. Aimez-moi, et portez-vous bien.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE XCII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 septembre.

MADAME,

Me trompé-je cette fois-ci ! Une flotte toute entière de mes amis les Turcs réduite en cendres dans le port de Lemnos ! Le comte *Alexis Orlof*, maître de cette île ! C'eſt ce qu'on me mande de Veniſe. Ces nouvelles retentiſſent dans les échos des Alpes, et nous répétons les noms de votre Majeſté impériale et du comte *Orlof*. Il me ſemble que c'eſt à peu-près dans le même temps qu'une autre flotte turque fut conſumée dans cette mer l'année paſſée, voilà un bel anniverſaire. On voit bien que Lemnos était en effet l'île de *Vulcain;* ce dieu brûle vos ennemis.

Ah, *Mouſtapha*, *Mouſtapha!* Eh bien votre Hauteſſe ſe jouera-t-elle encore à mon impératrice? lui ordonnerez-vous de vider ſans délais la Podolie? trouverez-vous fort impertinent qu'elle n'ait pas obéi aux ordres de votre ſublime Porte? Mettrez-vous encore ſes miniſtres en priſon? Voilà mon auguſte ſouveraine en poſſeſſion de votre Tartarie-Crimée, maîtreſſe de tous vos Etats au-delà du Danube, maîtreſſe de toute votre mer Noire. Vous n'êtes point galant, *Mouſtapha;* vous deviez venir lui faire la cour, et baiſer ſes belles mains au lieu de lui faire la guerre. Croyez-moi,

1771. demandez lui très-humblement pardon; c'eſt ce que vous avez de mieux à faire.

Savez-vous bien, M. *Mouſtapha*, que mon héroïne, occupée continuellement à vous battre, trouve encore le temps de m'écrire des lettres pleines d'eſprit et de grâces? Vous douteriez-vous par haſard de ce que ſignifient ces mots *grâces* et *eſprit*? Elle a daigné me mander du 22 juillet, 2 auguſte, qu'on lui aurait l'obligation d'une carte géographique de la Crimée; on n'en a jamais eu de paſſables juſqu'à préſent; vous n'êtes pas géographes vous autres Turcs, vous poſſédez un beau pays, mais vous ne le connaiſſez pas. Mon impératrice vous le fera connaître.

Savez-vous ſeulement où était le paradis terreſtre? moi je le ſais. Il eſt par-tout où eſt *Caterine II*, proſternez-vous avec moi à ſes pieds.

Donné à Ferney, le 3 de la lune de Schéval.

LETTRE XCIII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

SEIGNEUR MOUSTAPHA,

Je demande pardon à votre Hauteſſe du dernier compliment que je vous ai fait ſur votre flotte, prétendue brûlée par ces braves *Orlof*; ce qui eſt vraiſemblable n'eſt pas toujours vrai. On m'avait mal informé, mais vous avez encore de plus fauſſes idées que je n'ai de fauſſes nouvelles.

Vous vous êtes plus lourdement trompé que moi, quand vous avez commencé cette guerre contre ma belle impératrice. Vous êtes bien payé d'avoir été un ignorant qui, du fond de votre ſérail, ne ſaviez point à qui vous aviez affaire? Plus vous étiez ignorant et plus vous étiez orgueilleux. C'eſt une grande leçon pour tous les rois. Il y a près de trois ans que je vous prédis malheur. Mes prédictions ſe ſont accomplies, et quant à votre flotte brûlée, ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. Comptez ſur MM. les comtes *Orlof*.

D'ailleurs il eſt bien plus agréable de vous prendre la Crimée que de vous brûler quelques vaiſſeaux. Ne ſoyez plus ſi glorieux, mon bon *Mouſtapha*. Il eſt vrai que mon impératrice vous donne une place dans ſon temple de mémoire; mais vous y ſerez placé comme les rois vaincus l'étaient au capitole.

1771. On m'écrit que vous entendez enfin raiſon, et que vous demandez la paix. Je ne ſais ſi vous êtes aſſez raiſonnable pour faire cette démarche, et ſi on m'a trompé ſur cette affaire comme ſur votre flotte.

J'ignore encore s'il eſt vrai que vos troupes aient battu mon cher ami *Ali-Bey* en Syrie. J'ai peur que ce petit ſuccès ne vous enivre ; mais, prenez-y garde, les Ruſſes ne reſſemblent pas aux Egyptiens; ils vous donnent ſur les oreilles depuis trois ans, et vous les frotteront encore ſi vous perſiſtez à ne pas demander pardon à l'auguſte *Caterine*. J'ai été très-fâché que vous l'ayez forcée d'interrompre ſon beau code de lois, pour vous battre. Elle aurait mieux aimé être *Thémis* que *Bellone ;* mais, grâce à vous, elle eſt montée au temple de la gloire par tous les chemins. Reſtez dans votre temple de l'orgueil et de l'oiſiveté, et croyez que je ſerai toujours tout à vous.

L'hermite de Ferney.

Je prends la liberté d'envoyer ma lettre à ſa Majeſté impériale de Ruſſie, qui ne manquera pas de vous la faire rendre.

LETTRE XCIV. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{6}{17}$ octobre.

MONSIEUR, j'ai à vous fournir un petit supplément à l'article *fanatisme*, qui ne figurera pas mal aussi dans celui des *contradictions*, que j'ai lu avec la plus grande satisfaction dans le livre des Questions sur l'Encyclopédie. Voici de quoi il s'agit.

Il y a des maladies à Moscou : ce sont des fièvres pourprées, des fièvres malignes, des fièvres chaudes avec taches et sans taches, qui emportent beaucoup de monde, malgré toutes les précautions qu'on a prises. Le grand-maître comte *Orlof* m'a demandé en grâce d'y aller pour voir sur les lieux quels seraient les arrangemens les plus convenables à prendre pour arrêter ce mal. J'ai consenti à cette action si belle et si zélée de sa part, non sans sentir une vive peine sur le danger qu'il va courir.

A peine était-il en chemin, depuis vingt-quatre heures, que le maréchal *Soltikof* m'écrivit la catastrophe suivante, qui s'est passée à Moscou du 15 au 16 septembre, vieux style.

L'archevêque de cette ville, nommé *Ambroise*, homme d'esprit et de mérite, ayant appris qu'il y avait depuis quelques jours une grande affluence de populace devant une image qu'on prétendait qui guérissait les malades (lesquels expiraient aux pieds de la *sainte Vierge*), et qu'on y portait beaucoup

1771. d'argent, envoya mettre son sceau sur cette caisse, pour l'employer ensuite à quelques œuvres pieuses : arrangement économique que chaque évêque est très en droit de faire dans son diocèse. Il est à supposer qu'il avait intention d'ôter cette image, comme cela s'est pratiqué plus d'une fois, et que ceci n'était qu'un préambule. Effectivement cette foule de monde, rassemblée dans un temps d'épidémie, ne pouvait que l'augmenter. Mais voici ce qui arriva.

Une partie de cette populace se mit à crier : *L'archevêque veut voler le trésor de la Sainte Vierge, il faut le tuer*. L'autre prit parti pour l'archevêque. Des paroles ils en vinrent aux coups. La police voulut les séparer, mais la police ordinaire n'y put suffire. Moscou est un monde, non une ville. Les plus furieux se mirent à courir vers le Kremlin ; ils enfoncèrent les portes du couvent où réside l'archevêque ; ils pillèrent ce couvent, s'enivrèrent dans les caves, où beaucoup de marchands tiennent leurs vins ; et n'ayant point trouvé celui qu'ils cherchaient, une partie s'en alla vers le couvent nommé *Donskoi*, d'où ils tirèrent ce respectable vieillard qu'ils massacrèrent inhumainement ; l'autre resta à se battre en partageant le butin.

Enfin le lieutenant-général *Jérapkin* arriva avec une trentaine de soldats, qui les obligèrent bien vîte à se retirer. Les plus mutins furent pris. En vérité, ce fameux dix-huitième siècle a bien là de quoi se glorifier ! Nous voilà devenus bien sages ! mais ce n'est pas à vous qu'il faut parler sur cette matière : vous connaissez trop les hommes pour vous étonner des contradictions et des extravagances dont ils sont

capables. Il suffit de lire vos Questions sur l'Encyclopédie pour être persuadé de la profonde connaissance que vous avez de l'esprit et du cœur des humains. 1771.

Je vous dois mille remercîmens, Monsieur, de la mention que vous voulez bien faire de moi dans divers endroits de ce dictionnaire très-utile et très-agréable : je suis étonnée d'y trouver souvent mon nom à la fin d'une page où je l'attendais le moins.

J'espère que vous aurez reçu, à l'heure qu'il est, la lettre de change pour le payement des fabricans qui m'ont envoyé leurs montres.

La nouvelle du combat naval donné à Lemnos est fausse. Le comte *Alexis Orlof* était encore à Paros le 24 juillet, et la flotte turque n'ose montrer ses beaux yeux en deçà des Dardanelles. Votre lettre au sujet de ce combat est unique. Je sens, comme je le dois, les marques d'amitié qu'il vous plaît de me donner, et je vous ai les plus grandes obligations pour vos charmantes lettres.

J'ai trouvé, Monsieur, dans les Questions sur l'Encyclopédie, si remplies de choses aussi excellentes que nouvelles, à l'article *Economie publique*, page 61 de la cinquième partie, ces paroles : *Donnez à la Sibérie et au Kamshatka réunis, qui sont quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un Cyrus pour souverain, un Solon pour législateur, un duc de Sulli, un Colbert pour surintendant des finances, un duc de Choiseul pour ministre de la guerre et de la paix, un Anson pour amiral; ils y mourront de faim avec tout leur génie.*

Je vous abandonne tout le pays de la Sibérie

1771. et du Kamshatka, qui eſt ſitué au-delà du ſoixante-troiſième degré ; en revanche, je plaide chez vous la cauſe de tout le terrain qui ſe trouve entre le ſoixante-troiſième et le quarante-cinquième degré : il manque d'hommes en proportion de ſon étendue, de vins auſſi. Non-ſeulement il eſt cultivable, mais même très-fertile. Les blés y viennent en ſi grande abondance, qu'outre la conſommation des habitans, il y a des braſſeries immenſes d'eau-de-vie ; et il en reſte encore aſſez pour en mener par terre en hiver, et par les rivières en été, juſqu'à Archangel, d'où on l'envoie dans les pays étrangers. Et peut-être en a-t-on mangé dans plus d'un endroit, en diſant que les blés ne mûriſſent jamais en Sibérie.

Les animaux domeſtiques, le gibier, les poiſſons, ſe trouvent en grande abondance dans ces climats ; et il y en a d'eſpèce excellente, qu'on ignore dans les autres pays de l'Europe.

Généralement, les productions de la nature en Sibérie ſont d'une richeſſe extraordinaire : témoin la grande quantité de mines de fer, de cuivre, d'or et d'argent, les carrières d'agates de toutes couleurs, de jaſpe, de criſtaux, de marbres, de talc, &c. &c. qu'on y trouve.

Il y a des diſtricts entiers couverts de cédres d'une épaiſſeur extraordinaire, auſſi beaux que ceux du mont Liban, et des fruitiers ſauvages de beaucoup d'eſpèces différentes.

Si vous êtes curieux, Monſieur, de voir des productions de la Sibérie, je vous en enverrai des collections de différentes eſpèces qui ne ſont communes qu'en Sibérie, et rares par-tout ailleurs. Mais

une chose qui démontre, je pense, que le monde est un peu plus vieux que nos nourrices ne nous le disent, c'est qu'on trouve dans le Nord de la Sibérie, à plusieurs toises sous terre, des ossemens d'éléphans, qui depuis fort long-temps n'habitent plus ces contrées. 1771.

Les savans, plutôt que de convenir de l'antiquité de notre globe, ont dit que c'était de l'ivoire fossile; mais ils ont beau dire, les fossiles ne croissent point en forme d'éléphant très-complet.

Ayant plaidé ainsi devant vous la cause de la Sibérie, je vous laisse le jugement du procès, et me retire en vous réitérant les assurances de la plus haute considération, et de l'amitié et de l'estime la plus sincère.

CATERINE.

LETTRE XCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

Je n'écris point par cette poste à *Moustapha;* permettez-moi de donner la préférence à votre Majesté impériale; il n'y a pas moyen de parler à ce gros cochon, quand on peut s'adresser à l'héroïne du siècle.

J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Velches

1771. n'ont jamais été trop sages, mais du moins ils passaient pour galans, et je ne sais rien de si grossier que de porter les armes contre vous. Cela est contre toutes les lois de la chevalerie. Il est bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blanc-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre, tandis que deux cents mille tartares quittent *Moustapha* pour vous servir. Ce sont les Tartares qui sont polis, et les Français sont devenus des Scythes. Daignez observer, Madame, que je ne suis point velche; je suis suisse, et si j'étais plus jeune, je me ferais russe.

Votre Majesté impériale m'a bien consolé par sa lettre du 4 septembre; elle a daigné m'apprendre le véritable état des affaires vers le Danube. La France ma voisine retentissait des plus fausses nouvelles; mais je reste toujours dans ma surprise que *Moustapha* ne demande point la paix. Est-ce qu'il aurait quelques succès contre mon cher *Ali-Bey*?

Ah! Madame, qu'une paix glorieuse serait belle après toutes vos victoires.

Tandis que vous avez la bonté de perdre quelques momens à lire le quatrième et le cinquième volume des Questions, le questionneur a fait partir le sixième et le septième; mais il a bien peur de ne pouvoir continuer. Il n'en peut plus, il est bien malade; et voilà pourquoi il désirait que votre Majesté allât bien vîte à Constantinople, car assurément il n'a pas le temps d'attendre.

Ma colonie est à vos pieds; je voudrais qu'elle pût envoyer des montres à la Chine par vos caravanes, mais elle est beaucoup plus glorieuse d'en

avoir envoyé à Pétersbourg. Votre Majesté impériale est trop bonne ; je suis toujours étonné de tout ce que vous faites. Il me semble que le roi de Prusse en est tout aussi surpris et presque aussi aise que moi. Rien n'égale l'admiration pour votre personne, la reconnaissance et le profond respect du vieux malade de Ferney. 1771.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 novembre.

MADAME,

J'AIME toujours mieux prendre la liberté d'écrire à mon héroïne qu'à *Mouslapha* qui n'est point du tout mon héros. J'aurais, à la vérité, beaucoup de plaisir à lui rire au nez sur la belle reprise de Giurgi ou Giorgova, et sur la défaite totale de ce terrible *Oginski*.

J'ai bien peur qu'on ait trouvé quelques-uns de nos Velches parmi leurs prisonniers : *Que diable, allaient-ils faire dans cette galère ?*

Apparemment que votre Majesté impériale avait donné le mot à mon cher *Ali-Bey* pour qu'il reprît Damas et la sainte Jérusalem, pendant que votre Majesté reprendrait Giorgova. Si cette aventure de Damas est vraie, je n'ai plus d'inquiétude que pour le férail de mon cher *Mouslapha*. On me flatte que M. le comte *Alexis Orlof* est maître du Négrepont ;

1771. cela me donne des espérances pour Athènes à laquelle je suis toujours attaché en faveur de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Menandre*, et du vieil *Anacréon* mon confrère, quoique les Athéniens soient devenus les plus pauvres poltrons du Continent. Mais d'où vient que Raguse, l'ancienne Epidaure (à ce qu'on dit), laquelle appartint si long-temps à l'empire d'Orient, c'est-à-dire au vôtre, se met-elle sous la protection de l'empire d'Occident? Y a-t-il donc d'autre protection à présent que celle de mon héroïne? Que font les *savii-grandi* de Venise? Pourquoi ne reprennent-ils pas le royaume de *Minos*, pendant que les braves *Orlof* prennent le royaume de *Philoctète*? C'est qu'il n'y a actuellement rien de grand dans l'Europe que mon auguste *Catherine II*, à qui j'ai voué mes derniers soupirs.

J'étais bien malade; la nouvelle de Giorgova m'a ressuscité pour quelque temps, et je respire encore avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance pour votre Majesté impériale.

Le vieux malade de Ferney.

1771.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 novembre.

MADAME,

Les malheurs ne pouvaient arriver à votre Majeſté impériale ni par vos braves troupes ni par votre ſublime et ſage adminiſtration; vous ne pouviez ſouffrir que par les fléaux qui ont de tout temps déſolé la nature humaine. La maladie contagieuſe qui afflige Moſcou et ſes environs eſt venue, dit-on, de vos victoires mêmes. On débite que cette contagion a été apportée par des dépouilles de quelques turcs vers la mer Noire. *Mouſtapha* ne pouvait donner que la peſte dont ſon beau pays eſt toujours attaqué. C'était aſſurément une raiſon de plus pour tous les princes vos voiſins de ſe joindre à vous et d'exterminer ſous vos auſpices les deux grands fléaux de la terre, la peſte et les Turcs. Je me ſouviens qu'en 1718 nous arrêtâmes la peſte à Marſeille; je ne doute pas que votre Majeſté impériale ne prenne encore de meilleures meſures que celles qui furent priſes alors par notre gouvernement. L'air ne porte point cette contagion, le froid la diminue, et vos ſoins maternels la diſſiperont, l'infame négligence des Turcs augmenterait votre prévoyance, ſi quelque choſe pouvait l'augmenter.

1771. On parle d'une diſette qui ſe fait ſentir dans votre armée navale. Mais je ne la crois pas ; puiſque c'eſt un des braves comtes *Orlof* qui la commande. C'en ſerait trop que d'éprouver à la fois les trois faveurs dont le prophète *Gad* en donna une à choiſir à votre petit prétendu confrère *David*, pour avoir fait le dénombrement de ſa chétive province.

J'éprouve auſſi des fléaux dans mes villages ; le malheur ſe fourre dans les trous de ſouris, comme il marche la tête levée dans les grands empires. Ma colonie d'horlogers a eſſuyé des perſécutions, mais je les ai tirés d'affaire à force d'argent, et j'eſpère toujours qu'ils pourront vous ſervir à établir un commerce utile entre vos Etats et la Chine. En vérité, j'aurais mieux aimé les faire travailler ſur les bords du Volga que ſur ceux du lac de Genève.

Chaſſez à jamais la peſte et les Ottomans au-delà du Danube ; et recevez, Madame, avec votre bonté ordinaire le profond reſpect et l'attachement inviolable du vieil hermite de Ferney pour votre Majeſté impériale.

LETTRE XCVIII. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{18}{29}$ novembre.

MONSIEUR, pour faire tenir votre lettre au seigneur *Mouſtapha*, le maréchal de *Romanzof* a envoyé le mois passé le général-major *Veiſmann* au-delà du Danube. Après avoir fait sauter en l'air deux petits forts qui barraient son chemin, il a marché vers Balada où le grand-visir était campé : il a pris cette place, a battu les troupes du visir, s'est emparé du canon fondu l'an passé par M. *Tott* à Constantinople; ensuite, il est entré poliment dans le camp du visir pour le voir et lui parler, mais il ne l'y a pas trouvé.

Nos troupes légères se sont portées jusqu'au mont Hémus sans rencontrer à qui s'adresser. Alors M. *Veiſmann*, croyant sa commission achevée, retourna vers Isaki qu'il rasa. Pendant ce temps-là un autre général-major a pris les forts de Matelina et de Girsova; et le lieutenant-général *Essen* s'amusait à battre quarante mille turcs commandés par *Mouſſou-Ouglou*, ci-devant visir, qui s'était avancé en Valachie.

Après la défaite de *Mouſſou*, Giurgi fut repris. Les deux rives du Danube, depuis cet endroit jusqu'à la mer Noire, sont présentement nettoyées de Turcs, comme une maison hollandaise l'est de la poussière. Tout ceci s'est passé du 20 au 27 octobre, vieux style.

*

1771. Consolez-vous, Monsieur; votre cher *Ali-bey* est maître de Damas.

Nous avons ici présentement le halga sultan, frère du kan, indépendant de la Crimée, par la grâce de DIEU et des armes de la Russie: c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, plein d'esprit et du désir de s'instruire.

J'ai à vous dire que les maladies à Moscou sont réduites, par les soins infatigables du comte *Orlof*, à un dixième de ce qu'elles étaient. Ses frères ont fait le diable à quatre dans l'Archipel; ils ont partagé leur flotte en deux: l'aîné a fait plusieurs descentes depuis le cap Matapan jusqu'à Lemnos, a enlevé à l'ennemi des magasins et des bâtimens, et a détruit ce qu'il n'a pu emporter; le cadet en a fait autant sur les côtes d'Asie et d'Afrique; mais sa maladie très-sérieuse l'a obligé de revenir à Livourne.

Si ces nouvelles, Monsieur, peuvent vous rendre la santé, elles auront un nouveau mérite à mes yeux, parce qu'on ne saurait s'intéresser plus vivement que je le fais à tout ce qui vous regarde.

Dites-moi, je vous prie, si l'édition de l'Encyclopédie qu'on fait à Genève est avouée par les auteurs de la première; les éditeurs nouveaux m'ont demandé des mémoires sur la Russie pour les y insérer.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE XCIX. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

MADAME,

Je vois, par la lettre dont votre Majesté impériale m'honore du $\frac{6}{17}$ octobre, que vous êtes née pour instruire les hommes autant que pour les gouverner.

La populace sera difficilement instruite; mais tous ceux qui auront reçu une éducation seulement tolérable, profiteront de plus en plus des lumières que vous répandez. Il est triste que l'archevêque de Moscou ait été le martyr de la *bonne Vierge;* les barbares imbécilles, superstitieux et ivrognes, qui l'ont tué, méritent sans doute un châtiment qui fasse impression sur ces têtes de buffles. Je suis persuadé que, depuis la mort du fils de la *sainte Vierge*, il n'y a presque point eu de jour où quelqu'un n'ait été assassiné à son occasion; et à l'égard des assassinats en front de bandière, dont le fils et la mère ont été le prétexte, ils sont en grand nombre et trop connus. Le meurtre de l'archevêque est bien punissable; je trouve celui du chevalier de *la Barre* plus horrible, parce qu'il a été commis de sang froid par des hommes qui devaient avoir du sens commun et de l'humanité.

Je rends grâce à la nature de ce que la maladie épidémique de Moscou n'est point la peste. Ce mot effrayait nos pays méridionaux. Chacun débitait

1771. des contes funeſtes. Les menſonges imprimés qui courent tous les jours ſur votre empire, font bien voir comment l'hiſtoire était écrite autrefois. Si le roi d'Egypte avait perdu une douzaine de chevaux, on diſait que l'*Ange exterminateur* était venu tuer tous les quadrupèdes du pays.

M. le grand-maître *Orlof* eſt un ange *conſolateur;* il a fait une action héroïque. Je conçois qu'elle a dû bien émouvoir votre cœur partagé entre la crainte et l'admiration; mais vous devez être moins ſurpriſe qu'une autre: les grandes actions ſont de votre compétence. Je remercie votre Majeſté impériale de tout ce qu'elle daigne m'apprendre ſur la Sibérie méridionale; elle m'en dit plus en dix lignes que l'abbé *Chappe* dans un in-folio. Si vous le permettez, cela entrera dans un ſupplément aux Queſtions, qu'on prépare à préſent au mont Krapac. J'avoue que je ſuis fort étonné des ſquelettes d'éléphans trouvés dans le nord de la Sibérie. Je crois difficilement à l'ivoire foſſile, et j'ai auſſi beaucoup de peine à croire à de véritables dents d'éléphans enterrés trente pieds ſous les glaces; mais je crois la nature capable de tout, et il ſe pourrait bien faire (en expliquant les choſes reſpectueuſement) que l'*Adam* des Hébreux, connu jadis d'eux ſeuls, fût de très-fraîche date: ſix mille ans ſont en effet bien peu de choſe.

Votre Majeſté, qui m'a déjà donné tant de marques de bonté, veut m'envoyer quelques productions de la Sibérie. J'oſerais lui demander de la graine de ces beaux cédres qui n'ont pas de peine à ſurpaſſer ceux du Liban; car le Liban n'en a preſque plus. Je les planterais dans mon hermitage, où il fait quelquefois

presque aussi froid qu'en Sibérie. Je sais bien que je ne les verrai pas croître ; mais la postérité les verra, et elle dira : Voilà les bienfaits de celle qui érigea le temple de mémoire. 1771.

Les artistes de Ferney ont reçu l'argent que votre Majesté a eu la bonté de leur envoyer. Ils sont à vos pieds comme moi. Je ne me souvenais pas de vous avoir parlé d'une pendule ; mais si vous en voulez, vous en aurez incessamment : votre Majesté n'aurait qu'à fixer le prix, je lui réponds qu'elle serait bien servie, et à bon compte. Ce n'est peut-être pas le temps de proposer un commerce de pendules et de montres avec la Chine ; mais votre universalité fait tout à la fois. C'est-là, selon mon avis, la vraie grandeur, la vraie puissance.

Les Génevois ont bien établi un petit commerce de montres à Kanton ; votre Majesté pourrait en établir un dans l'endroit où les Russes commercent avec les Chinois. Un homme de confiance pourrait envoyer de Pétersbourg à Ferney les ordres auxquels on se conformerait ; mais j'ai bien peur que ce plan ne tienne un peu de la proposition des chars de guerre de *Cyrus*. Vous avez très-bien battu les Turcs sans le secours de ces beaux chars de guerre à la nouvelle mode.

Je me flatte qu'à présent le comte *Alexis Orlof* leur a pris le Négrepont sans aucun char ; il ne vous faut que des chars de triomphe. Je me mets de loin derrière eux et je crie *io trionfo* d'une voix très-faible et très-cassée, mais qui part d'un cœur pénétré de tout ce que votre Majesté impériale peut inspirer à l'hermite, &c.

1771.

LETTRE C.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 3 décembre.

MADAME,

VOILA sans doute une belle action que les Confédérés ont faite. Je ne doute pas que le révérend père *Ravaillac* et le révérend père *Poignardini* n'aient été les confeſſeurs de ces meſſieurs, et qu'ils ne les aient munis du pain des forts comme le dit le révérend père *Strada*, en parlant du bienheureux *Balthaſar Gerard*, aſſaſſin du prince d'Orange. Du moins, votre pauvre archevêque de Moſcou n'a été tué que par des gueux ivres, par une populace effrénée que la raiſon ne peut jamais gouverner, et qu'il faut emmuſeler comme des ours; mais le roi de Pologne a été trahi, aſſailli, frappé, par des gentilshommes qui parlent latin; qui lui avaient juré obéiſſance.

On dit qu'on a imprimé, dans les Etats de votre Majeſté impériale, une relation de cette conſpiration étonnante. Oſerais-je vous ſupplier de daigner m'en faire parvenir un exemplaire? Il pourrait me ſervir en temps et lieu, ſuppoſé que j'aye encore quelque temps à vivre. J'avoue que j'ai la faibleſſe d'aimer la vie, quand ce ne ſerait que pour voir l'eſtampe de votre temple de mémoire, et celle de votre ſtatue érigée vis-à-vis celle de *Pierre le grand*.

Nous ſommes inondés de tant de nouvelles que

je n'en crois aucune. La Renommée eſt une déeſſe qui n'acquiert le ſens commun qu'avec le temps ; encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. L'hiſtoire la plus vraie eſt mêlée de menſonges, comme l'or dans la mine eſt ſouillé par des métaux étrangers ; mais les grandes actions, les grands monumens reſtent à la poſtérité. La gloire ſe dégage des lambeaux dont on la couvre, et paraît à la fin dans toute ſa ſplendeur. Heureux l'écrivain qui donnera dans un ſiècle l'hiſtoire de *Caterine II.* 1771.

Nous avons toujours dans notre voiſinage un comte *Orlof*, en Suiſſe, avec ſa famille, tandis que les autres vous ſervent ſur terre et ſur mer. M. *Polianski* nous fait l'honneur de venir quelquefois à Ferney ; il nous enchante par tout ce qu'il nous dit de la magnificence de votre cour, de votre affabilité, de votre travail aſſidu, de la multiplicité des grandes choſes que vous faites en vous jouant. Enfin, il me met au déſeſpoir d'avoir près de quatre-vingts ans, et de ne pouvoir être témoin de tout cela. M. *Polianski* a un déſir extrême de voir l'Italie, où il apprendrait plus à ſervir votre Majeſté impériale que dans le voiſinage de la Suiſſe et de Genève ; il attend ſur cela vos ordres et vos bontés depuis long-temps. C'eſt un très-bon eſprit et un très-bon homme, dont le cœur eſt véritablement attaché à votre Majeſté.

Nous voici dans un temps, Madame, où il n'y a pas moyen de prendre de nouvelles provinces à mon cher ami *Mouſtapha*. J'en ſuis fâché ; mais je le prie d'attendre au printemps.

Je renouvelle mes vœux pour la conſtante proſpérité de vos armes, pour votre ſanté, pour votre

1771. gloire, pour vos plaisirs. Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale avec la plus sensible reconnaissance et le plus profond respect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 décembre.

MADAME,

J'IMPORTUNE votre Majesté impériale de mes félicitations, et de mes battemens de mains : on n'a jamais fait avec elle. Une ville n'est pas plutôt prise, qu'une autre est rendue. A peine les Turcs sont-ils battus sur la rive gauche du Danube, qu'ils sont défaits sur la rive droite ; si on leur prend cent canons à Giorgiova, on leur en prend cent cinquante dans une bataille. Voilà du moins ce qu'on me dit, et ce qui me comble de joie.

J'espère par-dessus tout cela que l'attentat des Confédérés sera pour vous un nouveau sujet de gloire.

Votre Majesté me permettrait-elle de joindre à ce petit billet une requête de mes colons? Vous vous souvenez que vous trouvâtes dans leurs caisses plus de montres qu'ils n'en avaient spécifié dans leurs factures. Les artistes qui, par l'oubli de leur facture, n'ont pas été compris dans le payement ordonné par votre Majesté, se jettent à vos pieds ;

ce font des gens dont toute la fortune eſt dans leurs doigts. Il ne s'agit que de deux cents quarante-ſept roubles, à ce que je crois. 1771.

Il y a un de mes artiſtes qui fait des montres en bagues, à répétition, à ſecondes, quart et demi-quart, et à carrillon. C'eſt un prodige bien ſingulier; mais ces bagatelles difficiles ne ſont pas dignes de l'héroïne qui venge l'Europe de l'inſolence des Turcs, malgré une partie de l'Europe.

Le roi de Pruſſe s'eſt amuſé à faire un poëme épique contre les Confédérés. Je crois que M. l'abbé d'*Oliva* payera les frais de l'impreſſion.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect, l'attachement, l'admiration, la reconnaiſſance du vieux malade de Ferney.

LETTRE CII.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{3}{14}$ décembre.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 18 novembre. Grâces aux arrangemens pris par le comte *Orloſ* à Moſcou, il n'y avait, le 28 de ce même mois, que deux perſonnes de mortes dans cette ville, de la contagion dont vos pays méridionaux ont ſi grand effroi, et avec raiſon. Mais il y a encore des malades; les médecins aſſurent que les deux tiers en réchapperont. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'aucune perſonne de qualité n'en a été attaquée, et qu'il eſt mort plus de femmes que d'hommes. Dans

1771. les corps disséqués, on a trouvé que le sang s'était réfugié dans le cœur et les poumons; qu'il n'y en avait pas une goutte dans les veines; que tous les remèdes étaient mortels, hors ceux qui provoquaient la fueur.

Je vous enverrai incessamment des noix de cédre de Sibérie; j'ai fait écrire au gouverneur de m'en envoyer de toutes fraîches. Vous les aurez vers le printemps.

Les contes de l'abbé *Chappe* ne méritent guère de croyance. Je ne l'ai jamais vu; et cependant il prétend dans son livre avoir mesuré, dit-on, des bouts de bougie dans ma chambre, où il n'a jamais mis le pied. Ceci est un fait.

Votre lettre me tire d'inquiétude au sujet de l'argent des montres, puisqu'enfin il est arrivé. Pour ce qui regarde le commerce des montres à la Chine, je crois qu'il ne serait pas impossible d'y parvenir en s'adressant à quelque comptoir d'ici, qui trouvera bien le moyen de les faire parvenir à la frontière de la Chine; car, quoi qu'en disent certains écrivains, la couronne ne fait plus ce commerce.

Les tableaux que j'ai fait acheter en Hollande, de la collection de *Brankam*, ont tous péri sur les côtes de Finlande. Il faudra s'en passer. J'ai eu du guignon cette année; en pareil cas, il n'y a d'autre ressource que de s'en consoler.

Je vous ai mandé les nouvelles que j'ai reçues de mes armées de terre et de mer: il ne me reste donc en ce moment, Monsieur, que de vous renouveller tous les sentimens que vous me connaissez.

CATERINE.

LETTRE CIII.

1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier janvier.

MADAME,

Je souhaite à votre Majesté impériale, pour l'année 1772, non pas augmentation de gloire, car il n'y a plus moyen, mais augmentation de croquignoles sur le nez de *Moustapha* et de ses visirs, quelques victoires nouvelles, votre quartier général à Andrinople, et la paix.

La lettre de votre Majesté impériale, du $\frac{18}{29}$ novembre, peut me faire vivre encore pour le moins cette année bissextile. Si vous aviez pris la mode des anciens Romains en tout, vos lettres seraient toujours farcies de lauriers. Je voudrais que le frère du nouveau *Thoas* de la Tauride pût voyager dans nos climats, et que je pusse l'entendre. Je serais bien charmé d'apprendre à nos Velches qu'il y a un bel-esprit dans le pays où *Iphigénie* égorgeait, en qualité de religieuse, tous les étrangers, en l'honneur d'une vilaine statue de bois, toute semblable à Notre-Dame miraculeuse de Czenstokova.

Je ne sais encore, Madame, si c'était la vraie peste qui s'était emparée de Moscou; mais elle est dans notre voisinage. Elle a envoyé devant DIEU cinq cents cinquante personnes à Crémone, en un jour, à ce que dit la renommée. Pour peu qu'elle ait duré

1772. huit jours, il n'y a plus perſonne dans cette ville. On prétend qu'elle eſt venue de la foire de Sinigaglia, pays appartenant à mon ſaint-père le pape, ſur la côte de la mer Adriatique. Les papes ne pouvant plus détrôner les princes, leur envoient ce fléau de DIEU pour les amener à réſipiſcence. Mais la peſte étant venue par le voiſinage de Notre-Dame de Lorette, elle pourra bien paſſer par Rome. Il ſerait triſte que le grand inquiſiteur et le ſacré collége euſſent le charbon.

Le fait eſt que Genève, ma voiſine, tremble de tout ſon cœur, attendu qu'elle a plus de commerce avec Crémone qu'avec Rome; mais ſurement les proceſſions des catholiques auront purifié l'air avant que la peſte vienne à Ferney, qui eſt tout au beau milieu des hérétiques.

Une autre peſte eſt celle des Confédérés de Pologne; je me flatte que votre Majeſté impériale les guérira de leur maladie contagieuſe. Nos chevaliers velches, qui ont été porter leur inquiétude et leur curioſité chez les Sarmates, doivent mourir de faim, s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaiſante croiſade qu'ils ont été faire. Cela ne ſervira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation.

Votre Majeſté me demande ſi les auteurs de l'Encyclopédie avouent l'édition de Genève? ils la ſouffrent; mais ils n'en ſont pas les maîtres. Elle devait ſe faire à Paris; notre inquiſition ne l'a pas permis. Les libraires de Paris ſe ſont aſſociés avec ceux de Genève pour cet ouvrage, qui ne ſera fait de pluſieurs années. Ils en ſont les maîtres, et ils font travailler des auteurs à tant la feuille, comme je

fais travailler mes manœuvres dans mon jardin à tant la toise. Ils ont fait écrire à M. le prince *Galitzin*, à la Haie, et lui ont demandé sa protection pour obtenir des supplémens; ils ont raison: les articles de Russie donneront du lustre à leur édition, en dépit des canons fondus par M. de *Tott*. Ce M. de *Tott*, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit; c'est dommage qu'il ait pris le parti de *Moustapha*. 1772.

Je suis fâché qu'*Ali-Bey*, le prince *Héraclius*, le prince *Alexandre*, ne connaissent point les fêtes de nos remparts, nos admirables opéra-comiques, notre fax-hall perfectionné, et qu'ils ne sachent pas danser le menuet proprement.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale pour l'année 1772, dont je compte voir le premier jour, car elle commence aujourd'hui; et personne n'est sûr du second.

Votre admirateur et votre très-humble et très-passionné serviteur,

le vieux malade de Ferney.

La peste de Crémone vient de cesser : on dit que ce n'est rien; peut-être demain recommencera-t-elle.

1772.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 janvier.

MADAME,

QUOI! votre ame partagée entre la Crimée, la Moldavie, la Valachie, la Pologne, la Bulgarie, occupée à roſſer le grave *Mouſtapha*, et à faire occuper une douzaine d'îles dans l'Archipel par vos argonautes, daigne s'abaiſſer juſqu'à être en peine ſi les horlogers de mon village ont reçu l'argent de leurs montres! Vous êtes comme *Tamerlan* qui, le jour de la bataille d'Ancyre, ne put s'endormir juſqu'à ce que ſon nain eût ſoupé.

J'ai mandé cependant à votre Majeſté impériale qu'ils avaient tous été très-bien payés, excepté trois ou quatre pauvres diables dont on avait oublié la facture. Ma lettre eſt du mois de novembre. Je me flatte qu'elle n'a pas été interceptée par M. *Pulawsky*. En tout cas, il aura vu qu'une impératrice qui entre dans les plus petits détails comme dans les plus grands, eſt une perſonne qui mérite quelques conſidérations et quelques ménagemens.

Je me ſouviens même de vous avoir propoſé, dans une de mes lettres, un commerce de montres avec le roi de la Chine; ce qui ſerait plus convenable qu'un commerce de vers, tout grand poëte qu'il eſt.

Le roi de Prusse, qui a fait un poëme contre les Confédérés, et qui fait assurément mieux des vers que tous les Chinois ensemble, peut lui envoyer ses écrits ; mais moi je ne lui enverrai que des montres. 1772.

J'avouerai même que, malgré la guerre, mon village a fait partir des caisses de montres pour Constantinople ; ainsi me voilà en correspondance à la fois avec les battans et les battus.

Je ne sais pas encore si *Moustapha* a acheté de nos montres ; mais je sais qu'il n'a pas trouvé avec vous l'heure du berger, et que vous lui faites passer de très-mauvais quarts d'heure. On dit qu'il a fait pendre un évêque grec qui avait pris votre parti. Je vous recommande le mufti à la première occasion.

Permettez-moi de dire à votre Majesté que vous êtes incompréhensible. A peine la mer Baltique a-t-elle englouti pour soixante mille écus de tableaux que vous fesiez venir pour vous de la Hollande, que vous en faites venir de France pour quatre cents cinquante mille livres. Vous achetez encore mille raretés en Italie. Mais en conscience où prenez-vous tout cet argent ? Est-ce que vous auriez pillé le trésor de *Moustapha*, sans que les gazettes en eussent parlé ? Nos Français sont en pleine paix, et nous n'avons pas le sou. DIEU nous préserve de la guerre ! Il y a quatre ans qu'on recommanda à nos charités les soldats et les officiers français pris par les troupes de l'empereur de Maroc. Il y a un an qu'une petite frégate du roi, établie sur le lac de Genève à quatre pas de mon village, fut confisquée pour dettes, dans un port de Savoie : je sauvai l'honneur de notre marine en rachetant la frégate ; le ministère

1772. ne me l'a point payée. Si vous avez le courage de *Thomyris*, il faut que je vous soupçonne d'avoir les trésors de *Créſus;* supposé pourtant que *Créſus* fût aussi riche qu'on le dit: car je me défie toujours des exagérations de l'antiquité, à commencer par *Salomon* qui possédait environ six milliars de roubles, et qui n'avait pas d'ouvriers chez lui pour bâtir son temple de bois.

Je n'ai pas répondu sur le champ aux deux dernières lettres dont votre Majesté impériale m'a honoré, parce que les neiges dont je suis entouré me tuent. Voilà pourquoi je voulais m'établir sur quelque côte méridionale du Bosphore de Thrace; mais vous n'avez pas voulu encore aller jusque là, et j'en suis bien fâché.

Je me mets à vos pieds; permettez-moi de les baiser en toute humilité, et même vos mains qu'on dit que vous avez les plus belles du monde. C'est à *Mouſtapha* de venir les baiser avec autant d'humilité que moi.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CV. 1772.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{30 \text{ janvier.}}{10 \text{ février.}}$

MONSIEUR, vous me demandez un exemplaire imprimé de l'attentat des révérends pères poignardins confédérés pour l'amour de DIEU; mais il n'y a point eu de relation de cette déteſtable ſcène, imprimée ici. J'ai ordonné de remettre à M. *Polianski*, votre protégé, l'argent pour ſon voyage d'Italie; j'eſpère qu'il l'aura reçu à l'heure qu'il eſt, de même que vos colons auxquels j'ai dit d'envoyer deux cents quarante-ſept roubles qui manquent au compte qui leur a été payé ci-devant.

Dans une de vos lettres vous me ſouhaitez, entre autres belles choſes que votre amitié pour moi vous inſpire, une augmentation de plaiſirs : je vais vous parler d'une ſorte de plaiſir bien intéreſſant pour moi, et ſur lequel je vous prie de me donner vos conſeils.

Vous ſavez, car rien ne vous échappe, que cinq cents demoiſelles ſont élevées dans une maiſon ci-devant deſtinée à trois cents épouſes de *Notre Seigneur*. Ces demoiſelles, je dois l'avouer, ſurpaſſent notre attente; elles font des progrès étonnans, et tout le monde convient qu'elles deviennent auſſi aimables qu'elles ſont remplies de connaiſſances utiles à la ſociété. Elles ſont de mœurs irréprochables, ſans avoir cependant l'auſtérité minutieuſe des recluſes.

—— Depuis deux hivers on a commencé à leur faire
1772. jouer des tragédies et des comédies; elles s'en acquittent mieux que ceux qui en font profeſſion ici : mais j'avoue qu'il n'y a que très-peu de pièces qui leur conviennent, parce que leurs ſupérieures veulent éviter de leur en faire jouer qui remuaſſent trop tôt les paſſions. Il y a trop d'amour, dit-on, dans la plupart des pièces françaiſes, et les meilleurs auteurs même ont été ſouvent gênés par ce goût ou caractère national. En faire compoſer, cela eſt impoſſible; ce ne ſont pas là des ouvrages de commande, c'eſt le fruit du génie. Des pièces mauvaiſes et inſipides nous gâteraient le goût. Comment faire donc? Je n'en ſais rien, et j'ai recours à vous. Faut-il ne choiſir que des ſcènes? Mais cela eſt beaucoup moins intéreſſant, à mon avis, que des pièces ſuivies.

Perſonne ne ſaurait mieux en juger que vous, Monſieur; aidez-moi, je vous prie, de vos conſeils.

J'allais finir cette lettre lorſque je reçois la vôtre du 14 janvier. Je vois à regret que je n'ai point répondu à quatre de vos lettres; cette dernière eſt écrite avec tant de vivacité et de chaleur, qu'il ſemble que chaque nouvelle année vous rajeunit. Je fais des vœux pour que votre ſanté ſe rétabliſſe dans le cours de celle-ci.

Pluſieurs de nos officiers, que vous avez eu la complaiſance d'admettre à Ferney, ſont revenus enchantés et de vous et de l'accueil que vous leur avez fait. En vérité, Monſieur, vous me donnez des preuves bien ſenſibles de votre amitié; vous l'étendez juſqu'à nos jeunes gens avides de vous voir et de vous entendre : je crains qu'ils n'abuſent de

votre

votre complaisance. Vous direz peut-être que je ne fais ce que je veux et ce que je dis, et que le comte *Théodore Orlof* a été à Genève sans entrer à Ferney; mais j'ai bien grondé le comte *Théodore* de n'être point allé vous voir, au lieu de passer quatorze heures à Genève: et, s'il faut tout dire, c'est une mauvaise honte qui l'a retenu. Il prétend qu'il ne s'explique pas en français avec assez de facilité. A cela, je lui ai répondu qu'un des principaux mobiles de la bataille de Tchesme était dispensé de savoir exactement la grammaire française, et que l'intérêt que M. de *Voltaire* veut bien prendre à tout ce qui regarde la Russie, et l'amitié qu'il me marque, me fait supposer que peut-être il n'aurait point eu de regret (quoiqu'il n'aime pas le carnage) d'entendre les détails de la prise de la Morée et des deux journées mémorables du 24 et 26 juin 1770, de la bouche même d'un officier général aussi aimable qu'il est brave; et qu'il lui aurait pardonné de ne pas s'expliquer exactement dans une langue étrangère que bien des naturels commencent à ignorer, s'il en faut juger par tant d'ouvrages insipides et mal écrits qu'on imprime tous les jours. 1772.

Vous vous étonnez de mes emplettes de tableaux: je ferais mieux peut-être d'en acheter moins, mais des occasions perdues ne se retrouvent plus. Mes deniers d'ailleurs ne sont pas confondus avec ceux de l'Etat; et avec de l'ordre on vient à bout de bien des choses. Je parle par expérience.

Je m'aperçois que ma lettre devient trop longue. Je finis en vous priant de me continuer votre amitié, et d'être persuadé que, si la paix n'a point lieu, je

1772. ferai tout mon possible pour vous donner le plaisir de voir *Moustapha* encore mieux accommodé qu'il ne l'a été ci-devant. J'espère que tous les bons chrétiens s'en réjouiront avec nous, et que de façon ou d'autre ceux qui ne le sont point se rangeront à la raison par des démonstrations aussi convaincantes que deux et deux font quatre.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 février.

MADAME,

J'AI peur que votre Majesté impériale ne soit bien lasse des lettres d'un vieux raisonneur suisse qui ne peut vous servir à rien, qui n'a pour vous qu'un zèle inutile, qui déteste cordialement *Moustapha*, qui n'aime point du tout les Confédérés polaques, et qui se borne à crier, dans son désert, aux truites du lac de Genève, chantons *Catherine II.*

Il m'est tombé entre les mains une petite pièce de vers d'un jeune courlandais ou courlandois qui est venu dans mon hermitage, et que j'aime beaucoup, parce qu'il pense comme moi. Il m'a dit qu'il n'osait pas mettre à vos pieds ce rogaton; mais que, puisque j'avais la hardiesse de vous ennuyer quelquefois en prose, il ne m'en coûterait pas davantage d'ennuyer votre Majesté impériale en vers.

Je cède donc à l'empressement qu'a ce bon courlandais de vous faire bâiller; vous recevrez son ode

au milieu de cent paquets qui vous arriveront de la Valachie, des îles de l'Archipel, d'Archangel et de l'Italie; mais les vers ne veulent être lus que quand on n'a rien à faire; et je ne penſe pas que ce ſoit jamais le cas de votre Majeſté. 1772.

Après tout, elle ne doit pas être ſurpriſe qu'un courlandais faſſe des vers, puiſque le roi de Pruſſe et l'empereur de la Chine en font tous les jours. Il eſt vrai que les vers de l'empereur de la Chine ne ſont pas ſur les Confédérés, mais c'eſt aux Confédérés que le roi de Pruſſe et mon courlandais s'adreſſent.

Au reſte, Madame, nos nouvelliſtes diſent que, voyant enfin qu'il ne paraiſſait aucun *Godefroi de Bouillon*, aucun *Renaud*, aucun *Tancrède* pour ſeconder vos héros, et que perſonne ne voulait gagner des indulgences plénières en allant reprendre Jéruſalem, vous vous amuſez à négocier une trève avec ces vilains Turcs. Tout ce que vous ferez ſera bien fait; mais je voudrais qu'ils fuſſent tous au fond de la mer Egée.

Je ne vous parle point des autres nouvelles qu'on débite; elles me déplairaient beaucoup ſi elles étaient vraies; mais je ne crois point à cette bavarde qu'on appelle la *Renommée;* je ne crois qu'à la gloire: elle eſt toujours auprès de vous. Elle ſait de quoi il s'agit, elle bâtit le temple de Mémoire à Pétersbourg, et je l'encenſe du fond de ma chaumière.

Je me mets aux pieds de la déeſſe et de la fondatrice du temple avec la reconnaiſſance, le profond reſpect et l'attachement que mon cœur lui doit.

1772.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mars.

MADAME,

J'AI été sur le point de délivrer pour jamais votre Majesté impériale de l'ennui de mes inutiles lettres, et tandis que le roi de Prusse achevait son poëme contre les Confédérés, tandis qu'un de nos Français entrait, dit-on, par un trou comme un blaireau dans Cracovie, tandis que *Mouſtapha* s'obſtinait à ſe faire battre, et que l'aventure de Copenhague étonnait toute l'Europe, je me mourais tout doucement dans mon hermitage, et je partais pour aller ſaluer ce *Pierre le grand* qui prépara tous les prodiges que vous faites, et qui ne ſe doutait pas qu'ils duſſent aller ſi loin.

Permettez qu'en recouvrant ma faible ſanté pour un temps bien court, je mette à vos pieds mes reſpects et mes chagrins. Ces chagrins ſont que des gens de ma nation s'aviſent d'aller combattre chez des Sarmates contre un roi légitimement élu, plein de vertu, de ſageſſe et de bonté, avec lequel ils n'ont rien à démêler, et qui ne les connaît pas. Cela me paraît le comble de l'abſurdité, du ridicule et de l'injuſtice.

Mon autre chagrin c'eſt que les Grecs ſoient indignes de la liberté qu'ils auraient recouvrée, s'ils avaient eu le courage de vous ſeconder. Je ne veux

plus lire ni *Sophocle*, ni *Homère*, ni *Démosthènes*. Je détesterais jusqu'à la religion grecque si votre Majesté impériale n'était pas à la tête de cette Eglise. 1772.

Je vois bien, Madame, que vous n'êtes pas iconoclaste, puisque vous achetez tant de tableaux, tandis que *Moustapha* n'en a pas un. Il y a dans le monde un portrait que je préfère à toute la collection des tableaux dont vous allez embellir votre palais; je l'ai mis sur ma poitrine lorsque j'ai cru mourir, et j'imagine que ce topique m'a conservé un peu de vie. J'emploie le peu qui m'en reste à gémir sur la Pologne, à faire des vœux pour *Ali-Bey*, à dire des injures à *Moustapha*, à vous souhaiter une longue file de prospérités, tous les plaisirs possibles, et tous les lauriers, dont vous avez déjà une collection plus grande que celle de vos tableaux.

Que votre Majesté impériale daigne agréer avec sa bonté ordinaire le profond respect, l'attachement et les bavarderies de l'hermite du mont Jura.

J'apprends dans le moment que mes horlogers de Ferney ont eu la hardiesse d'écrire à votre Majesté; je ne doute pas qu'elle ne pardonne à la liberté qu'ils ont prise de la remercier.

1772.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

MADAME,

LA lettre de votre Majeſté impériale du $\frac{30}{10}$ janvier, février, bien ou mal datée, ſemble m'avoir ranimé, comme vos lettres à vos généraux d'armée ſemblent devoir faire tomber *Mouſtapha* en faibleſſe.

L'article de vos cinq cents demoiſelles m'intéreſſe infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cents cinquante. Je ne ſais ſi vous leur faites jouer des tragédies; tout ce que je ſais, c'eſt que la déclamation, ſoit tragique, ſoit comique, me paraît une éducation excellente, qui donne de la grâce à l'eſprit et au corps, qui forme la voix, le maintien et le goût; on retient cent paſſages qu'on cite enſuite à propos, cela répand des agrémens dans la ſociété, cela fait tous les biens du monde.

Il eſt vrai que toutes nos pièces roulent ſur l'amour; c'eſt une paſſion pour laquelle j'ai le plus profond reſpect; mais je penſe, comme votre Majeſté, qu'il ne faut pas qu'elle ſe développe de très-bonne heure. On pourrait, ce me ſemble, retrancher de quelques comédies choiſies les morceaux les plus dangereux pour de jeunes cœurs, en laiſſant ſubſiſter l'intérêt de la pièce; il n'y aurait peut-être pas vingt vers à

changer dans le Misanthrope, et pas quarante lignes dans l'Avare. 1772.

Si ces demoiselles jouent des tragédies, un jeune homme de mes amis en a fait une depuis peu, dans laquelle on ne peut pas dire que l'amour joue un rôle. Ce sont deux espèces de tartares qui se regardent plutôt comme époux que comme amans. Je l'enverrai à votre Majesté impériale dès qu'elle sera imprimée. Si elle juge qu'on puisse former un théâtre de nos meilleurs auteurs, pour l'éducation de votre Saint-Cyr, je ferai venir de Paris des tragédies et des comédies en feuilles; je les ferai brocher avec des pages blanches, sur lesquelles je ferai écrire les changemens nécessaires pour ménager la vertu de vos belles demoiselles. Ce petit travail sera pour moi un amusement, et ne nuira pas à ma santé, toute faible qu'elle est. Je serai d'ailleurs soutenu par le plaisir de faire quelque chose qui puisse vous plaire.

Je suppose que votre bataillon de cinq cents filles est un bataillon d'amazones, mais je ne suppose pas qu'elles banniffent les hommes; il faut bien qu'en jouant des pièces de théâtre, la moitié pour le moins de ces jeunes héroïnes fasse des personnages de héros; mais comment feront-elles celui de vieillard dans les comédies? En un mot, j'attends les instructions et les ordres de votre Majesté sur tout cela.

Je doute que *Mouſtapha* donne une si bonne éducation aux filles de son sérail. Je le crois d'ailleurs, en comique, un fort mauvais plaisant; et en tragique, je ne le crois pas un *Achille*.

Ce que j'admire, Madame, c'est que vous satisfaites à tout; vous rendez votre cour la plus aimable

1772. de l'Europe, dans le temps que vos troupes ſont les plus formidables. Ce mélange de grandeur et de grâces, de victoires et de fêtes me paraît charmant. Tout mon chagrin eſt d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, et d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe.

J'ai bien un autre chagrin, c'eſt que mes compatriotes ſoient dans Cracovie, au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas dire que je ſouhaite qu'ils vous ſoient préſentés avec le grand viſir par quelques-uns de vos officiers : cela ne ſerait pas honnête, et on dit qu'il faut être bon citoyen ; j'attends le dénouement de cette affaire, et celui de la pièce que l'on joue actuellement en Danemarck.

Le vieux malade ſe met aux pieds de votre Majeſté impériale avec le profond reſpect et l'attachement qu'il conſervera juſqu'au dernier moment de ſa vie.

1772.

LETTRE CIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{19}{30}$ de mars.

MONSIEUR, j'ai reçu ſucceſſivement vos deux lettres du 12 février et du 6 mars. Je n'y ai pas répondu plutôt à cauſe d'une bleſſure que je me ſuis faite par mal-adreſſe à la main droite, ce qui m'a empêché d'écrire pendant quelques ſemaines; à peine pouvais-je ſigner.

Votre dernière lettre m'a vraiment alarmée ſur l'état où vous avez été; j'eſpère que celle-ci vous trouvera rétabli. L'ode de M. *Daſtec* n'eſt point l'ouvrage d'un malade. Si les hommes pouvaient devenir ſages, il y a long-temps que vous les auriez rendus tels. Oh, que j'aime vos écrits! il n'y a rien de mieux ſelon moi. Si ces fous de Confédérés étaient des êtres capables de raiſon, vous les auriez perſuadés, vous les auriez ramenés au droit ſens; mais je ſais un remède qui les guérira.

Si la guerre continue, il ne nous reſtera guère plus que Byzance à prendre, et en vérité je commence à croire que cela n'eſt pas impoſſible; mais il faut être ſage et dire avec ceux qui le ſont, que la paix vaut mieux que la plus belle guerre du monde. Tout cela dépend du ſeigneur *Mouſtapha*. Je ſuis prête à l'une comme à l'autre: et quoiqu'on vous diſe que la Ruſſie eſt ſur les dents, n'en croyez rien;

*

1772. elle n'a pas encore touché à mille reſſources que d'autres puiſſances ont épuiſées, même en temps de paix. De trois ans elle n'a impoſé aucunes nouvelles taxes; non que cela ne fût feſable, mais parce que nous avons ſuffiſamment ce qu'il nous faut.

Je ſais que les chanſonniers de Paris ont débité que j'avais fait enrôler le huitième homme; c'eſt un menſonge groſſier et qui n'a pas le ſens commun. Apparemment qu'il y a chez vous des gens qui aiment à ſe tromper; il faut leur laiſſer ce plaiſir, parce que tout eſt au mieux dans ce meilleur des mondes poſſibles, ſelon le docteur *Pangloſſ*.

Les procédés de M. *Tronchin* envers moi ſont les plus honnêtes du monde. Je ſuis comme l'impératrice *Théodora*, j'aime les images; mais il faut qu'elles ſoient bien peintes.

J'ai reçu la lettre de vos horlogers. Je vous envoie ces noiſettes qui contiennent le germe de l'arbre qu'on appelle cédre de Sibérie. Vous pouvez les faire planter en terre; ils ne ſont rien moins que délicats. Si vous en voulez plus que ce papier n'en contient, je vous en enverrai.

Recevez mes remercîmens de toutes les amitiés que vous me témoignez, et ſoyez aſſuré de toute mon eſtime.

CATERINE.

1772.

LETTRE CX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{23}{3}$ mars.
d'avril.

MONSIEUR, votre lettre du 12 mars m'a causé un contentement bien grand. Rien ne saurait arriver de plus heureux à notre communauté que ce que vous me proposez. Nos demoiselles jouent la comédie et la tragédie : elles ont donné Zaïre l'année passée, et pendant ce carnaval elles ont représenté Zémire, tragédie russe, et la meilleure de M. *Somorocof*, dont vous aurez entendu parler. Ah ! Monsieur, vous m'obligerez infiniment si vous entreprenez, en faveur de ces aimables enfans, le travail que vous nommez un amusement, et qui coûterait tant de peine à tout autre. Vous me donnerez par là une marque bien sensible de cette amitié dont je fais un cas si distingué. D'ailleurs ces demoiselles, je dois l'avouer, sont charmantes, et tous ceux qui les voient, l'avouent aussi. Il y en a de quatorze à quinze ans. Si vous les voyiez, je suis persuadée qu'elles s'attireraient votre approbation. J'ai été plus d'une fois tentée de vous envoyer quelques-uns des billets que j'ai reçus d'elles, et qui assurément n'ont pas été composés par leurs maîtres; ils sont trop naturels et trop enfantins. On y voit répandus sur chaque ligne l'innocence, l'agrément et la gaieté de leur esprit.

*

1772. Je ne sais si ce bataillon de filles, comme vous le nommez, produira des amazones; mais nous sommes très-éloignés, je vous l'avoue, de faire des religieuses. Nous les élevons au contraire pour les rendre les délices des familles où elles entreront; nous ne les voulons ni prudes ni coquettes, mais aimables, et en état d'élever leurs enfans, d'avoir soin de leur maison.

Voici comment on s'y prend pour distribuer les rôles des pièces de théâtre: on leur dit qu'une telle pièce sera jouée, et on leur demande qui veut jouer tel rôle; il arrive souvent qu'une chambrée entière apprend ce rôle; après quoi on choisit celle qui s'en acquitte le mieux. Celles qui jouent les rôles d'hommes portent dans les comédies une espèce de frac long, que nous appelons la mode de ce pays-là. Dans la tragédie, il est aisé d'habiller nos héros convenablement, et pour la pièce et pour leur état. Les vieillards sont les rôles les plus difficiles et les moins bien rendus: une grande perruque et un bâton ne rident point l'adolescence; ces rôles ont été un peu froids jusqu'ici. Nous avons eu ce carnaval un petit-maître charmant, un *Blaise* original, une dame de *Croupillac* admirable, deux soubrettes et un *Avocat patelin* à ravir, et un *Jasmin* très-intelligent.

Je ne sais pas comment *Moustapha* pense sur l'article de la comédie; mais, il y a quelques années, il donna au monde le spectacle de ses défaites sans pouvoir se résoudre à changer de rôle. Nous avons ici le kalga sultan, frère du kan, très-indépendant de la Crimée, par la grâce de DIEU et les armes de la Russie. Ce jeune prince tartare est d'un caractère

doux; il a de l'esprit; il fait des vers arabes; il ne manque aucun de nos spectacles; il s'y plaît; il va à ma communauté les dimanches après-dîné (lorsqu'il est permis d'y entrer), pendant deux heures, pour voir danser les demoiselles. Vous direz que c'est mener le loup au bercail; mais ne vous effarouchez point: voici comme on s'y prend. 1772.

Il y a une très-grande salle dans laquelle on a placé un double rang de balustrades; les enfans dansent dans l'intérieur; le monde est rangé autour des balustrades, et c'est l'unique occasion que les parens ont de voir nos demoiselles auxquelles il n'est point permis de sortir de douze ans de la maison.

Il est à appréhender que cette malheureuse histoire du Danemarck ne soit pas la seule qui s'y passe. Je crois avoir répondu, Monsieur, à toutes vos questions. Donnez-moi au plutôt des nouvelles satisfesantes sur votre santé, et soyez persuadé que je suis toujours la même.

CATERINE.

1772.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 mai.

MADAME,

Le vieux malade de Ferney a reçu preſque en même temps de votre Majeſté impériale les deux lettres dont elle l'a honoré, l'une en date du 15 mars, et l'autre du 3 avril, avec le paquet contenant les fruits de cédre du Liban, que les dix tribus chaſſées par le bon *Salmanazar* ont ſans doute tranſplanté en Sibérie.

Votre Majeſté me comble toujours de faveurs. Je vais ſemer ces petites féves dès que la ſaiſon le permettra. Ces cédres-là ombrageront peut-être un jour des génevois; mais, du moins, ils n'auront pas ſous leurs ombrages des rendez-vous de confédérés ſarmates.

J'ai enfin eu l'honneur de voir un des cinq *Orlof*. Les héros qu'on appelle les fils *Aimon*, ne ſont qu'au nombre de quatre; ceux-ci ſont cinq. J'ai vu celui qui ne ſe mêle de rien, et qui eſt philoſophe: il m'a étonné, et mes regrets ont redoublé de n'avoir pu jouir de l'honneur de voir les quatre autres; mais votre Majeſté ſait que je mourrai avec un regret bien plus cuiſant.

Nos extravagans de chevaliers errans qui ont couru ſans miſſion vers la zone glaciale combattre pour le

liberum veto, méritent assurément toute votre indignation ; mais les dévots à Notre-Dame de Czenstokova, font cent fois plus coupables. Du moins nos don *Quichottes* velches ne peuvent se reprocher ni bassesse, ni fanatisme : ils ont été très-mal instruits, très-imprudens et très-injustes. 1772.

J'étais moi-même bien mal instruit, ou plutôt, aussi aveugle des yeux de l'ame que de ceux du corps, de ne pas comprendre ce que le roi de Prusse m'écrivait, il y a environ un an : *Vous verrez un dénouement auquel personne ne s'attend.* J'avais toujours mon *Mousiapha* en tête ; ma chimère sur les frontières de ma Suisse était que, grâce à mon héroïne, il n'y eût plus de turcs en Turquie. Elle prenait dès ce temps-là même un parti encore plus noble et plus utile, celui de détruire l'anarchie en Pologne, en rendant à chacun ce que chacun croit lui appartenir, et en commençant par elle-même.

Mais qui sait si, après avoir exécuté ce grand projet, elle n'achèvera pas l'autre, et si un jour elle n'aura pas trois capitales, Pétersbourg, Moscou et Byzance? Cette Byzance est plus agréablement située que les deux autres. Il en sera de votre séjour sur le Bosphore de Thrace comme de mes cédres du Liban ; je ne les verrai pas, mais au moins mes héritiers les verront.

Je ne verrai pas non plus votre Saint-Cyr qui est fort au-dessus de notre Saint-Cyr. Nos demoiselles seront très-dévotes et très-honnêtes, mais les vôtres joindront à ces deux bonnes qualités, celle de jouer la comédie, comme elles faisaient autrefois chez nous. L'article de la barbe vous embarrasse ; mais si *Esther*

1772. n'avait point de barbe, *Mardochée* en avait. On prétend même que lorsque la *Mardochée* ornée d'une très-courte barbe blonde, vint un jour répéter son rôle avec *Esther*, tête à tête dans sa chambre, cette *Esther* tout étonnée, lui dit: Eh, mon Dieu! ma sœur, pourquoi avez-vous mis votre barbe à votre menton? Quoi qu'il en soit, votre Majesté impériale allie à merveille le temporel et le spirituel. Elle envoie d'un côté des plénipotentiaires, et de l'autre des troupes victorieuses; ainsi elle donnera la paix à main armée; on ne la donne guère autrement.

Enfin, je triomphe aussi dans mon coin. J'ai toujours soutenu contre mes contradicteurs opiniâtres que vous viendriez à bout de tout. Il semble que votre courage avait passé dans ma tête. Aucun de mes anti-raisonneurs ne m'a intimidé pendant quatre ans. J'ai enfin gagné obscurément ma gageure, quand vous êtes montée au faîte de la gloire et de la félicité, et quand *Mouſtapha*, *Kienlong*, *Ganganelli* et le grand lama ne peuvent vous disputer d'être la première personne de notre globe. Cela me rend bien fier.

Mais je n'en suis ni plus ni moins attaché à votre Majesté impériale avec le respect que tout le monde vous doit comme moi.

Le vieux malade.

LETTRE

1772.

LETTRE CXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétershoff, le $\frac{25}{6}$ juin. juillet.

MONSIEUR, je vois avec plaisir, par votre lettre du 29 mai, que mes noisettes de cédre vous sont parvenues : vous les semerez à Ferney; j'en ai fait autant ce printemps à Czarscozélo. Ce nom vous paraîtra peut-être un peu dur à prononcer; cependant c'est un endroit que je trouve délicieux, parce que j'y plante et que j'y sème. La baronne de *Thunder-ten-tronck* trouvait bien son château le plus beau des châteaux possibles. Mes cédres sont déjà de la hauteur du petit doigt; que sont les vôtres? J'aime à la folie présentement les jardins à l'anglaise, les lignes courbes, les pentes douces, les étangs en forme de lacs, les archipels en terre ferme; et j'ai un profond mépris pour les lignes droites, les allées jumelles. Je hais les fontaines qui donnent la torture à l'eau pour lui faire prendre un cours contraire à sa nature : les statues sont reléguées dans les galeries, les vestibules, &c. En un mot, l'anglomanie domine dans ma plantomanie.

C'est au milieu de ces occupations que j'attends tranquillement la paix. Mes ambassadeurs sont à Yassi depuis six semaines, et l'armistice pour le Danube, la Crimée, la Géorgie, et la mer Noire, a été

1772. signée le 19 de mai, vieux ſtyle, à Giurgero. Les plénipotentiaires turcs ſont en chemin au-delà du Danube; leurs équipages, faute de chevaux, ſont traînés par la race du dieu *Apis*. A la fin de chaque campagne, j'ai fait propoſer la paix à ces meſſieurs; ils ne ſe ſont plus apparemment crus en ſureté derrière le mont Hémus, puiſque cette fois ils ont parlementé tout de bon. Nous verrons s'ils ſont aſſez ſenſés pour faire la paix à temps.

Les chalands de la vierge de Czenſtokova ſe cacheront ſous le froc de St *François*, et ils auront tout le temps de méditer un grand miracle, par l'interceſſion de cette dame. Vos petits-maîtres priſonniers retourneront chez eux débiter avec ſuffiſance, dans les ruelles de Paris, que les Ruſſes ſont des barbares qui ne ſavent pas faire la guerre.

Ma communauté, qui n'eſt point barbare, ſe recommande à vos ſoins. Ne nous oubliez point, je vous en prie. Moi, de mon côté, je vous promets de faire de mon mieux, afin de continuer à donner le tort à ceux qui, contre votre opinion, ont ſoutenu pendant quatre ans que je ſuccomberais.

Soyez aſſuré que je ſuis bien ſenſible à tous les témoignages d'amitié que vous me donnez. Mon amitié et mon eſtime pour vous ne finiront qu'avec ma vie.

CATERINE.

1772.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

MADAME,

Il y a bien long-temps que je n'ai osé importuner votre Majesté impériale de mes inutiles lettres. J'ai présumé que vous étiez dans le commerce le plus vif avec *Mouſtapha* et les Confédérés de Pologne. Vous les rangez tous à leur devoir, et ils doivent vous remercier tous de leur donner, à quelque prix que ce soit, la paix dont ils avaient très-grand besoin.

Votre Majesté a peut-être cru que je la boudais, parce qu'elle n'a pas fait le voyage de Stamboul et d'Athènes, comme je l'espérais. J'en suis affligé, il est vrai, mais je ne peux être fâché contre vous; et d'ailleurs si votre Majesté ne va pas sur le Bosphore, elle ira du moins faire un tour vers la Vistule. Quelque chose qui arrive, *Mouſtapha* a toujours le mérite d'avoir contribué pour sa part à votre grandeur, s'il vous a empêché de continuer votre beau code; et *Pallas* la guerrière, après l'avoir bien battu, va redevenir *Minerve* la législatrice.

Il n'y a plus que ce pauvre *Ali-Bey* qui soit à plaindre; on le dit battu et en fuite, c'est dommage. Je le croyais paisible possesseur du beau pays où l'on

1772. adorait autrefois les chats et les chiens; mais comme vous êtes plus voisine de la Prusse que de l'Egypte, je pense que vous vous consolez du petit malheur arrivé à mon cher *Ali-Bey*. Je présume aussi que votre Majesté n'a point fait faire le voyage de Sibérie à nos étourdis de Français qui ont été en Pologne où ils n'avaient que faire. Puisqu'ils aimaient à voyager, il fallait qu'ils vinssent vous admirer à Pétersbourg; cela eût été plus sensé, plus décent et beaucoup agréable. Pour moi, c'est ainsi que j'en userais si je n'étais pas octogénaire. J'estime fort Notre-Dame de Czenstokova; mais j'aurais donné dans mon pélerinage la préférence à Notre-Dame de Pétersbourg. Je n'ai plus qu'un souffle de vie, je l'emploierai à vous invoquer en mourant comme ma sainte, et la plus grande sainte assurément que le Nord ait jamais portée.

Le vieux malade de Ferney se met à vos pieds avec le plus profond respect et une reconnaissance qui ne finira qu'avec sa vie.

LETTRE CXIV. 1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguſte.

MADAME,

Je ne ceſſe d'admirer celle qui, ayant tous les jours à écrire en Turquie, à la Chine, en Pologne, trouve encore du temps pour daigner écrire au vieux malade du mont Jura. Il y a long-temps que je ſais que vous avez pluſieurs ames, en dépit des théologiens, qui aujourd'hui n'en admettent qu'une. Mais enfin, votre Majeſté impériale n'a pas pluſieurs mains droites; elle n'a qu'une langue pour dicter, et la journée n'a que vingt-quatre heures pour vous, ainſi que pour les Turcs, qui ne ſavent ni lire ni écrire; en un mot, vous m'étonnez toujours, quoique je me ſois promis depuis long-temps de n'être plus étonné de rien.

Je ne ſuis pas même étonné que mes cédres n'aient point germé, tandis que ceux de votre Majeſté ſont déjà de quelques lignes hors de terre. Il n'eſt pas juſte que la nature me traite auſſi bien que vous. Si vous plantiez des lauriers au mois de janvier, je ſuis sûr qu'ils vous donneraient au mois de juin de quoi mettre autour de votre tête.

Je ne ſais pas, s'il eſt vrai, que les dames de Cracovie faſſent bâtir en France un château pour nos officiers. Je doute que les Polonaiſes aient aſſez

1772. d'argent de reſte pour payer ce monument. Ce château pourrait bien être celui d'*Armide*, ou quelque château en Eſpagne.

Ce qui doit paraître plus fabuleux à nos Français, et qui cependant eſt très-vrai, à ce qu'on m'aſſure, c'eſt que votre Majeſté, après quatre ans de guerre, et par conſéquent de dépenſes prodigieuſes, augmente la paye de ſes armées d'un cinquième. Notre miniſtre des finances doit tomber à la renverſe en apprenant cette nouvelle.

Je me flatte que *Falconet* en dira deux mots ſur la baſe de votre ſtatue; je me flatte encore que ce cinquième ſera pris dans les bourſes que mon chér *Mouſtapha* ſera obligé de vous payer pour les frais du procès qu'il vous a intenté ſi mal-adroitement.

Je vous annonce aujourd'hui un gentilhomme flamand, jeune, brave, inſtruit, ſachant pluſieurs langues, voulant abſolument apprendre le ruſſe, et être à votre ſervice; de plus, bon muſicien: il s'appelle le baron de *Pellemberg*. Ayant ſu que je devais avoir l'honneur de vous écrire, il s'eſt offert pour courrier, et le voilà parti; il en ſera ce qu'il pourra: tout ce que je ſais, c'eſt qu'il en viendra bien d'autres, et que je voudrais bien être du nombre.

Voici le temps, Madame, où vous devez jouir de vos beaux jardins, qui, grâce à votre bon goût, ne ſont point ſymétriſés. Puiſſent tous les cédres du Liban y croître avec les palmes!

Le vieux malade de Ferney ſe met aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et la plus ſenſible reconnaiſſance.

1772.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguſte.

MADAME,

PARDON; mais non-ſeulement votre Majeſté impériale me protége, elle m'inſtruit; elle a bien voulu me défaire de quelques erreurs françaiſes ſur la Sibérie; elle me permet les queſtions.

Je prends donc la liberté de lui demander s'il eſt vrai qu'il y ait en Sibérie une eſpèce de héron tout blanc, avec les ailes et la queue couleur de feu, et ſurtout s'il eſt vrai que, par la paix du Pruth, *Pierre le grand* ſe ſoit obligé à envoyer tous les ans un de ces oiſeaux avec un collier de diamans à la Porte ottomane. Nos livres diſent que cet oiſeau s'appelle chez vous *kratſshot*, et chez les Turcs *chungar*.

Je doute fort, Madame, que votre Majeſté impériale paye déſormais un tribut de chungar et de diamans au ſeigneur *Mouſtapha*. Les gazettes diſent qu'elle achète un diamant d'environ trois millions à Amſterdam; j'eſpère que *Mouſtapha* payera ce brillant en ſignant le traité de paix, s'il fait écrire.

Votre extrême indulgence m'a accoutumé à la hardieſſe de queſtionner une impératrice: cela n'eſt pas ordinaire, mais, en vérité, il n'y a rien de ſi

—— extraordinaire dans le monde entier que votre
1772. Majeſté, aux pieds de laquelle ſe met, avec le plus profond reſpect,

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXVI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{1}{12}$ de ſeptembre.

MONSIEUR, j'ai à vous annoncer, en réponſe à votre lettre du 21 d'auguſte, que je vais commencer avec *Mouſtapha* une nouvelle correſpondance à coups de canon. Il lui a plu d'ordonner à ſes plénipotentiaires de rompre le congrès de Fokani; la trève finit avec lui. C'eſt apparemment l'ame qui a ce département-là qui vous a dit cette nouvelle. Je vous prie de m'inſtruire de ce que font les autres ames que vous me donnez tandis que je penſe à *Mouſtapha*. Il m'a toujours paru que je n'avais à la fois qu'une idée. J'eſpère au moins que meſſieurs les théologiens me feront un compliment en cérémonie au premier concile œcuménique où je préſiderai, pour avoir ſoutenu leur opinion en cette occaſion.

Je crois qu'il faut ranger le château que les dames polonaiſes prétendent bâtir aux officiers français engagés au ſervice des prétendus Confédérés, au nombre de beaucoup d'autres bâtimens pareils, élevés dans l'imagination de l'une et l'autre nation, depuis

plusieurs années, et qui se sont évaporés en particules si subtiles que personne ne les a pu apercevoir. Il n'y a pas jusqu'aux miracles de la Dame de Czenstokova qui n'aient eu ce sort depuis que les moines de ce couvent se trouvent en compagnie d'un beau régiment d'infanterie russe, lequel occupe maintenant cette forteresse. 1772.

On ne vous a point trompé, Monsieur, lorsqu'on vous a dit que j'ai augmenté, ce printemps, d'un cinquième la paye de tous mes officiers militaires, depuis le maréchal jusqu'à l'enseigne. J'ai acheté en même temps la collection de tableaux de feu M. de *Crozat*, et je suis en marché d'un diamant de la grosseur d'un œuf.

Il est vrai qu'en augmentant ainsi ma dépense, d'un autre côté mes possessions se sont aussi accrues un peu par un accord fait entre la cour de Vienne, le roi de Prusse et moi. Nous n'avons point trouvé d'autre moyen de garantir nos frontières des incursions des prétendus Confédérés commandés par des officiers français, que de les étendre.

Le père *Adam* ne trouve-t-il pas que voilà bien des consciences en danger?

Adieu, Monsieur, souvenez-vous de moi en bien, et soyez assuré du sensible plaisir que me font vos lettres. Vous pourriez m'en faire un plus grand encore, ce serait de vous bien porter en dépit de vos années.

CATERINE.

*

1772.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Septembre.

MADAME,

VOTRE rhinocéros n'eſt pas ce qui me ſurprend; il ſe peut très-bien que quelque indien ait amené autrefois un rhinocéros en Sibérie, comme on en a conduit en France et en Hollande. Si *Annibal* fit paſſer les Alpes à travers les neiges à des éléphans, votre Sibérie peut avoir vu autrefois les mêmes tentatives, et les os de ces animaux peuvent s'être conſervés dans les ſables. Je ne crois pas que la poſition de l'équateur ait jamais changé; mais je crois que le monde eſt bien vieux.

Ce qui m'étonne davantage, c'eſt votre inconnu qui fait des comédies dignes de *Molière;* et pour dire encore plus, dignes de faire rire votre Majeſté impériale; car les Majeſtés rient rarement, quoiqu'elles aient beſoin de rire. Si un génie tel que le vôtre trouve les comédies plaiſantes, elles le ſont ſans doute. J'ai demandé à votre Majeſté des cédres de Sibérie, j'oſe lui demander à préſent une comédie de Pétersbourg. Il ſerait aiſé d'en faire une traduction. Je ſuis né trop tard pour apprendre la langue de votre empire. Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque ſerait

aujourd'hui la langue universelle; mais la langue russe pourrait bien prendre sa place. Je sais qu'il y a beaucoup de plaisanteries dont le sel n'est convenable qu'aux temps et aux lieux, mais il y en a aussi qui sont de tout pays, et ce sont sans contredit les meilleures. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup de cette espèce dans la comédie qui vous a plu davantage; c'est celle-là dont je prends la liberté de demander la traduction. Il est assez beau, ce me semble, de faire traduire une pièce de théâtre, quand on joue un si grand rôle sur le théâtre de l'univers. Je ne demanderai jamais une traduction à *Moustapha*, encore moins à *Pulauski*. 1772.

Le dernier acte de votre grande tragédie paraît bien beau; le théâtre ne sera pas ensanglanté, et la gloire fera le dénouement.

1772.

LETTRE CXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{6}{17}$ octobre.

MONSIEUR, je ne vous dispute point la possibilité de la venue des rhinocéros et des éléphans des Indes en Sibérie : cela se peut. Je ne vous ai envoyé le récit de notre savant que comme un simple objet de curiosité, et nullement pour appuyer mon opinion. Je vous avoue que j'aimerais que l'équateur changeât de position : l'idée riante que dans vingt mille ans la Sibérie, au lieu de glaces, pourra être couverte d'orangers et de citronniers, me fait plaisir dès à présent.

Dès que la traduction de la comédie russe qui nous a le plus fait rire sera achevée, elle prendra le chemin de Ferney. Vous direz peut-être, après l'avoir lue, qu'il est plus aisé de me faire rire que les autres Majestés, et vous aurez raison : le fond de mon caractère est extrêmement gai.

On trouve ici que l'auteur anonyme de ces nouvelles comédies russes, quoiqu'il annonce du talent, a de grands défauts; qu'il ne connaît point le théâtre, que ses intrigues sont faibles : mais qu'il n'en est pas de même des caractères qu'il trace, que ceux-ci sont soutenus et pris dans la nature qu'il a devant les yeux; qu'il a des saillies, qu'il fait rire, que sa morale est pure, et qu'il connaît bien sa nation; mais je ne sais si tout cela soutiendra la traduction.

En vous parlant de comédies, permettez, Monsieur, que je rappelle à votre mémoire la promesse que vous avez bien voulu me faire, il y a près d'un an, d'accommoder quelques bonnes pièces de théâtre pour mes instituts d'éducation. Je ne vous parle point aujourd'hui de la grande tragédie de la guerre, du congrès rompu, du congrès renoué, de la trêve prolongée; j'espère vous mander dans peu la fin de tout ceci. Vous serez un des premiers instruits de la signature du traité définitif; après quoi nous nous réjouirons. 1772.

Je suis, comme je serai toujours, Monsieur, avec l'estime et la considération la plus distinguée,

CATERINE.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 novembre.

MADAME,

Il me paraît, par votre dépêche du 12 septembre, qu'il y a une de vos ames qui fait plus de miracles que Notre-Dame de Czenstokova, nom très-difficile à prononcer. Votre Majesté impériale m'avouera que la *Santa-Casa*, dit *Loretta*, est beaucoup plus douce à l'oreille, et qu'elle est bien plus miraculeuse, puisqu'elle est mille fois plus riche que votre *sainte Vierge* polonaise. Du moins les Musulmans n'ont pas de semblables superstitions, car leur sainte maison

1772. de la Mecque ou Mecca est beaucoup plus ancienne que le mahométisme, et même que le judaïsme. Les Musulmans n'adorent point, comme nous autres, une foule de saints, dont la plupart n'ont point existé, et parmi lesquels il n'y en a pas quatre peut-être avec qui vous eussiez daigné souper.

Mais aussi voilà tout ce que vos Turcs ont de bon. Je suis très-content, puisque mon impératrice reprend l'habitude de leur donner sur les oreilles.

Je remercie de tout mon cœur votre Majesté de vous être avancée vers le Midi; je vois bien qu'à la fin je ferai en état de faire le voyage que j'ai projeté depuis long-temps; vous accourcissez ma route de jour en jour. Voilà trois belles et bonnes têtes dans un bonnet; la vôtre, celle de l'empereur des Romains, et celle du roi de Prusse.

Le dernier m'a envoyé sa belle médaille de *regno redintegrato*. Ce mot de *redintegrato* est singulier, j'aurais autant aimé *novo*. Le *redintegrato* conviendrait mieux à l'empereur des Romains, s'il voulait monter à cheval avec vous, et reprendre une partie de ce qui appartenait autrefois si légitimement, par usurpation, au trône des *Césars*, à condition que vous prendriez tout le reste qui ne vous appartint jamais, toujours en allant vers le Midi, pour la facilité de mon voyage.

Il y a environ quatre ans que je prêche cette petite croisade. Quelques esprits creux, comme moi, prétendent que le temps approche où Ste *Marie-Thérèse* de concert avec Ste *Catherine* exaucera mes ferventes prières; ils disent que rien n'est plus aisé que de prendre en une campagne la Bosnie, la Servie, et

de vous donner la main à Andrinople. Ce ſerait un ſpectacle charmant de voir deux impératrices tirer les deux oreilles à *Mouſtapha*, et le renvoyer en Aſie. 1772.

Certainement, diſent-ils, puiſque ces deux braves dames ſe ſont ſi bien entendues pour changer la face de la Pologne ; elles s'entendront encore mieux pour changer celle de la Turquie.

Voici le temps des grandes révolutions ; voici un nouvel univers créé, d'Archangel au Boriſthène ; il ne faut pas s'arrêter en ſi beau chemin. Les étendards, portés de vos belles mains ſur le tombeau de *Pierre le grand* (par ma foi moins grand que vous) doivent être ſuivis de l'étendard du grand prophète.

Alors je demanderai une ſeconde fois la protection de votre Majeſté impériale pour ma colonie, qui fournira de montres votre empire, et les coiffures de blondes aux dames de vos palais.

Quant à la révolution de Suède, j'ai bien peur qu'elle ne cauſe un jour quelque petit embarras ; mais la cour de France n'aura de long-temps aſſez d'argent pour ſeconder les bonnes intentions qu'on pourrait avoir avec le temps dans cette partie du Nord, qui n'eſt pas la plus fertile, à moins qu'on ne vous vende le diamant nommé *le pitt* ou *le régent* ; mais il n'eſt gros que comme un œuf de pigeon, et le vôtre eſt plus gros qu'un œuf de poule.

Je me mets à vos pieds avec l'enthouſiaſme d'un jeune homme de vingt ans, et les rêveries d'un vieillard de près de quatre-vingts.

1772.

LETTRE CXX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{11}{22}$ de novembre.

MONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 2 de novembre, lorsque je répondais à une belle et longue lettre que M. d'*Alembert* m'écrit après un silence de cinq ou six ans, et dans laquelle il réclame, au nom des philosophes et de la philosophie, les français faits prisonniers en différens endroits de la Pologne. Le billet ci-joint contient ma réponse.

Je suis fâchée que la calomnie ait induit les philosophes en erreur. M. de *Moustapha* revient de la sienne; il fait travailler de très-bonne foi à Buchareſt son reis-effendi au rétablissement de la paix, après quoi il pourra renouveler les pélerinages de la Mecque, que le seigneur *Ali-Bey* avait un peu dérangés depuis sa levée de bouclier. Je ne sais pas jusqu'où les Turcs poussent leur respect pour leurs saints; mais je suis témoin oculaire qu'ils en ont. Voici le fait:

Lors de mon voyage sur le Volga, je descendis de ma galère à vingt verstes plus bas que la ville de Casan, pour voir les ruines de l'ancienne Bulgar que *Tamerlan* avait bâtie pour son petit-fils. J'y trouvai en effet sept à huit maisons de pierre, et autant de minarets construits très-solidement. Je m'approchai d'une masure près de laquelle se tenait une quarantaine de tartares. Le gouverneur de la province

me

me dit que cet endroit était un lieu de dévotion pour ces gens-là, et que ceux que je voyais y étaient venus en pélerinage. Je voulus savoir en quoi consistait cette dévotion; pour cet effet, je m'adressai à un de ces tartares dont la physionomie me parut prévenante: il me fit signe qu'il n'entendait pas le russe, et se mit à courir pour appeler un homme qui se tenait à quelques pas de là. Cet homme s'approcha, et je lui demandai qui il était. C'était un iman qui parlait assez bien notre langue: il me dit que dans cette masure avait habité un homme d'une vie sainte, qu'ils venaient de fort loin pour faire leurs prières sur son tombeau, lequel était près de là. Ce qu'il me conta me fit conclure que c'était assez l'équivalent du culte de nos saints. 1772.

Adieu, Monsieur, conservez-moi votre amitié. Je vous souhaite de tout mon cœur les années de l'anglais *Jean Kings*, qui a vécu jusqu'à cent soixante-neuf ans. Le bel âge!

CATERINE.

Dans peu, je vous enverrai la traduction française de deux comédies russes. On les transcrit au net.

1772.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier décembre.

MADAME,

J'AVOUE qu'il eſt aſſez ſingulier qu'en donnant la paix aux Turcs, et des lois à la Pologne, on me donne auſſi une traduction d'une comédie. Je vois bien qu'il y a certaines ames qui ne ſont pas embarraſſées de leur univerſalité; je n'en ſuis pas moins fâché contre votre Majeſté impériale de l'Egliſe grecque, et contre la Majeſté impériale de l'Egliſe romaine, qui pouvaient ſouffleter toutes deux de leurs mains blanches la majeſté de *Mouſtapha*, rendre la liberté à toutes les dames du ſérail, et rebénir Sainte-Sophie. Je ne vous pardonnerai jamais, Meſdames, de ne vous être pas entendues pour faire ce beau coup. On aurait ceſſé à jamais de parler de *Glorinde* et d'*Armide;* il ne ſerait plus queſtion du *Gofreddo*. Il valait certainement mieux prendre Conſtantinople qu'une vilaine ville de Jéruſalem; le Boſphore vaut mieux que le torrent de Cédron. J'ai eſſuyé là une mortification terrible; mais enfin je m'en conſole par la gloire que vous avez acquiſe, et par tout le ſolide attaché à votre gloire, et même encore par l'eſpérance que ce qui eſt différé n'eſt pas perdu.

Oſerais-je, Madame, tout fâché que je ſuis contre vous, demander une grâce à votre Majeſté impériale,

Elle ne regarde ni *Mouſtapha* ni ſon grand-viſir; c'eſt pour un ingénieur de mon pays, qui eſt comme moi, moitié français, moitié ſuiſſe. C'eſt un bon phyſicien, qui fait actuellement dans nos Alpes des expériences ſur la glace; car nous avons des glaces ici tout comme à Pétersbourg. Cet ingénieur ſe nomme *Aubri;* il eſt peu connu, mais il mérite de l'être. Ce ſerait une nouvelle grâce, dont j'aurais une obligation infinie à votre Majeſté, ſi elle daignait lui faire accorder une patente d'aſſocié à votre illuſtre académie. Il eſt vrai que nous n'avons pas de glace à préſent, ce qui eſt fort rare, mais nous en aurons inceſſamment. 1772.

Je demande très-humblement pardon de ma hardieſſe; votre indulgence m'a depuis long-temps accoutumé à de telles libertés.

C'eſt une choſe bien ridicule et bien commune que tous les bruits qui courent dans la bavarde ville de Paris ſur votre congrès de Fokani, et ſur tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Les rois ſont comme les dieux; les peuples en font mille contes, et les dieux boivent leur nectar ſans ſe mettre en peine de la théologie des chétifs mortels. Je ſuis par exemple très-ſûr que vous ne vous ſouciez point du tout de la colère où je ſuis que vous n'alliez point paſſer l'hiver ſur le Boſphore. Je ſuis tout auſſi ſûr que je mourrai inconſolable de ne m'être point jeté à vos pieds à Pétersbourg; mon cœur y eſt, ſi mon corps n'y eſt pas. Ce pauvre corps de près de quatre-vingts ans n'en peut plus, et ce cœur eſt pénétré pour votre Majeſté impériale du plus profond reſpect et de la plus ſenſible reconnaiſſance.

1772.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 décembre.

MADAME,

Votre oiseau, qu'on appelle *flamant*, ressemble assez aux caricatures que mon ami M. *Hubert* a faites de moi; il m'a donné le cou et les jambes, et même un peu de la physionomie de ce prétendu héron blanc. Je me doutais bien que jamais *Pierre le grand* n'avait payé un pareil tribut au seigneur de Stamboul.

On doit assurément un tribut de louanges à votre Majesté impériale, pour vos beaux établissemens de garçons et de filles. Je ne sais pas pourquoi on ose encore parler de *Lycurgue* et de ses Lacédémoniens, qui n'ont jamais rien fait de grand, qui n'ont laissé aucun monument, qui n'ont point cultivé les arts, qui sont depuis si long-temps esclaves des barbares que vous avez vaincus pendant quatre années de suite.

La lettre qui est venue dans le paquet de la part de M. de *Betzky*, est bien précieuse; je la crois de notre *Falconet;* mais ce que votre Majesté impériale a daigné m'écrire sur votre institution du *plus que Saint-Cyr* est bien au-dessus de la lettre imprimée de *Falconet*, qui pourtant est bonne.

Etant né trop tôt, et ne pouvant être témoin de tout ce que fait ma grande impératrice, j'ai saisi l'occasion de lui envoyer ce jeune baron de *Pellemberg*,

qui est un tiers d'allemand, un tiers de flamand, et un tiers d'espagnol, et qui voulait changer ces trois tiers pour une totalité russe. Je ne le connais, Madame, que par son enthousiasme pour votre personne unique; je ne l'ai vu qu'en passant; il m'a demandé une lettre, j'ai pris la liberté de la lui donner, comme j'en donnerai, si vous le permettez, à quiconque voudra faire le pélerinage de Pétersbourg par pure dévotion pour Ste *Catherine II*. 1772.

On me dit une triste nouvelle pour moi, que ce *Polianski*, que votre Majesté impériale a fait voyager, et dont j'ai tant aimé et estimé le caractère, s'est noyé dans la Néva, en revenant à Pétersbourg; si cela est, j'en suis extrêmement affligé. Il y aura toujours des malheurs particuliers, mais vous faites le bonheur public. Le mien est dans les lettres dont vous m'honorez. J'attends la comédie; je la ferai jouer dans ma petite colonie, le jour que je ferai un feu de joie pour la paix de Fokani ou de Bucharest, supposé que vous gardiez par cette paix trois ou quatre provinces et l'empire de la mer Noire. Mais je proteste toujours contre toute paix qui ne vous donnera pas Stamboul. Ce Stamboul était l'objet de mes vœux, comme Ste *Catherine II* l'objet de mon culte. Puisse ma sainte goûter toutes les sortes de plaisirs comme elle a toute sorte de gloire!

Le vieux malade de Ferney,
qui n'a ni gloire ni plaisir.

1773.

LETTRE CXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 3 janvier.

MADAME,

Je ferais bien fâché qu'on ne fût pas philosophe vers la Norvége. Cette équipée me paraîtrait fort prématurée; elle pourrait fournir quelques nouveaux lauriers à votre couronne; mais ils sont un peu secs dans cette partie du monde, et je les aimais mieux vers le Danube.

Ma philosophie pacifique prend la liberté de présenter à votre Majesté impériale une Consultation. Sous *Pierre le grand* votre académie demandait des lumières, et on a recours aux siennes sous *Catherine la grande*.

C'est un ingénieur, un peu suisse comme moi, qui cherche à prévenir les ravages que font continuellement les eaux dans les branches de nos Alpes. Il a jugé que vous vous connaissez encore mieux en glace que nous. Il est vrai pourtant qu'avec notre quarante-sixième degré, et la douceur inouie de notre présent hiver, nous éprouvons quelquefois des froids aussi cruels que les vôtres. J'ai imaginé de faire passer cette Consultation par vos très-belles mains, dont on m'a tant parlé, et que mon extrême jeunesse et mon respect me défendent de baiser.

Cet ingénieur, nommé *Aubri*, mourra d'ailleurs de la jaunisse, s'il n'est pas associé de l'académie:

j'ai l'honneur d'en être depuis long-temps : de qui emploîrai-je la protection, ſi ce n'eſt de notre ſouveraine ? 1773.

M. *Polianski* m'apprend qu'il n'eſt point noyé, comme on l'avait dit ; qu'au contraire il eſt dans le port, et que votre Majeſté l'a fait ſecrétaire de l'académie. Je préſume que vous pourrez avoir la bonté de lui donner la Conſultation. Nous avons, aſſez près de nous, *Notre-Dame des Neiges*, que j'aurais pu employer dans cette affaire qui la regarde ; mais je ne prie jamais que *Notre-Dame de Pétersbourg*, dont je baiſe les pieds en toute humilité, avec la plus ſincère dévotion.

LETTRE CXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 février.

MADAME,

Ce qui m'a principalement étonné de vos deux comédies ruſſes, c'eſt que le dialogue eſt toujours vrai et toujours naturel, ce qui eſt à mon avis un des premiers mérites dans l'art de la comédie ; mais un mérite bien rare, c'eſt de cultiver ainſi tous les arts, lorſque celui de la guerre occupait toute la nation. Je vois que les Ruſſes ont bien de l'eſprit et du bon eſprit ; votre Majeſté impériale n'était pas faite pour gouverner des ſots ; c'eſt ce qui m'a

1773. toujours fait penſer que la nature l'avait deſtinée à régner ſur la Gréce. J'en reviens toujours à mon premier roman; vous finirez par là. Il arrivera que dans dix ans *Mouſtapha* ſe brouillera avec vous; il vous chicanera ſur la Crimée, et vous lui prendrez Byzance. Vous voilà tout accoutumée à des partages; l'empire turc ſera partagé, et vous ferez jouer l'Oedipe de *Sophocle* dans Athènes.

Je me borne à me réjouir de voir que les diſſidens, pour leſquels je m'étais tant intéreſſé, aient enfin gagné leur procès. J'eſpère même que les ſociniens auront bientôt en Lithuanie quelque conventicule public, où DIEU le père ne partagera plus avec perſonne le trône qu'il occupa tout ſeul juſqu'au concile de Nicée. Il eſt bien plaiſant que les Juifs qui ont crucifié le *logos* aient tant de ſynagogues chez les Polonais, et que ceux qui diffèrent d'opinions avec la cour romaine ſur le *logos* ne puiſſent avoir un trou pour fourrer leurs têtes.

J'aurai bientôt quelque choſe à mettre aux pieds de votre Majeſté impériale ſur les horreurs de toutes ces diſputes eccléſiaſtiques: c'eſt-là mon objet; je ne m'en écarte point; c'eſt la tolérance que je veux, c'eſt la religion que je prêche, et vous êtes à la tête du ſynode dans lequel je ne ſuis qu'un ſimple moine. Si ma ſtrangurie m'emporte, vous n'en recevrez pas moins ma bagatelle.

Nous avons actuellement l'honneur d'avoir autant de neiges et de glaces que vous. Un corps auſſi faible que le mien n'y peut pas réſiſter. Bienheureux ſont les enfans de *Rurick!* encore plus heureux les Lapons et leurs rangifères, qui ne peuvent vivre que dans

leur climat! Cela me prouve que la nature a fait chaque épée pour sa gaine, et qu'elle a mis des Samoïèdes au septentrion, comme des Nègres au midi, sans que les uns soient venus des autres. 1773.

Je vous avais bien dit que je radotais, Madame; vivez heureuse et comblée de gloire, sans oublier les plaisirs, cela n'est pas si radoteur.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale, avec le plus profond respect et le plus sincère attachement.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{20}{3}$ février. mars.

MONSIEUR, j'espère qu'il n'est plus question de la colère que vous aviez, le premier décembre, contre les majestés impériales de l'Eglise grecque et romaine.

Le prince *Orlof*, qui aime la physique expérimentale, et qui naturellement est doué d'une perspicacité particulière sur toutes ces matières-là, est peut-être celui qui a fait la plus curieuse de toutes les expériences sur la glace. La voici:

Il a fait creuser en automne les fondemens d'une porte cochère, et pendant les plus fortes gelées de l'hiver, il a fait remplir d'eau ces fondemens, afin qu'elle s'y convertît en glace. Lorsqu'ils furent

1773. remplis à la hauteur convenable, on les garantit soigneusement des rayons du soleil; et au printemps on éleva dessus, une porte cochère voûtée en briques et très-solide. Elle existe depuis quatre ans, et elle existera, je crois, jusqu'à ce qu'on l'abatte. Il est bon de remarquer que le terrain sur lequel cette porte est bâtie est marécageux, et que la glace tient lieu du pilotis qu'on aurait été obligé d'employer à son défaut.

L'expérience de la bombe remplie d'eau, et exposée à la gelée, a été faite en ma présence; elle a crevé en moins d'une heure avec beaucoup de fracas.

Quand on vous a dit que la gelée élève des maisons hors de terre, on aurait dû ajouter que cela arrive à de mauvaises baraques de bois, mais jamais à des maisons de pierres. Il est vrai que des murs de jardin assez minces, et dont les fondemens sont mal assis, ont été levés de terre et renversés peu à peu par la gelée. Les pilotis que la glace peut accrocher se soulèvent aussi à la longue.

Si les Turcs continuent de suivre les bons conseils de leurs soi-disant amis, vous pouvez être sûr que vos souhaits de nous voir sur le Bosphore seront bien près de leur accomplissement; et cela viendra peut-être fort à propos pour votre convalescence, car j'espère que vous vous êtes défait de cette vilaine fièvre continue que vous m'annoncez, et dont jamais je ne me serais douté en voyant la gaieté qui règne dans vos lettres.

Je lis présentement les œuvres d'*Algarotti*. Il prétend que tous les arts et toutes les sciences sont nés en Grèce. Dites-moi, je vous prie, cela est-il bien vrai?

Pour de l'esprit, ils en ont encore, et du plus délié ; mais ils sont si abattus qu'il n'y a plus de nerf chez eux. Cependant je commence à croire qu'à la longue on pourrait les aguerrir : témoin cette nouvelle victoire de Patras remportée sur les Turcs après la fin de la seconde armistice. Le comte *Alexis* me mande qu'il y en a qui se sont admirablement comportés. 1773.

Il y a eu aussi quelque chose de pareil sur les côtes d'Egypte, dont je n'ai point encore les détails ; et c'était encore un capitaine grec qui commandait. Votre baron *Pellemberg* est à l'armée. M. *Polianski* est secrétaire de l'académie des beaux arts. Il n'est pas noyé, quoiqu'il passe souvent la Néva en carrosse ; mais chez nous il n'y a pas de danger à cela en hiver.

Je suis bien aise d'apprendre que mes deux comédies ne vous ont pas paru tout-à-fait mauvaises. J'attends avec impatience le nouvel écrit que vous me promettez ; mais j'en ai encore plus de vous savoir rétabli.

Soyez assuré, Monsieur, de mon extrême sensibilité pour tout ce que vous me dites d'obligeant et de flatteur. Je fais des vœux sincères pour votre conservation, et suis toujours avec l'amitié et tous les sentimens que vous me connaissez.

CATERINE.

1773.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 mars.

MADAME,

PERMETTEZ qu'un de vos sujets, qui demeure entre les Alpes et le mont Jura, et qui vient de ressusciter pour quelques jours, après cinquante-deux accès de fièvre, dise quelques nouvelles de l'autre monde à votre Majesté impériale. J'ai trouvé sur les bords du Styx les *Thomiris*, les *Sémiramis*, les *Penthésilée*, les *Elisabeth* d'Angleterre : elles m'ont toutes dit qu'elles n'approchaient pas de la véritable *Catherine*, de cette seule *Catherine* qui attirera les regards de la postérité ; mais elles m'ont appris que vous n'étiez pas au bout de vos travaux, et qu'il fallait que vous prissiez encore la peine de bien battre mon cher *Moustapha*.

Le roi de Prusse me paraît croire que vos négociations sont rompues avec ce gros musulman ; mais les choses peuvent changer d'un moment à l'autre, en fait de négociations comme en fait de guerre. J'attends très-humblement de la destinée et de votre génie, le débrouillement de tout ce chaos où la terre est plongée de Dantzick aux embouchures du Danube, bien persuadé que quand la lumière succédera à ces ténèbres, il en résultera pour vous de l'avantage et de la gloire.

Si votre guerre recommence, je n'en verrai pas la fin, par la raiſon que je ſerai probablement mort avant que vous ayez gagné cinq ou ſix batailles contre les Turcs. 1773.

Je me ſuis borné, dans ma dernière lettre, à demander la protection de votre Majeſté impériale, pour ſavoir quelles précautions on prend dans votre zone illuſtre et glaciale, pour aſſurer les levées des terres et des murailles contre les efforts de la glace; je me ſuis reſtreint à la phyſique, les affaires politiques ne ſont pas de ma compétence.

On dit que parmi les Français il y a des velches qui ſont grands amis de *Mouſtapha*, et qui ſe trémouſſent pour embarraſſer mon impératrice; je ne veux point le croire; je ne ſuis qu'un pauvre ſuiſſe qui ſe défie de tous les bruits qui courent, et qui eſt incrédule comme *Thomas Didyme* l'apôtre. Mais je crois fermement à votre gloire, à votre magnificence, à la ſupériorité que vous avez acquiſe ſur le reſte du monde depuis que vous gouvernez, à votre génie noble et mâle: j'oſe croire auſſi à vos bontés pour moi. Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale pour le peu de temps que j'ai encore à vivre; agréez le profond reſpect et le ſincère attachement du vieux malade de Ferney.

1773.

LETTRE CXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 avril.

MADAME,

C'EST à préſent plus que jamais que votre Majeſté impériale eſt mon héroïne, et fort au-deſſus de la majeſté. Comment! au milieu de vos négociations avec *Mouſtapha*, au milieu de vos nouveaux préparatifs pour le bien battre, quand la moitié de votre génie doit être vers la Pologne, et l'autre vers Buchareſt, il vous reſte encore un autre génie qui en fait plus que les membres de votre académie des ſciences, et qui daigne donner à mon ingénieur les leçons qu'il attendait d'eux? Combien avez-vous donc de génies? ayez la bonté de me faire cette confidence. Je ne vous demande pas de me dire ſi vous irez aſſiéger Andrinople, fort aiſé à prendre, tandis que les troupes autrichiennes s'empareront de la Servie et de la Boſnie. Ces ſecrets-là ne ſont pas plus de ma compétence que le renvoi de nos chevaliers errans. Je me borne à rire quand je lis dans une de vos lettres que vous voulez les garder quelque temps dans vos Etats, pour qu'ils enſeignent les belles manières dans vos provinces.

Le portail voûté, élevé ſur la glace, et ſubſiſtant ſur elle depuis quatre ans, me paraît un des miracles de votre règne; mais c'eſt auſſi un miracle de votre

climat. Je doute fort qu'on pût dans nos cantons élever un monument pareil : pour la bombe remplie d'eau, je penſe qu'elle crèverait par une forte gelée, tout comme à Pétersbourg. 1773.

On dit que le thermomètre d'eſprit de vin a été de cinquante degrés au-deſſous de la congellation, cette année, dans votre réſidence ; nous péririons, nous autres Suiſſes, ſi jamais le thermomètre deſcendait chez nous à vingt ; notre plus grand froid eſt à quinze et ſeize, et cette année il n'a pas atteint juſqu'à dix.

Je me flatte bien que vos bombes crèveront déſormais ſur les têtes des Turcs, et que M. le prince *Orlof* bâtira des arcs de triomphe, non pas ſur la glace, mais dans l'Atmeidan de Stamboul. Et c'eſt alors que vous ferez naître en Gréce des *Phidias* comme des *Miltiades*.

Je crois qu'*Algarotti* ſe trompe, s'il dit que les Grecs inventèrent les arts. Ils en perfectionnèrent quelques-uns, et encore aſſez tard.

Il y avait d'ailleurs un vieux proverbe que les Chaldéens avaient inſtruit l'Egypte, et que l'Egypte avait enſeigné la Gréce.

Les Grecs avaient été civiliſés ſi tard, qu'ils furent obligés d'apprendre l'alphabet de Tyr, quand les Phéniciens vinrent commercer chez eux et y bâtir des villes. Ces Grecs ſe ſervaient auparavant de l'écriture ſymbolique des Egyptiens.

Une autre preuve de l'eſprit peu inventif des Grecs, c'eſt que leurs premiers philoſophes allaient s'inſtruire dans l'Inde, et que *Pythagore* même y apprit la géométrie.

1773. C'eſt ainſi, Madame, que des philoſophes étrangers viennent déjà prendre des leçons à Pétersbourg. Le grand homme qui prépara les voies dans leſquelles vous marchez, et qui fut le précurſeur de votre gloire, diſait avec grande raiſon que les arts feſaient le tour du monde, et circulaient comme le ſang dans nos veines. Votre Majeſté impériale paraît aujourd'hui forcée de cultiver l'art de la guerre, mais vous ne négligez point les autres.

Je ne croyais pas, il y a un mois, habiter encore le globe que vous étonnez. Je rends grâce à la nature qui a peut-être voulu que je vécuſſe juſqu'au temps où vous ſerez établie dans la patrie d'*Orphée* et de *Mars*, c'eſt-à-dire, dans quelques mois; mais ne me faites pas attendre plus long-temps. Il faut abſolument que je parte pour le néant. Je mourrai en vous conſervant le culte que j'ai voué à votre Majeſté impériale. Que l'immortelle *Catherine* daigne toujours agréer mon profond reſpect, et conſerver ſes bontés au vieux malade de Ferney, qui l'idolâtre malgré ſon reſpect!

LETTRE

1773.

LETTRE CXXVIII.

DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétershof, ce $\frac{19}{30}$ juin.

MONSIEUR, je prends la plume pour vous donner avis que le maréchal de *Romanzof* a passé le Danube avec son armée le $\frac{11}{22}$ juin. Le général baron *Veissmann* lui nettoya le chemin en culbutant le premier un corps de douze mille turcs. Les lieutenans généraux *Stoupichin* et *Potemkin* en firent autant de leur côté. Ceux-ci eurent affaire à dix-huit ou vingt mille musulmans dont ils envoyèrent bon nombre dans l'autre monde, pour en porter la nouvelle à ces dames polies de la part desquelles vous m'avez dit tant de choses flatteuses après les cinquante-deux accès de fièvre dont vous vous êtes, à mon très-grand contentement, tiré aussi heureusement qu'un jeune homme de vingt ans.

Chaque corps turc nous a laissé son camp, son artillerie, ses bagages. Voilà donc notre cher *Moustapha* en train d'être joliment tapé de nouveau, après avoir négocié et rompu deux congrès consécutifs, et avoir joui de diverses armistices pendant près d'un an. Cet honnête homme-là ne sait point profiter des circonstances. Il n'est pas douteux que vous serez témoin oculaire de la fin de cette guerre. J'espère que le passage du Danube y contribuera, il nous donnera la

1773. joie de rendre le sultan plus traitable, et nous laisserons bavarder les Velches. Leurs nouvelles méritent bien peu d'attention : ils ont débité que j'avais demandé trente mille tartares au kan, et qu'il me les avait refusés. Je n'ai jamais pensé à pareille absurdité, et je doute fort que M. de *Saint-Priest* l'ait mandé à sa cour, comme on l'assure; parce qu'ordinairement les ambassadeurs sont réputés avoir au moins le sens commun.

Le froid qu'on a senti ici cet hiver a été moindre que celui de la Sibérie, qu'on fait monter à un degré fabuleux, surtout à Irkustka. Je suis tentée de n'y pas ajouter plus de foi qu'aux sentimens d'*Algarotti* sur la Gréce. Vous m'avez tirée d'erreur en quatre mots : me voilà convaincue que ce n'est pas en Gréce que les arts ont été inventés. J'en suis fâchée pourtant, car j'aime les Grecs malgré tous leurs défauts.

Portez-vous bien, conservez-moi votre amitié, et soyez assuré de tous mes sentimens pour vous. Réjouissons-nous ensemble du passage du Danube : il ne sera pas si célèbre que celui du Rhin par *Louis XIV*, mais il est plus rare, les Russes ne l'ayant franchi de huit cents ans, à ce que disent nos antiquaires.

LETTRE CXXIX. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 auguſte.

MADAME,

Il faudrait que les jours euſſent à Pétersbourg plus de vingt-quatre heures, pour que votre Majeſté impériale eût ſeulement le temps de lire tout ce qu'on lui écrit de l'Europe et de l'Aſie. Pour la fatigue de répondre à tout cela, je ne la conçois pas.

Je voulais, moi chétif, moi mourant, prendre la liberté de vous écrire touchant les fauſſes nouvelles qu'on nous débite ſur votre guerre renouvelée avec ce *Mouſtapha*, de vous parler du mariage de monſeigneur votre fils, du voyage de madame la princeſſe de *Darmſtadt*, qui eſt après vous ce que l'Allemagne a vu naître de plus parfait; j'allais même juſqu'à vous dire que *Diderot*, qui n'eſt pas velche, eſt le plus heureux des Français, puiſqu'il va à votre cour. Je voulais vous parler des dernières volontés d'*Helvétius* dont on dédie l'ouvrage poſthume à votre Majeſté. Je pouſſais mon indiſcrétion juſqu'à vous dire que je ne ſuis point du tout de ſon avis ſur le fond de ſon livre. Il prétend que tous les eſprits ſont nés égaux; rien n'eſt plus ridicule. Quelle différence entre certaine ſouveraine et ce *Mouſtapha* qui a fait demander à M. de *Saint-Prieſt* ſi l'Angleterre eſt une île?

1773. Je voulais être assez hardi pour parler à fond du passage du Danube. Je voulais demander si *Falconet-Phidias* placera la statue de *Catherine II*, la seule vraie *Catherine*, ou sur une des Dardanelles ou dans l'Atmeidan de Stamboul ; mais considérant qu'elle n'a pas un moment à perdre, et craignant de l'importuner, je n'écris rien.

Je me borne à lever les mains vers l'étoile du Nord ; je suis de la religion des Sabéens : ils adoraient une étoile.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 auguste.

MADAME,

QUE votre Majesté impériale me laisse d'abord baiser votre lettre de Pétershof, du 30 juin de votre chronologie grecque, qui n'est pas meilleure que la nôtre ; mais de quelque manière que nous supputions les temps, vous comptez vos jours par des victoires ; vous savez combien elles me sont chères. Il me semble que c'est moi qui ai passé le Danube. Je monte à cheval dans mes rêves, et je vais le grand galop à Andrinople. Je ne cesserai de vous dire qu'il me paraît bien étonnant, bien inconséquent, bien triste, bien mal de toute façon, que vos amis, l'impératrice-reine, et l'empereur des Romains, et le héros du Brandebourg, ne fassent pas le voyage

de Conſtantinople avec vous. Ce ſerait un amuſement de trois ou quatre mois tout au plus, après quoi vous vous arrangeriez enſemble, comme vous vous êtes arrangés en Pologne. 1773.

Je demande bien pardon à votre Majeſté; mais cette partie de plaiſir ſur la Propontide me paraît ſi naturelle, ſi facile, ſi agréable, ſi convenable, que je ſuis toujours ſtupéfait que les trois puiſſances aient manqué une ſi belle fête. Vous me direz, Madame, que je pourrai jouir de cette ſatisfaction avec le temps; mais permettez-moi de vous repréſenter que je ſuis très-preſſé, que je n'ai que deux jours à vivre, et que je veux abſolument voir cette aventure avant de mourir. L'auguſte *Catherine* ne peut-elle pas dire amicalement à l'auguſte *Marie-Thérèſe*: „ Ma „ chère *Marie*, ſongez donc que les Turcs ſont „ venus deux fois aſſiéger Vienne, ſongez que vous „ laiſſez paſſer la plus belle occaſion qui ſe ſoit „ préſentée depuis *Ortogul* ou *Ortogrul*, et que, ſi on „ laiſſe reſpirer les ennemis du ſaint nom chrétien „ et de tous les beaux arts, ces maudits Turcs devien- „ dront peut-être plus formidables que jamais. Le „ chevalier de *Tott* qui a beaucoup de génie, quoi- „ qu'il ne ſoit point ingénieur, fortifiera toutes leurs „ places ſur la mer Egée et ſur le Pont-Euxin. „ Quoique *Mouſtapha* et ſon grand-viſir ignorent „ que ces deux petites mers ſe ſoient jamais appelées „ Pont-Euxin et mer Egée. Les janiſſaires et les „ levantis ſe diſciplineront. Voilà notre ami *Ali-Bey* „ mort, *Mouſtapha* va être maître abſolu de ce beau „ pays de l'Egypte qui adorait autrefois des chats, „ et qui ne connaît point St *Jean Népomucène*.

1773. ,, Profitons d'un moment favorable qui reſte encore; ,, Ruſſes, Autrichiens, Pruſſiens, fondons ſur ces ,, ennemis de l'Egliſe grecque et latine. Nous accor- ,, derons au roi de Pruſſe, qui ne ſe ſoucie d'aucune ,, Egliſe, une ou deux provinces de plus, et allons ,, ſouper à Conſtantinople. ,,

Certainement l'auguſte *Catherine* fera un diſcours plus éloquent et plus pathétique; mais y a-t-il rien de plus raiſonnable et de plus plauſible? Cela ne vaut-il pas mieux que mes chars de *Cyrus*? Hélas! l'idée de cette croiſade ne réuſſira pas mieux que celle de mes chars; vous ferez la paix, Madame, après avoir bien battu les Turcs; vous aurez quelques avantages de plus, mais les Turcs continueront d'enfermer les femmes, et d'être les amis des Velches, tout galans que ſont ces Velches.

Je ne ſuis donc qu'à moitié ſatisfait.

Mais ce n'eſt pas à moitié que je ſuis l'adorateur de votre Majeſté impériale, c'eſt avec la fureur de l'enthouſiaſme; qu'elle pardonne ma rage à mon profond reſpect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXIX. 1773.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{15}{26}$ septembre.

MONSIEUR, je vais satisfaire aux demandes que vous ne m'avez point faites, mais que vous m'indiquez dans votre lettre du 10 auguste; je répondrai aussi à celle du 12 de ce mois que j'ai reçue en même temps. Cela vous annonce une dépêche longue à faire bâiller, en réponse à vos charmantes, mais très-courtes lettres; jetez la mienne au feu si vous voulez; mais souvenez-vous que l'ennui est de mon métier, et qu'il se trouve ordinairement à la suite des rois. Pour le raccourcir donc, j'entre en matière.

M. de *Romanzof*, au lieu d'établir ses foyers dans l'Atmeidan de Stamboul, selon vos souhaits, a jugé à propos de rebrousser chemin, parce que, dit-il, il n'a pas trouvé à dîner aux environs de Silistrie, et que la marmite du visir était encore à Schiumla. Cela se peut, mais il devait prévoir au moins qu'il devait dîner sans compter sur son hôte. Je range ce fait parmi les fautes d'orthographe; et je m'en console par la conversation de madame la landgrave de *Darmstadt* qui est douée d'une ame forte et mâle, d'un esprit élevé et cultivé. La quatrième de ses filles va épouser mon fils; la cérémonie des noces est fixée au $\frac{29}{10}$ septembre. octobre.

1773. Comme chef de l'Eglise grecque, je ne puis vous laisser ignorer la conversion de cette princesse, opérée par les soins, le zèle et la persuasion de l'évêque *Platon*, qui l'a réunie au giron de l'Eglise catholique-universelle-grecque, seule vraie croyante, établie en Orient. Réjouissez-vous de notre joie, et que cela vous serve de consolation dans un temps où votre Eglise latine est affligée, divisée, et occupée de l'extinction mémorable de la compagnie de *Jésus*.

A la suite du prince héréditaire de *Darmstadt*, j'ai eu le plaisir de voir arriver M. *Grimm*. Sa conversation est un délice pour moi, mais nous avons encore tant de choses à nous dire, que jusqu'ici nos entretiens ont eu plus de chaleur que d'ordre et de suite. Nous avons beaucoup parlé de vous. Je lui ai dit, ce que vous avez oublié peut-être, que vos ouvrages m'avaient accoutumée à penser.

J'attendais *Diderot* d'un moment à l'autre; mais je viens d'apprendre, à mon grand regret, qu'il est tombé malade à Duisbourg. L'Histoire politique et philosophique du commerce des Indes me donne une très-grande aversion pour les conquérans du nouveau monde, et m'a empêché, jusqu'à ce moment, de lire l'ouvrage posthume d'*Helvétius*. Je n'en ai pas d'idée; mais il est bien difficile d'imaginer que *Pierre le sauvage*, porte-faix dans les rues de Londres, dont j'ai le tableau peint par le fils de *Phidias-Falconet*, soit né avec les mêmes facultés des premiers hommes de ce siècle.

Je n'oserais citer le seigneur *Moustapha*, mon ennemi et le vôtre. Mais à propos de *Moustapha*, j'ai à vous dire que *Lameri*, votre protégé, a débuté dans le

tragique par *Oroſmane*, et dans le comique par le rôle du fils du Père de famille, avec un égal ſuccès. 1773.

Je vous rends mille grâces de la belle harangue que vous me compoſez pour inviter les cours coopérantes dans les affaires de Pologne à ſouper au ſérail.

Je ſouhaite ſans doute la paix, et pour y parvenir il ne me reſte qu'à faire la guerre auſſi long-temps que les choſes reſteront en cet état : vous aurez au moins l'eſpérance de voir finir la captivité des dames turques.

C'eſt avec tous les ſentimens que vous me connaiſſez, et avec la plus vive reconnaiſſance de tout ce que votre amitié vous dicte pour moi, que je ne ceſſerai de vous ſouhaiter l'âge de *Mathuſalem*, ou du moins celui de cet anglais qui fut gai et bien portant juſqu'à cent ſoixante-ſeize ans. Imitez-le, vous qui êtes inimitable.

CATERINE.

1773.

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier novembre.

MADAME,

Je vois par la lettre du vingt-six septembre, dont votre Majesté impériale m'honore, que *Diderot* est tombé malade sur les frontières de la Hollande. Je me flatte qu'il est actuellement à vos pieds; vous avez plus d'un français enthousiaste de votre gloire. S'il y en a quelques-uns qui sont pour *Moustapha*, j'ose croire que ceux qui sont dévots à sainte *Catherine* valent bien ceux qui se sont faits turcs. Il est vrai que *Diderot* et moi nous n'entrons point dans des villes par un trou comme des étourdis; nous ne nous fesons point prendre prisonniers comme des sots; nous ne nous mêlons point de l'artillerie où nous n'entendons rien. Nous sommes des missionnaires laïques qui prêchons le culte de sainte *Catherine*, et nous pouvons nous vanter que notre Eglise est assez universelle.

J'avoue, à ma honte, que j'ai échoué dans le projet de ma croisade. J'aurais voulu que madame la grande duchesse eût été rebaptisée dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du prophète *Grimm;* et que votre auguste alliée eût établi des tribunaux de chasteté tant qu'elle aurait voulu dans la Bosnie

et dans la Servie. *Pierre* l'hermite était pour le moins aussi chimérique que moi, et cependant il réussit; mais aussi il faut considérer qu'il était moine; la grâce de DIEU l'assistait, et elle m'a manqué tout net. Si je n'ai pas la grâce, j'ai du moins la raison en ma faveur. 1773.

Sérieusement, Madame, il me paraît absurde qu'on ait eu un si beau coup à faire et qu'on l'ait manqué; je suis persuadé que la postérité s'en étonnera. N'ai-je pas entendu dire qu'avant la campagne du Pruth, un ambassadeur demandant à *Pierre I*, où il prétendait établir le siége de son empire, il répondit, à Constantinople. Sur ce pied-là, je disais, *Catherine la grande*, ayant réparé si bien le malheur de *Pierre le grand*, accomplira sans doute son dessein; et l'auguste *Marie-Thérèse*, dont la capitale a été assiégée deux fois par les Turcs, contribuera de tout son pouvoir à cette sainte entreprise. Je me suis trompé en tout; elle a pardonné aux Turcs en bonne chrétienne, et le roi de Prusse, roi des calvinistes, a été le seul prince qui ait protégé les jésuites, lorsque le bon homme St *Pierre* a exterminé le bon homme St *Ignace*: que peut dire à cela le prophète *Grimm*?

Il faut que M. de *Saint-Priest* ait bien raison, et que *Moustapha* ait un esprit bien supérieur, puisqu'il a su engager les meilleurs chrétiens du monde dans ses intérêts, et réunir à la fois en sa faveur les Français et les Allemands.

Le roi de Prusse dit toujours que vous battrez *Moustapha* toute seule; que vous n'avez besoin de personne; je le veux croire; mais vos Etats ne

1773. sont pas tous aussi peuplés qu'ils sont immenses; le temps, la fatigue et les combats diminuent les armées, et avant que la population soit proportionnée à l'étendue des terres, il faut des siècles. C'est-là ce qui fait ma peine; je vois que le temps est toujours trop court pour les grandes ames. Ce n'est pas à un barbouilleur inutile qu'il faut de longues années, c'est à une héroïne née pour changer la face du monde. Elle est encore dans la fleur de son âge, je voudrais que DIEU lui envoyât des lettres-patentes contre-signées *Mathusalem*, pour mettre ses Etats au point où elle les veut. On dit que des corps de turcs ont été bien battus, c'est une grande consolation pour *Pierre* l'hermite.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

LETTRE CXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 décembre.

MADAME,

LE roi de Prusse me fait l'honneur de me mander, du 10 décembre, que votre armée a battu celle du grand-visir, et que Silistrie est prise. Il ajoute que le grand-visir s'est enfui à Andrinople avec le grand étendard de *Mahomet*.

Je suppose qu'un roi n'est jamais trompé quand il écrit des nouvelles ; et dans cette supposition je suis prêt de mourir de joie, au lieu de mourir de vieillesse, comme on me l'annonçait tout à l'heure, avant que je reçusse la lettre du roi de Prusse. 1773.

Mort ou vif, il est bien fâcheux d'être si loin des merveilles de votre règne, et M. *Diderot* est un heureux homme ; mais aussi il mérite son bonheur. Pour moi j'expire dans le désespoir de n'avoir pu voir mon héroïne qui sera celle du monde entier, et de n'avoir pu lui présenter mon très-profond et très-inutile respect.

LETTRE CXXXIV.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{27}{7}$ décembre. de janvier.

MONSIEUR, le philosophe *Diderot* dont la santé est encore chancelante, restera avec nous jusqu'au mois de février qu'il retournera dans sa patrie ; *Grimm* pense aussi partir vers ce temps-là. Je les vois très-souvent, et nos conversations ne finissent pas. Ils pourront vous dire, Monsieur, le cas que je fais de *Henri IV*, de la Henriade, et de l'auteur de tant d'autres écrits qui ont illustré notre siècle. 1774.

Je ne sais s'ils s'ennuyent beaucoup à Pétersbourg, mais pour moi je leur parlerais toute ma vie sans m'en lasser. Je trouve à *Diderot* une imagination

1774. intariſſable, et je le range parmi les hommes les plus extraordinaires qui aient exiſté. S'il n'aime pas *Mouſtapha*, comme vous me le mandez, au moins je ſuis sûre qu'il ne lui veut point de mal; la bonté de ſon cœur ne le lui permettrait pas, malgré l'énergie de ſon eſprit, et le penchant que je lui vois de faire incliner la balance de mon côté.

Eh bien, Monſieur, il faut ſe conſoler de ce que le projet de votre croiſade a échoué, et ſuppoſer que vous avez eu affaire à de bonnes ames auxquelles on ne peut accorder cependant l'énergie de *Diderot*.

Comme chef de l'Egliſe grecque, je ne puis en bonne foi vous laiſſer dans l'erreur ſans vous reprendre. Vous auriez voulu que la grande ducheſſe eût été rebaptiſée dans Sainte-Sophie. Rebaptiſée, dites-vous? ah! Monſieur, l'Egliſe grecque ne rebaptiſe point; elle regarde comme très-bon et très-authentique tout baptême adminiſtré dans les autres communions chrétiennes. La grande ducheſſe, après avoir prononcé en langue ruſſe la profeſſion de foi orthodoxe, a été reçue dans le ſein de l'Egliſe au moyen de quelques ſignes de croix avec de l'huile odoriférante qu'on lui a adminiſtrée en grande cérémonie; ce qui chez vous, comme chez nous, s'appelle confirmation. A cette occaſion on impoſe un nom, mais ſur ce dernier point nous ſommes plus chiches que vous qui en donnez par douzaine; ici on n'en prend qu'un ſeul, et cela nous ſuffit.

Vous ayant mis au fait de ces choſes importantes, je continue de répondre à votre lettre du premier novembre. Vous ſaurez à préſent, Monſieur, qu'un corps détaché de notre armée, après avoir paſſé le

Danube au mois d'octobre, battit un corps de turcs très-considérable, et fit prisonnier un bacha à trois queues qui le commandait. 1774.

Cet événement aurait pu avoir des suites, mais le fait est (chose dont vous ne serez pas content peut-être) qu'il n'en eut pas; de sorte que *Moustapha* et moi nous nous trouvons à peu-près dans la situation où nous étions il y a six mois, à cela près qu'il est attaqué d'un asthme, et que je me porte bien. Il se peut que ce sultan soit un esprit supérieur, mais il n'en est pas moins battu pour cela depuis cinq ans.

Adieu, Monsieur, portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne fait plus de cas de votre amitié que moi.

1774.

LETTRE CXXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{8}{19}$ janvier.

MONSIEUR, je penſe que les nouvelles que le roi de Pruſſe vous a données de la défaite du viſir et de la priſe de Siliſtrie lui ſont venues de Pologne, le pays, après la France, où l'on débite les plus fauſſes. Je m'attends à voir les oiſifs fort occupés d'un voleur de grand chemin qui pille le gouvernement d'Orembourg, et qui tantôt, pour effrayer les payſans, prend le nom de *Pierre III*, et tantôt celui de ſon employé. Cette vaſte province n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur; la partie montagneuſe eſt occupée par des tartares nommés Baſchkis, pillards depuis la création du monde. Le pays plat eſt habité par tous les vauriens dont la Ruſſie a jugé à propos de ſe défaire depuis quarante ans, ainſi que l'on a fait à peu-près dans les colonies de l'Amérique pour les pourvoir d'hommes.

Le général *Bibikof* eſt allé avec un corps de troupes pour rétablir la tranquillité là où elle eſt troublée. A ſon arrivée à Caſan, qui eſt à ſept cents verſtes (ou cent lieues d'Allemagne) d'Orembourg, la nobleſſe de ce royaume vint lui offrir de ſe joindre à ſes troupes avec quatre mille hommes bien armés, bien montés, et entretenus à leurs dépens. Il accepta

leur

leur offre. Cette troupe seule est plus qu'en état de remettre l'ordre dans le gouvernement limitrophe. 1774.

Vous jugez bien que cette incartade de l'espèce humaine ne dérange en rien le plaisir que j'ai de m'entretenir avec *Diderot*. C'est une tête bien extraordinaire que la sienne; la trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes; mais enfin, comme tout est au mieux dans ce meilleur des mondes possibles, et que les choses ne sauraient changer, il faut les laisser aller leur train, et ne pas se garnir le cerveau de prétentions inutiles. La mienne sera toujours de vous témoigner ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez.

CATERINE.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 février.

MADAME,

La lettre du 19 janvier dont votre Majesté impériale m'honore, m'a transporté en esprit à Orembourg, et m'a fait connaître M. *Pugatschef*; c'est apparemment le chevalier de *Tott* qui a fait jouer cette farce; mais nous ne sommes plus aux temps des *Démétrius*, et telle pièce de théâtre qui réussissait, il y a deux cents ans, est sifflée aujourd'hui. Si quelque prétendu inca venait au Pérou se dire fils ou petit-fils du soleil, je doute qu'il fût reconnu pour tel, quand même il

1774. ferait annoncé par des jéſuites, et quand ils feraient valoir des prophéties en ſa faveur.

Votre Majeſté ne paraît pas trop inquiéte de l'équipée de M. *Pugatſchef*. Je croyais que la province d'Orembourg était le plus agréable pays de votre empire, que les Perſans y avaient apporté tous leurs tréſors pendant leurs guerres civiles, qu'on ne ſongeait qu'à s'y réjouir, et il ſe trouve que c'eſt un pays barbare, rempli de vagabonds et de ſcélérats. Vos rayons ne peuvent pas pénétrer par-tout en même temps : un empire de deux mille lieues en longitude ne ſe police qu'à la longue. Cela me confirme dans mon idée de l'antiquité du monde. J'en demande pardon à la Genèſe, mais j'ai toujours penſé qu'il a fallu cinq ou ſix mille ans, avant que la horde juive sût lire et écrire ; et je ſoupçonne qu'*Hercule* et *Théſée* n'auraient pas été reçus dans votre académie de Pétersbourg. Un jour viendra que la ville d'Orembourg ſera plus peuplée que Pékin, et qu'on y jouera des opéra-comiques.

En attendant, je me flatte que vous vous amuſerez, Madame, à battre le nouveau ſultan, ou que vous lui dicterez des conditions de paix, telles que les anciens Romains en impoſaient aux anciens rois de Syrie. Cependant, chargée du poids immenſe de la guerre contre un vaſte empire, et du gouvernement de votre empire, encore plus vaſte, voyant tout, feſant tout par vous-même, vous trouvez encore du temps pour converſer avec notre philoſophe *Diderot*, comme ſi vous étiez déſœuvrée.

Je n'ai jamais eu la conſolation de voir cet homme unique; il eſt la ſeconde perſonne de ce monde avec

qui j'aurais voulu m'entretenir : il me parlerait de votre Majeſté : Majeſté ! ce n'eſt pas cela que je veux dire, c'eſt de votre ſupériorité ſur les êtres penſans ; car je compte les autres êtres pour rien. Je vous demande donc, Madame, votre protection auprès de lui. Ne peut-il pas ſe détourner d'une cinquantaine de verſtes pour venir me prolonger la vie en me contant ce qu'il a vu et entendu à Pétersbourg. 1774.

S'il ne vient pas ſur le bord du lac de Genève, j'irai moi me faire enterrer ſur le bord du lac Ladoga ; il faut que je voye votre nouvelle création, je ſuis las de toutes les autres.

Je me mets à vos pieds avec adoration de latrie.

LETTRE CXXXVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ mars.

MONSIEUR, les gazettes ſeules font beaucoup de bruit du brigand *Pugatſchef*, lequel n'eſt en relation directe ni indirecte avec M. de *Tott*. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entrepriſes de l'autre. M. *Pugatſchef* et M. de *Tott* ont cependant cela de commun, que le premier file tous les jours ſa corde de chanvre, et que l'autre s'expoſe à chaque inſtant au cordon de ſoie.

Diderot eſt parti pour retourner à Paris. Nos converſations ont été très-fréquentes, et ſa viſite m'a fait un très-grand plaiſir. On ne rencontre pas ſouvent

de tels hommes. Il a eu de la peine à nous quitter;
1774. le seul attachement à sa famille l'a séparé de nous. Je lui manderai le désir que vous avez de le voir. Il s'arrêtera quelque temps à la Haie. Cette lettre répond à la vôtre du 4 mars, vieux style. Je n'ai pour le présent rien d'intéressant à vous mander; mais je ne laisserai pas de vous répéter les sentimens d'estime, d'amitié et de considération que vous m'avez inspirés depuis long-temps.

CATERINE.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 auguste.

MADAME,

Je suis positivement en disgrâce à votre cour. Votre Majesté impériale m'a planté là pour *Diderot*, ou pour *Grimm*, ou pour quelque autre favori: vous n'avez eu aucun égard pour ma vieillesse; passe encore si votre Majesté était une coquette française; mais comment une impératrice victorieuse et législatrice peut-elle être si volage?

Je me suis brouillé pour vous avec tous les Turcs, et même encore avec M. le marquis *Pugatschef;* et votre oubli est la récompense que j'en reçois. Voilà qui est fait, je n'aimerai plus d'impératrice de ma vie.

Je songe cependant que j'aurais bien pu mériter ma disgrâce. Je suis un petit vieillard indiscret, qui me suis laissé toucher par les prières d'un de vos

sujets nommé *Rose*, livonien de nation, marchand de profession, déiste de religion, qui est venu apprendre la langue française à Ferney; peut-être n'a-t-il pu mériter vos bontés que j'osais réclamer pour lui. 1774.

Je m'accuse encore de vous avoir ennuyée par le moyen d'un français dont j'ai oublié le nom, qui se vantait de courir à Pétersbourg pour être utile à votre Majesté, et qui, sans doute, a été fort inutile.

Enfin, je me cherche des crimes pour justifier votre indifférence. Je vois bien qu'il n'y a point de passion qui ne finisse. Cette idée me ferait mourir de dépit, si je n'étais tout prêt de mourir de vieillesse.

Que votre Majesté, Madame, daigne donc recevoir cette lettre comme ma dernière volonté, comme mon testament.

Signé votre admirateur, votre délaissé, votre vieux russe de Ferney.

LETTRE CXXXIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{13}{24}$ d'auguste.

MONSIEUR, quoique très-plaisamment vous prétendiez être en disgrâce à ma cour, je vous déclare que vous ne l'êtes point : je ne vous ai planté là ni pour *Diderot*, ni pour *Grimm*, ni pour tel autre favori. Je vous révère tout comme par le passé; et quoi qu'on vous dise de moi, je ne suis ni volage ni inconstante.

Le marquis de *Pugatschef* m'a donné du fil à

1774. retordre cette année ; j'ai été obligée pendant plus de six semaines de m'occuper de cette affaire avec une attention non interrompue, et puis vous me grondez, et me dites que de votre vie vous ne voulez plus aimer d'impératrice. Cependant il me semble que pour avoir fait une si jolie paix avec les Turcs, vos ennemis et les miens, je méritais de votre part quelque indulgence et point de haine.

Malgré mes occupations, je n'ai point oublié l'affaire de *Rose* le livonien, votre protégé. Son sauf-conduit n'a pu être expédié à Lubeck comme vous le désiriez, parce que *Rose*, outre ses dettes, s'est sauvé de prison, et qu'il a emporté quelques milliers de roubles à différentes personnes : il serait remis tout de suite en prison, malgré les sauf-conduits qui ne sont guère en usage chez nous. Je n'ai point reçu d'autres lettres depuis plusieurs mois, que celle au sujet de ce *Rose*; et par conséquent, je n'ai aucune connaissance du français dont vous me parlez dans votre lettre du 9 de ce mois.

Mais en vérité, Monsieur, j'aurais envie de me plaindre à mon tour des déclarations d'extinction de passion que vous me faites, si je ne voyais, à travers votre dépit, tout l'intérêt que l'amitié vous inspire encore pour moi.

Vivez, Monsieur, et raccommodons-nous; car aussi-bien il n'y a pas de quoi nous brouiller : j'espère bien que dans un codicile en ma faveur vous rétracterez ce prétendu testament si peu galant. Vous êtes bon russe, et vous ne sauriez être l'ennemi de

CATERINE.

1774.

LETTRE CXL.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 octobre.

MADAME,

L'amour fit le ſerment, l'amour l'a violé.

Je pardonne à votre Majeſté impériale, et je rentre dans vos chaînes. Ni le grand turc ni moi nous ne gagnerions rien à être en colère contre vous; mais je mettrais, ſi j'oſais, une condition au pardon que j'accorde ſi bénignement à votre Majeſté; ce ſerait de ſavoir ſi le marquis *Pugatſchef* eſt agent ou inſtrument. Je n'ai pas l'impertinence de vous demander ſon ſecret; je ne crois pas le Marquis inſtrument d'*Achmet IV* qui choiſiſſait ſi mal les ſiens, et qui, probablement, n'avait rien de bon à choiſir. *Pugatſchef* ne ſervait pas le pape *Ganganelli*, qui eſt allé trouver St *Pierre* avec un paſſe-port de St *Ignace*. Il n'était aux gages ni du roi de la Chine, ni du roi de Perſe, ni du grand mogol. Je dirais donc avec circonſpection à ce *Pugatſchef*: Monſieur, êtes-vous maître ou valet? agiſſez-vous pour votre compte ou pour celui d'un autre? Je ne vous demande pas qui vous emploie, mais ſeulement ſi vous êtes employé: quoi qu'il en ſoit, monſieur le Marquis, j'eſtime que vous finirez par

1774. être pendu. Vous le méritez bien; car vous êtes non-seulement coupable envers mon auguſte impératrice qui vous ferait peut-être grâce, mais vous l'êtes envers tout l'empire qui ne vous pardonnera pas. Laiſſez-moi maintenant reprendre le fil de mon diſcours avec votre ſouveraine.

Madame, quoi! dans le temps que vous êtes occupée du ſultan, du grand-viſir, de ſon armée détruite, de vos triomphes, de votre paix ſi glorieuſe et ſi utile, de vos grands établiſſemens, et même de *Pugatſchef*, vous baiſſez les yeux ſur le livonien *Roſe!* Vous avez deviné que c'eſt un eſcroc, un fripon. Votre Majeſté clairvoyante a très-bien deviné, et j'étais un imbécille de m'être laiſſé ſéduire par ſa face rebondie.

Je ne puis, cette année, groſſir la foule des Européans et des Aſiatiques qui viennent contempler l'admirable autocratrice, victorieuſe, pacificatrice, légiſlatrice. La ſaiſon eſt trop avancée; mais je demande à votre Majeſté la permiſſion de venir me mettre à ſes pieds l'année prochaine, ou dans deux ans ou dans dix. Pourquoi n'aurais-je pas le plaiſir de me faire enterrer dans quelque coin de Pétersbourg, d'où je puſſe vous voir paſſer et repaſſer ſous vos arcs de triomphe, couronnée de lauriers et d'oliviers?

En attendant, je me mets à vos pieds, de mon trou de Ferney, en regardant votre portrait avec des yeux toujours étonnés et un cœur toujours plein de tranſport.

Le vieux malade.

LETTRE CXLI. 1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 octobre.

MADAME,

MON impertinence ne fatigue pas aujourd'hui votre Majesté impériale pour la large face du livonien *Rose*, ni pour celle de l'avocat *Duménil* qui voulait vous aider à faire des lois *par le conseil de son parrain*. Il s'agit aujourd'hui d'un jeune gentilhomme, bon géomètre, bon ingénieur, ayant des mœurs et du courage; il se nomme de *Murnan:* sa famille est de la province où je suis. Il est fortement recommandé à M. *Euler* que vous honorez de votre protection. Tous ses maîtres rendent de lui le témoignage le plus avantageux.

Votre Majesté ne doit point être surprise qu'il désire passionnément d'entrer à votre service. Tout ce qui doit affliger ce jeune officier, c'est que vous ayez sitôt accordé la paix au sultan; car il aurait bien voulu lever le plan de Constantinople, et contrecarrer le chevalier de *Tott*.

Il ne m'appartient pas d'oser vous présenter personne; mais enfin votre Majesté ne peut m'empêcher d'être très-jaloux de tous ceux qui ont vingt-cinq ans, qui peuvent aller sur la Néva et sur le Bosphore, qui peuvent vous servir de la tête et de la main, et

1774. qui seront prédestinés, si par hasard ils sont tués à votre service. Il est bien dur de vivre au coin de son feu en pareil cas.

Je me mets tristement aux pieds de votre Majesté impériale, comme un vieux suisse inutile.

LETTRE CXLII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{22}{2}$ octobre. novembre.

VOLONTIERS, Monsieur, je satisferai votre curiosité sur le compte de *Pugatschef:* ce me sera d'autant plus aisé qu'il y a un mois qu'il est pris, ou pour parler plus exactement, qu'il a été lié et garrotté par ses propres gens dans la plaine inhabitée entre le Volga et le Jaïck, où il avait été chassé par les troupes envoyées contre eux de toutes parts. Privés de nourriture et de moyens pour se ravitailler, ses compagnons, excédés d'ailleurs des cruautés qu'il commettait, et espérant obtenir leur pardon, le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaïck qui l'envoya à Sinbirsk au général comte *Panin.* Il est présentement en chemin pour être conduit à Moscou. Amené devant le comte *Panin*, il avoua naïvement dans son premier interrogatoire, qu'il était cosaque du Don, nomma l'endroit de sa naissance, dit qu'il était marié à la fille d'un cosaque du Don, qu'il avait trois enfans, que dans ces troubles il avait épousé une

autre femme, que ſes frères et ſes neveux ſervaient dans la première armée, que lui-même avait ſervi, les deux premières campagnes, contre la Porte, &c. &c. 1774.

Comme le général *Panin* a beaucoup de coſaques du Don avec lui, et que les troupes de cette nation n'ont jamais mordu à l'hameçon de ce brigand, tout ceci fut bientôt vérifié par les compatriotes de *Pugatſchef*. Il ne ſait ni lire ni écrire, mais c'eſt un homme extrêmement hardi et déterminé. Juſqu'ici il n'y a pas la moindre trace qu'il ait été l'inſtrument de quelque puiſſance, ni qu'il ait ſuivi l'inſpiration de qui que ce ſoit. Il eſt à ſuppoſer que M. *Pugatſchef* eſt maître brigand, et non valet d'ame qui vive.

Je crois qu'après *Tamerlan*, il n'y en a guère eu qui ait plus détruit l'eſpèce humaine. D'abord il feſait pendre ſans rémiſſion ni autre forme de procès toutes les races nobles, hommes, femmes et enfans, tous les officiers, tous les ſoldats qu'il pouvait attraper: nul endroit où il a paſſé n'a été épargné: il pillait et ſaccageait ceux-mêmes qui, pour éviter ſes cruautés, cherchaient à ſe le rendre favorable par une bonne réception: perſonne n'était devant lui à l'abri du pillage, de la violence et du meurtre.

Mais ce qui montre bien juſqu'où l'homme ſe flatte, c'eſt qu'il oſe concevoir quelque eſpérance. Il s'imagine qu'à cauſe de ſon courage, je pourrais lui faire grâce, et qu'il ferait oublier ſes crimes paſſés par ſes ſervices futurs. S'il n'avait offenſé que moi, ſon raiſonnement pourrait être juſte, et je lui pardonnerais; mais cette cauſe eſt celle de l'empire qui a ſes lois.

Vous voyez par là, Monſieur, que *Duménil*,

1774. avocat, dont je n'ai jamais entendu parler, malgré les avis de son parrain est venu trop tard pour législater. M. *la Rivière* même qui nous supposait, il y a six ans, marcher à quatre pattes, et qui très-poliment s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de derrière, n'était plus à temps.

Quant au baise-main des prêtres, sur lequel vous me questionnez, je vous dirai que c'est un usage de l'Eglise grecque, établi, je pense, presque avec elle. Depuis dix ou douze ans les prêtres commencent à retirer leurs mains, les uns par politesse, les autres par humilité. Ainsi ne vous gendarmez pas trop contre un ancien usage qui s'abolit peu à peu.

Je ne sais pas aussi si vous trouveriez beaucoup à me gronder sur ce que, dès ma quatorzième année, je me suis conformée à cet usage établi. En tout cas, je ne serais pas la seule qui mériterais de l'être. Si vous venez ici, et si vous vous y faites prêtre, je vous demanderai votre bénédiction; et quand vous me l'aurez donnée, je baiserai de bon cœur cette main qui a écrit tant de belles choses et tant de vérités utiles. Mais pour que vous sachiez où me trouver, je vous avertis que cet hiver je m'en vais à Moscou. Adieu, portez-vous bien.

CATERINE.

LETTRE CXLIII. 1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

MADAME,

C'ETAIT donc un diable d'homme que ce marquis de *Pugatſchef*? et il faut que le divan ſoit bien bête pour ne lui avoir pas envoyé quelque argent. Il ne ſavait donc pas plus écrire que *Gengis-kan* et *Tamerlan*. Il y a eu même, dit-on, des gens qui ont fondé des religions ſans pouvoir ſeulement ſigner leur nom. Tout cela n'eſt pas à l'honneur de la nature humaine: ce qui lui fait honneur, c'eſt votre magnanimité. Votre Majeſté impériale donne de grands exemples qui ſont déjà ſuivis par le prince votre fils. Il vient de donner une penſion à un jeune homme de mes amis nommé M. de *la Harpe*, qu'il ne connaît que par ſon mérite trop méconnu en France. De tels bienfaits répandus à propos, enflent la bouche de la Renommée, et paſſent à la poſtérité.

Je crois que votre Majeſté, qui ſait lire et écrire, va reprendre le bel ouvrage de ſa légiſlation, quoiqu'elle n'ait plus auprès d'elle le pauvre *Solon* nommé *la Rivière*, qui était venu vous donner des leçons, et qu'elle n'ait pas encore pour premier miniſtre cet avocat ſans cauſe nommé *Duménil* qui vient enſeigner la coutume de Paris à Pétersbourg de la part de ſon parrain.

1774. Vous ſerez réduite à donner des lois ſans le ſecours de ces deux grands perſonnages; mais je vous conjure, Madame, d'inſérer dans votre code une loi expreſſe qui n'accorde la permiſſion de baiſer les mains des prêtres qu'à leurs maîtreſſes. Il eſt vrai que JESUS-CHRIST ſe laiſſa baiſer les jambes par *Madeleine*; mais ni nos prêtres ni les vôtres n'ont rien de commun avec JESUS-CHRIST.

J'avoue qu'en Italie et en Eſpagne les dames baiſent la main d'un jacobin ou d'un cordelier, et que ces marauds-là prennent beaucoup de libertés avec nos femmes. Je voudrais que les dames de Pétersbourg fuſſent un peu plus fières. Si j'étais femme à Pétersbourg, jeune et jolie, je ne baiſerais que les mains de vos braves officiers qui ont fait fuir les Turcs ſur terre et ſur mer, et ils me baiſeraient tout ce qu'ils voudraient. Jamais on ne pourrait me réſoudre à baiſer la main d'un moine qui eſt ſouvent très-mal-propre. Je veux conſulter ſur cette grande queſtion le parrain de M. *Duménil*.

En attendant, Madame, permettez-moi de baiſer la ſtatue de *Pierre le grand*, et le bas de la robe de *Catherine plus grande*. Je ſais qu'elle a une main plus belle que celles de tous les prêtres de ſon empire; mais je n'oſe baiſer que ſes pieds, qui ſont auſſi blancs que les neiges de ſon pays.

Je la ſupplie de daigner conſerver un peu de bonté pour le vieux radoteur des Alpes.

LETTRE CXLIV. 1775.

DE L'IMPERATRICE.

A Czarskozélo, le $\frac{29}{9}$ décembre. janvier.

MONSIEUR, je réponds aujourd'hui à deux de vos lettres. Celle du 19 octobre m'eſt parvenue par le ſieur *Murnan*, que vous en aviez chargé; votre recommandation l'a fait recevoir à mon ſervice comme vous l'avez déſiré, quoique la guerre ſoit finie.

Le marquis de *Pugatſchef* dont vous me parlez encore dans votre lettre du 16 décembre, a vécu en ſcélérat et va finir en lâche. Il a paru ſi timide et ſi faible dans ſa priſon, qu'on a été obligé de le préparer à ſa ſentence avec précaution, crainte qu'il ne mourût de peur ſur le champ.

Dans quelques jours d'ici je pars pour Moſcou. C'eſt là que je reprendrai le grand ouvrage de la légiſlation, privée, à la vérité, des ſecours de *Solon la Rivière*, et de la coutume de l'avocat *Duménil* dont juſqu'ici je n'ai point entendu parler. Je ſerais bien aiſe cependant de faire la connaiſſance de ſon parrain; peut-être me fournirait-il un projet pour abolir entièrement l'uſage du baiſe-main des prêtres, contre lequel vous plaidez avec force. Quand vous aurez conſulté ce parrain, vous voudrez bien me communiquer ſon avis: en attendant, vous permettrez que l'ancienne coutume tombe d'elle-même tout doucement.

1775. Quatre de mes frégates ſont arrivées de l'Archipel à Conſtantinople ; l'une d'elles a paſſé dans la mer Noire pour ſe rendre dans notre port de Kerſch, ſans que ce phénomène, le premier, je penſe, depuis que le monde exiſte, ait été précédé d'une comète. Le parrain de M. *Duménil* ſait-il cela ? et qu'en dit-il ?

Il ne ſera peut-être pas fâché d'apprendre un trait de politeſſe de la part de mon bon frère et ami ſultan *Abdhul-Ahmet*, qui, voyant paſſer mes frégates du fond de ſon harem, leur envoya une chaloupe pour les avertir qu'il y avait beaucoup de pierres ſous l'eau dans tel endroit du canal, et qu'ils euſſent à prendre garde que le courant ne les entraînât de ce côté-là : cela eſt humain, cela eſt poli.

Soyez aſſuré, Monſieur, que mes ſentimens pour vous ſont toujours les mêmes, et que je ſuis très-ſenſible et très-reconnaiſſante pour tout ce que vous me dites d'agréable, &c.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE CXLV. 1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 28 juin.

MADAME,

PARDONNEZ, voici le fait :

Un très-bon peintre, nommé *Barrat*, arrive chez moi ; il me trouve écrivant devant votre portrait, il me peint dans cette attitude, et il a l'audace de vouloir mettre cette fantaisie aux pieds de votre Majesté impériale ; il l'encadre et la fait partir. Je ne puis que vous supplier de pardonner à la témérité de ce peintre. C'est un homme qui d'ailleurs a le talent de faire en un quart d'heure ce que les autres ne feraient qu'en huit jours. Il peindrait une galerie en moins de temps qu'on y donnerait le bal ; il a surtout l'art de faire parfaitement ressembler. Je ne lui connais de défaut que sa témérité de prendre votre Majesté impériale pour juge de ses talens. Peut-être aurez-vous l'indulgence de faire placer ce tableau dans quelque coin, et vous direz en passant : Voilà celui qui m'adore pour moi-même, comme les quiétistes adorent DIEU. Vos sujets sont plus heureux que moi, ils vous adorent et vous voient.

J'apprends dans le moment, Madame, que votre Majesté, qui s'est fait si bien connaître dans la Méditerranée, avait un vice-consul à Cadix, et que ce

1775. vice-consul qui était allemand est mort : il y a un autre allemand nommé *Jean-Louis Pettremann*, demeurant à Cadix, qui servirait très-bien votre Majesté, si elle n'avait point disposé de cette place. Il ne m'appartient pas d'oser vous proposer un vice-consul, ni un proconsul ; je crois que s'il y avait encore des consuls romains, ils ne tiendraient pas plus devant vous que les grands visirs.

Daignez, Madame, du pinacle de votre gloire, agréer le profond et inutile respect, l'attachement inviolable, et la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

MADAME,

Je suis bien plus téméraire que je ne croyais avec la bienfaitrice de cinquante ou soixante provinces, victorieuse des *Moustapha*. Elle pardonnera mon impertinence quand elle verra de quoi il s'agit.

Marc le Fort, petit-neveu de ce *François le Fort*, qui rendit quelques services assez importans à la Russie, sous les yeux de l'empereur *Pierre le grand*, représente à l'impératrice *Catherine II la très-grande*, qu'il peut la servir dans le commerce de sa nation à Marseille. Il a séjourné plus de vingt ans dans ce

port, et il y a été très-utile à tous les négocians du Levant. 1775.

Si l'intention de sa Majesté impériale est que les Russes aient un traité de commerce avec la France, et particulièrement vers la Méditerranée, *Marc le Fort* lui offre ses très-humbles services.

Il dit que les vaisseaux russes peuvent apporter à Marseille, avec un grand avantage, chanvre, fer, bois, potasse, huile de baleine, et rapporter toutes les denrées de Provence.

Il dit que les Suédois et les Danois font ce commerce, et ont des consuls à Marseille: ces consuls sont génevois.

Le petit-neveu du général le *Fort* serait un très-digne consul de sa Majesté impériale.

Voilà donc, Madame, en très-peu de temps un vice-consul et un consul que je mets à vos pieds. Cette proposition a je ne sais quel air de l'empire romain; mais, dans le fond de mon cœur, je donne la préférence à l'empire russe.

J'ignore absolument en quels termes est actuellement votre empire avec le petit pays des Velches, qui prétendent toujours être français; pour moi j'ai l'honneur d'être un vieux suisse que vous avez naturalisé votre sujet. *Marc le Fort* est un meilleur sujet que moi: nous attendons vos ordres. Le vieux malade de Ferney se met aux pieds de votre Majesté impériale; il mourra en invoquant votre nom.

1775.

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

APRÈS avoir été étonné et enchanté de vos victoires pendant quatre années de suite, je le suis encore de vos fêtes. J'ai bien de la peine à comprendre comment votre Majesté impériale a ordonné à la mer Noire de venir dans une plaine auprès de Moscou. Je vois des vaisseaux sur cette mer, des villes sur les bords, des cocagnes pour un peuple immense, des feux d'artifice et tous les miracles de l'opéra réunis.

Je savais bien que la très-grande *Catherine II* était la première personne du monde entier; mais je ne savais pas qu'elle fût magicienne.

Puisqu'elle a tant de pouvoir sur tous les élémens, que lui en aurait-il coûté de plus pour m'envoyer la flèche d'*Abaris*, ou le carrosse du bon homme *Elie*, afin que je fusse témoin de toutes vos grandeurs et de tous vos plaisirs.

On croit dans mon pays que tout cela est un songe. J'en aurais certifié la vérité; j'aurais dit à mes petits compatriotes qui font les entendus : Messieurs, les fêtes sur la mer Noire sont encore fort peu de chose en comparaison des établissemens pour les orphelins, et pour les maisons d'éducation ; ces fêtes

passent en un jour, mais ces maisons durent tous les siècles. 1775.

Je me jette aux pieds de votre Majesté impériale pour lui demander bien humblement pardon d'avoir osé l'interrompre par toutes mes importunités misérables.

Je demande pardon d'avoir laissé partir le tableau d'un peintre de la ville de Lyon.

Je demande pardon d'avoir parlé d'un vice-consul de Cadix, nommé *Widellin*, et d'un autre qui se présente pour exercer la suprême dignité du vice-consulat.

Je demande pardon d'avoir proposé une autre dignité de consul à Marseille.

J'ai honte de dire qu'il se présentait encore un autre consul à Lyon.

L'empire romain ne donnait jamais que deux consulats à la fois; mais tout le monde veut être consul de Russie. Tous ceux qui entrent chez moi et qui voient votre portrait, s'imaginent que j'ai un grand crédit à votre cour. Ils me disent: Faites-nous consuls de cette impératrice qui devrait être souveraine de tout ce globe, mais qui en possède environ un quart. Je tâche de réprimer leur ambition.

Je ferais mieux, Madame, de réprimer ma bavarderie. Je sens que j'ennuie la conquérante, la législatrice, la bienfaitrice: il m'est permis de l'adorer, mais il ne m'est pas permis de l'ennuyer à cet excès. Il faut mettre des bornes à mon zèle et à mes témérités, il faut se borner malgré soi au profond respect.

1776.

LETTRE CXLVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Czarskozélo, $\frac{14}{25}$ juin.

MONSIEUR, plus on vit dans ce monde, et plus on s'accoutume à voir alternativement les événemens heureux céder la place aux plus triſtes ſpectacles, et ceux-ci à leur tour ſuivis de ſcènes étonnantes. Les pertes dont vous me parlez, Monſieur, m'ont touchée ſenſiblement en leur temps, par toutes les circonſtances malheureuſes qui les ont accompagnées, aucun ſecours humain n'ayant pu ni les prévoir, ni les prévenir, ni réuſſir à ſauver tous les deux, ou au moins l'un des deux. La part que vous y prenez, Monſieur, m'eſt une nouvelle preuve des ſentimens que vous m'avez toujours témoignés, et pour leſquels je vous ai mille obligations. Nous ſommes préſentement très-occupés à réparer nos pertes. Les règlemens que vous me demandez, ne ſont encore traduits et imprimés qu'en allemand; rien n'eſt plus difficile que d'avoir une bonne traduction françaiſe de quoi que ce ſoit écrit en ruſſe: cette dernière langue eſt ſi riche, ſi énergique, et ſouffre tant d'inverſions et de compoſitions de termes, qu'on la manie comme l'on veut; la vôtre eſt ſi ſage et ſi pauvre qu'il faut être vous pour en avoir tiré le parti et l'uſage que vous en avez ſu faire.

Dès que j'aurai une traduction paſſable, je vous l'enverrai; mais je vous avertis d'avance que cet ouvrage eſt très-ſec, très-ennuyeux, et que qui y cherchera autre choſe que de l'ordre et du ſens commun, ſera trompé. Il n'y a certainement dans tout ce fatras ni eſprit ni génie, mais ſeulement beaucoup d'utilité. 1776.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien et ſoyez aſſuré que rien au monde ne peut changer ma façon de penſer à votre égard.

CATERINE.

1777.

LETTRE CXLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier.

MADAME,

VOTRE sujet moitié suisse, moitié gaulois, nommé *Voltaire*, était prêt de mourir, il y a quelques jours: son confesseur catholique-apostolique-romain, c'est-à-dire, universel, coureur de Rome, vint pour me préparer au voyage; le malade lui dit: Mon révérend père, DIEU pourrait bien me damner. Et pourquoi cela, vieux bon homme, me dit le prêtre? Hélas! lui répondis-je, c'est qu'on m'a accusé auprès de lui d'être un ingrat. J'ai été comblé des bontés d'une autocratrice qui est une de ses plus belles images dans ce monde, et je ne lui ai point écrit depuis plus d'un an. Qu'est-ce qu'une autocratrice? me dit mon vilain. Eh, pardieu! lui dis-je, c'est une impératrice. Vous êtes un grand ignorant; et cette impératrice fait du bien depuis le Kamshatka jusqu'en Afrique. Oh! si cela est, repartit le prêtre, vous avez bien fait; elle n'a pas de temps à perdre. Il ne faut pas ennuyer une autocratrice-impératrice bienfaitrice, occupée du soir au matin, tantôt à battre les Turcs, tantôt à leur donner la paix, ou bien à couvrir de vaisseaux la mer Noire, et qui s'amuse à faire fleurir onze cents mille lieues carrées de pays. Allez, allez, je vous donne l'absolution.

1777.

LETTRE CL.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{28}{8}$ janvier. / février.

MONSIEUR, j'ai lu cet hiver deux traductions ruſſes nouvellement faites, l'une du *Taſſe* et l'autre d'*Homère*. On les dit très-bonnes; mais j'avoue que votre lettre du 24 janvier que je viens de recevoir, m'a fait plus de plaiſir que *le Taſſe* et *Homère*. La gaieté et la vivacité qui y règnent, me font eſpérer que votre maladie n'aura aucune ſuite, et que vous paſſerez très-leſtement au-delà des cent ans.

Votre ſouvenir m'eſt toujours auſſi flatteur qu'agréable; mes ſentimens pour vous ſont toujours invariables.

1777.

LETTRE CLI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{20}{1}$ septembre. octobre.

MONSIEUR, pour répondre à vos lettres, il faut que je vous dise premièrement que si vous êtes content du prince *Youssoupof*, je dois lui rendre le témoignage qu'il est enchanté de l'accueil que vous avez bien voulu lui faire, et de tout ce que vous avez dit pendant le temps qu'il a eu le plaisir de vous voir.

Secondement, Monsieur, je ne puis vous envoyer le recueil de nos lois, parce qu'il n'existe pas encore. L'année 1775, j'ai fait publier des règlemens pour le gouvernement des provinces; ceux-ci ne sont traduits qu'en allemand. La pièce qui est à la tête, rend raison du pourquoi de ces arrangemens; c'est une pièce estimée à cause de la manière concise dont y sont décrits les faits historiques des différentes époques. Je ne crois pas que ces règlemens puissent servir aux Treize-Cantons: j'en envoie un exemplaire pour la bibliothéque du château de Ferney.

Notre édifice législatif s'élève peu à peu: l'instruction pour le code en est le fondement: je vous l'ai envoyée il y a dix ans. Vous verrez que ces règlemens ne dérogent point aux principes, mais qu'ils en découlent: bientôt ils seront suivis de ceux de finances, de commerce, de police, &c. lesquels nous occupent

depuis deux ans; après quoi le code ne sera qu'un ouvrage aisé et facile à rédiger. 1777.

Voici l'idée que je m'en fais pour le criminel. Les crimes ne sauraient être en grand nombre; mais de proportionner les peines au crime, cela demande, je crois, un travail à part et beaucoup de réflexion. Je pense que la nature et la force des preuves pourraient être réduites à une forme de demandes très-méthodique, très-simple, qui éclaircirait le fait. Je suis persuadée, et je l'ai établi, que la meilleure des procédures criminelles et la plus sûre, est celle qui fait passer ces sortes de matières par trois instances dans un temps fixé; sans quoi la sureté personnelle des accusés pourrait être à la merci des passions, de l'ignorance, des balourdises involontaires, et des têtes chaudes.

Voilà des précautions qui pourraient ne pas plaire au soi-disant saint-office; mais la raison a ses droits contre lesquels il faut que tôt ou tard la sottise et les préjugés viennent échouer.

Je me flatte que la société de Berne approuvera cette façon de penser. Soyez persuadé, Monsieur, que la mienne à votre égard, n'est soumise à aucune variation.

CATERINE.

J'oubliais de vous dire que l'expérience, depuis deux ans, nous confirme que la cour d'équité établie par mes règlemens, devient le tombeau de la chicane.

1777.

LETTRE CLII.

DE L'IMPÉRATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{23}{4}$ novembre. décembre.

MONSIEUR, j'ai reçu les trois feuillets imprimés qui accompagnaient votre lettre du 28 octobre. Le ſujet que vous propoſez, eſt digne de vous : il eſt à déſirer qu'il ſoit entièrement rempli. Les inquiſitions d'Etat et d'Egliſe n'auraient pas beſoin du grand fatras de règles et de formes, ſi les princes étaient inſtruits ou éclairés. J'attends avec une grande impatience les exemplaires complets que vous me promettez ; je vous avoue que ceux de vos écrits me ſeraient les plus précieux : ils me délaſſeraient de certains règlemens de finances dont la baſe porte ſur ces mots : *Vivre et laiſſer écrire.* On y travaille depuis deux ans, et je n'en vois pas la fin.

Adieu, Monſieur, portez-vous bien et ſouvenez-vous quelquefois de moi.

M. de *Schouvalof* eſt revenu plus enchanté de vous que jamais.

1777.

LETTRE CLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 décembre.

MADAME,

Je reçus hier au soir un des gages de votre immortalité, le code de vos lois en allemand, dont votre Majesté impériale daigne me gratifier. J'ai commencé, dès ce matin, à le faire traduire dans la langue des Velches; il le sera en chinois; il le sera dans toutes les langues : ce sera l'évangile de l'univers.

J'avais bien raison de dire, il y a treize ans, que tout nous viendrait de l'étoile du Nord.

J'ai pris la liberté d'adresser, il y a quinze jours, à votre Majesté, par les charriots de poste d'Allemagne, le Prix de la justice et de l'humanité. C'est un petit coup de cloche qui annonce vos bienfaits au genre-humain. Nous sommes deux membres de la société de Berne, qui avons déposé chacun cinquante louis d'or pour le concurrent qui fera le projet d'un code criminel le plus approchant de vos lois, et le plus convenable au pays où nous vivons.

Je voudrais qu'on proposât un prix pour celui qui trouvera la manière la plus prompte et la plus sûre de renvoyer les Turcs dans les pays d'où ils sont

1777. venus; mais je crois toujours que ce secret n'est réservé qu'à la première personne du genre-humain qui s'appelle *Catherine II.* Je me prosterne à ses pieds, et je crie dans mon agonie, *allah, allah, Catherine rezoul, allah.*

Fin des Lettres de l'impératrice et de M. de Voltaire.

LETTRES

DE

PLUSIEURS SOUVERAINS

A M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635137-p0331-8

LETTRES

LETTRES

DE

PLUSIEURS SOUVERAINS

A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE S. M. STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Lunéville, le 17 mai.

J'AI cru, mon cher *Voltaire*, jusqu'à présent que rien n'était plus fécond que votre esprit supérieur; mais je vois que votre cœur l'est encore plus. J'en reçois des marques bien sensibles; j'aime son style au-delà du style le plus éloquent. Je veux tâcher de me mettre au niveau, en répondant à vos sentimens par ceux que votre incomparable mérite m'a inspirés, et par lesquels vous me connaîtrez toujours tout à vous, et de tout mon cœur, 1748.

STANISLAS, *roi.*

1749.

LETTRE II.

DU MEME.

Le 9 de janvier.

PEUT-ON s'attendre, mon cher *Voltaire*, qu'une si maudite cause produise un si bon effet? Je vous fais savoir toute l'horreur de la calomnie, et vous me dites tout ce qui est de plus flatteur pour moi! Il est certain qu'à juger de ce livre (1) par sa noirceur, il doit faire votre panégyrique, l'envie effrénée n'attaquant que le mérite. Je ne saurais cependant, malgré le mépris qu'on doit en avoir, qu'être touché sur tout ce qui regarde votre réputation. Elle m'est chère par l'amitié et la haute estime avec lesquelles je vous suis affectionné.

STANISLAS, *roi.*

(1) Le libelle intitulé, *Volteriana.*

1749.

LETTRE III.

DU MEME.

Le 19 janvier.

J'AI reçu, mon cher *Voltaire*, votre lettre avec le manuscrit des Mensonges imprimés. Rien de si vrai que ce que vous dites; mais il est trop bon pour servir de réponse au livre imprimé, je crois, au fond de l'enfer. Ainsi, je crois qu'il faudrait se servir de l'usage ordinaire de mépriser la noirceur des malhonnêtes gens, et se contenter d'être estimé des gens d'honneur, comme vous l'êtes, ce qui doit faire votre satisfaction. La mienne sera toujours de vous marquer combien je suis,

votre très-affectionné,

STANISLAS, *roi*.

J'embrasse la chère madame *du Châtelet*.

1749.

LETTRE IV.

DU MEME.

A Lunéville, le 31 de janvier.

Je vous suis redevable, mon cher *Voltaire*, des complimens du roi de Prusse, et de ceux que vous lui avez faits de ma part. Notre gent est d'accord sur votre sujet, et je suis bien flatté d'avoir les mêmes sentimens qu'un prince que j'aime et estime beaucoup. C'est à vous à partager les vôtres entre nous, sans exciter notre jalousie.

Je voudrais, à tel prix que ce soit, que la malheureuse comète vous amusât plus favorablement qu'elle n'a fait, et qu'il n'y ait rien qui vous ennuye à Lunéville. Ma troupe de qualité de la comédie, qui surpasse celle de profession, y suppléera.

Je crains que l'*original du héros* que vous voulez copier dans le roman, ne soit romanesque en effet. Je ne me fie pas à la favorable prévention que vous avez pour lui. Si ce que vous imaginez d'avantageux en sa faveur est une fiction, rien de si réel qu'il est bien sensible à votre attachement et à votre amitié. Vous voilà donc, je crois, à Paris, sans que je puisse encore dire quand j'y serai. C'est le séjour de madame l'Infante qui me réglera. Je vous renvoie vos deux pièces. *Memnon* m'a endormi bien agréablement, et j'ai vu, dans un profond sommeil, que la sagesse n'est qu'un songe. Je suis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, *roi.*

LETTRE V.

1749.

DU MEME.

Le 5 février.

CE n'eſt pas *Memnon* qui m'ennuie, mon cher *Voltaire*, c'eſt votre ſciatique. Je déſire avec impatience d'apprendre que vous en ſoyez quitte. Nous mangeons vos bonbons tout notre ſoûl. Vos ſoins à nous les envoyer en font la plus agréable douceur. A la place de cela, je vous envoie le *Philoſophe chrétien*, qui a été continué depuis votre départ. *Memnon* dira bien qu'il y a de la folie de vouloir être ſage; mais du moins il eſt permis de ſe l'imaginer. Ce Philoſophe ne mérite pas un moment de votre temps perdu pour le parcourir, mais il connaît votre indulgence pour ſe préſenter devant vous. Faites-lui donc grâce en faveur du bonheur qu'il cherche, et que vous lui procurerez, ſi vous le jugez digne de vous occuper un moment.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

STANISLAS, *roi.*

1749.

LETTRE VI.

DU MEME,

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Le 17 février.

Je vous rends mille grâces, ma chère Marquise, du compte que vous me rendez de ce que vous faites. J'envie le bonheur de tous les lieux où vous vous trouvez. J'espère avoir le plaisir de vous rejoindre immédiatement après Pâques; madame l'Infante m'en donnera le temps. Jusqu'à ce moment le carême me deviendra bien mortifiant. J'ai réfléchi sur ce que M. d'*Argenson* vous a dit. Si vous ne faites rien avant mon arrivée, je crois que la gloire me reviendra, quand j'y serai, d'effectuer ce qu'on vous a promis. Du moins j'y emploîrai tous mes soins, et tout l'empressement que vous me connaissez pour tout ce qui vous intéresse. Soyez-en, je vous conjure, persuadée; car, en vérité, je suis de tout mon cœur votre très-affectionné,

STANISLAS, *roi.*

A M. de Voltaire.

P. S. Je n'ai pas le temps, mon cher *Voltaire*, de vous écrire aujourd'hui. Je me réduis à cette apostille pour vous dire que je viens d'exécuter ce que vous avez

demandé au philosophe par sa bonne amie, et de vous embrasser cordialement. 1749.

A madame du Châtelet.

Oserais-je vous prier de pouvoir me servir de vous pour témoigner à M. de *Richelieu* combien j'ai pris part à son expédition de Gènes, et à son avancement. Cela me vaudra plus dans son amitié que tous les complimens que je lui aurais pu faire à cette occasion.

LETTRE VII.

DU MEME.

Le 13 mars.

Je serais, mon cher *Voltaire*, au désespoir, si je me trouvais aussi embarrassé à répondre à vos sentimens pour moi, qu'à la production de votre incomparable génie; car il n'y a ni vers ni prose qui soit capable de vous exprimer combien je suis sensible à tout ce que vous me dites. Toute mon éloquence est au fond de mon cœur. C'est par son langage que vous connaîtrez ma façon de m'expliquer pour vous marquer ma reconnaissance de la part que vous avez prise à ma légère incommodité, et pour vous assurer combien je suis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, *roi.*

1749.

LETTRE VIII.

DU MEME.

A Commerci.

MADAME de *Boufflers*, mon cher *Voltaire*, en partant précipitamment pour aller voir monsieur son père, m'a chargé de vous renvoyer votre livre. Je sacrifie l'empressement que j'ai eu de le parcourir à la nécessité que vous avez de le ravoir, espérant que vous me le communiquerez quand vous pourrez. Vous connaissez comme je suis gourmand de vos ouvrages.

Me voilà seul. Les agrémens de Commerci ne rempliſſent pas le plaisir d'être avec ses amis. Aussi je me prépare à le quitter bientôt. Je voudrais que madame *du Châtelet*, que j'embrasse tendrement, employât le temps de l'absence à faire ses couches, et la retrouver sur pied. Je vous embrasse, mon cher *Voltaire*, de tout mon cœur.

STANISLAS, *roi.*

LETTRE IX.

1751.

DE MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST. (1)

A Zerbst, ce 25 mai.

MONSIEUR,

Je suis trop sensible à la manière obligeante dont vous avez bien voulu vous prêter à la commission hardie dont j'avais osé charger madame la comtesse de *Bentinck*, et trop véritablement reconnaissante, pour ne pas me porter avec autant d'empressement que de plaisir à vous faire mes remercîmens au sujet de la belle inscription et du précieux don que vous avez eu la politesse d'y ajouter ; mais vous n'avez peut-être pas senti, Monsieur, ce que vous m'allez imposer par là. Vous me mettez dans l'obligation de former une bibliothéque pour soutenir la réputation de femme lettrée, que votre présent me donne; il y attirera les savans et les personnes de goût, pour consulter ce rare exemplaire de vos œuvres, avec la même ardeur qu'on examine un manuscrit de *Virgile* ou de *Cicéron*.

Comptez cependant, Monsieur, que cet exemplaire du recueil de vos ouvrages, pour n'être pas dans la bibliothéque d'un savant, n'en est pas moins entre

(1) Mère de l'impératrice de Russie, *Catherine II.*

1751. les mains d'une perſonne qui a toujours ſu admirer les productions de votre plume, et qui ſaura conſerver ce morceau ineſtimable comme un monument auſſi flatteur que glorieux de l'attention d'un des plus grands hommes de notre ſiècle. Si l'eſtime, Monſieur, qui vous eſt due à ce titre eſt un tribut que votre mérite exige, celle que je conſerverai pour vous très-particulièrement eſt propre à me mériter votre amitié, que je vous demande en faveur des ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre tout acquiſe amie et très-humble ſervante.

ELISABETH.

LETTRE X.

DE S. M. LA REINE DE SUEDE. (1)

Droningholm, ce $\frac{12}{23}$ juillet.

JE m'étais réſervé, Monſieur, le plaiſir de vous témoigner moi-même combien j'ai été ſatisfaite de votre lettre, accompagnée d'une nouvelle édition de vos ouvrages. J'avoue que le remercîment aurait dû être plus prompt, et je ſerais fâchée ſi le retardement pouvait faire naître en vous des idées qui ſeraient déſavantageuſes à ma façon de penſer pour vous. Vous me rendrez toujours juſtice quand vous ſerez perſuadé de l'eſtime infinie que j'ai pour votre eſprit

(1) La princeſſe *Ulrique* de Pruſſe.

et vos talens, et je me ferai toujours un plaisir de vous la témoigner quand les occasions s'en présenteront. En attendant, je vous envoie une bagatelle qui servira de souvenir de ces mêmes assurances. Vous m'obligerez infiniment si vous voulez continuer de me faire part de vos nouvelles productions. Je ne saurais assez vous dire la satisfaction que je trouve en les lisant. Vous y rassemblez l'utile et l'agréable, chose si rare dans tous les écrits de nos jours. La comparaison flatteuse que vous faites de la reine *Christine* et de moi, ne peut que me faire rougir. Je me trouve si inférieure en tout point à cette princesse dont le génie était infiniment au-dessus de celui de notre sexe! Je désirerais de pouvoir attirer comme elle les beaux esprits à ma cour; mais la mort de *Descartes* sert toujours de prétexte à éluder toutes les tentatives que je peux faire. Souvenez-vous, je vous prie, que *Maupertuis* a été en Suède, et même en Laponie, qu'il vit à Berlin en parfaite santé, qu'il a changé la figure de la terre, et que ce changement a si bien opéré sur ces climats, que les glaces n'y ont plus leur empire. L'hiver saura respecter des jours consacrés par *Apollon* et par *Minerve*, à l'honneur de notre siècle. Vous voyez que jamais vie n'a été plus en sureté que la vôtre. J'espère qu'à présent vous serez détrompé sur tous ces préjugés désavantageux à notre climat, et que vous me mettrez un jour à même de vous assurer de bouche de l'estime infinie avec laquelle je suis votre affectionnée,

1751.

ULRIQUE.

1754.

LETTRE XI.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN, *CHARLES-THEODORE.*

Manheim, ce 1 mai.

Le manuscrit corrigé de votre main, Monsieur, joint au second tome des Annales de l'Empire m'ont occupé si utilement et si agréablement ces jours passés, que je n'ai pu vous en témoigner plutôt ma reconnaissance. Vos ouvrages ne sont pas faits pour être lus à la hâte. Chaque année, pour ainsi dire, dans vos Annales mérite quelque attention particulière par les réflexions judicieuses que vous y placez si à propos; l'Essai sur l'histoire universelle, dont vous avez tiré une grande partie pour vos Annales, ne leur cède en rien, quoique le sujet en soit beaucoup plus vaste; et ces deux ouvrages ne sont pas faits pour les gens qui ressemblent au nouvel automate de Paris. Il y a, il est vrai, si peu de gens qui pensent, et moins encore qui pensent juste, qu'il ne serait pas étonnant si quelque sombre misanthrope ne regrettait pas qu'on ait trouvé le moyen de diminuer l'espèce humaine à moins de frais.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de m'informer si cette opération avec le sel se fait avec succès. Je serai d'ailleurs charmé de pouvoir vous faire plaisir, et de vous témoigner l'estime qui vous est due,

Monsieur,

votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1754.

LETTRE XII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 27 juillet.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre pendant que j'étais aux bains de Schlangenbadt, et, peu de jours après mon retour ici, le volume que vous m'avez envoyé. Je vous en suis bien obligé; et quoique vous ayez outré quelques expressions flatteuses à mon égard, je suis bien aise de concourir à la justice que le public vous doit sur les mauvaises éditions de votre Essai sur l'histoire universelle. Vous rendrez surement un grand service à ce même public, si vous donnez bientôt le reste de cet ouvrage. Il intéresse, il amuse et instruit solidement. Rien d'essentiel n'y est oublié, et les faits de moindre conséquence qui s'y trouvent paraissent presque nécessaires pour nous bien faire entrer dans l'esprit des siècles passés.

J'ai entendu dire par plusieurs personnes que vous travaillez présentement à une Histoire d'Espagne. Quoiqu'elles ne me l'aient pas assuré pour certain, j'espère que votre santé vous permettra toujours de donner quelque ouvrage nouveau.

Comme je crois le vin de Hongrie fort sain, et que vous n'êtes peut-être pas à portée d'en avoir du bon, j'ai fait faire les dispositions pour vous en

1754. envoyer dès que les chaleurs le permettront. Je voudrais avoir des occasions plus réelles de pouvoir vous faire plaisir.

Je suis avec bien de l'estime,
Monsieur,

votre affectionné,
CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

LETTRE XLII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 28 auguste.

Je suis charmé d'apprendre par votre lettre, Monsieur, que vous continuez de travailler à un ouvrage que le public doit désirer avec empressement, et que, malgré les peines et les soins que vous vous donnez dans les profondes recherches que vous faites dans l'histoire, vous vous occupiez encore à orner le théâtre français d'une nouvelle tragédie. Je suis bien impatient de la voir: *You're in the right to think that j don't dislike the english taste, and j have borrow'd this way of thinking from the observations on this nation.* Les trop grandes libertés de la tragédie anglaise étant réduites à de justes bornes par quelqu'un qui sait si bien les compasser que vous, Monsieur, ne pourront que plaire à tous ceux qui jugent sans prévention; je tombe moi-même un peu dans le défaut d'être prévenu, puisque je le suis déjà pour ce nouvel

enfant légitime, dont je ſerai charmé de revoir le père, qui en fait tant et de ſi beaux. J'eſpère que votre ſanté ſe remet. Soyez sûr de l'eſtime avec laquelle je ſuis, 1754.

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

LETTRE XIV.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 17 ſeptembre.

J'AI relu juſqu'à trois fois, Monſieur, la tragédie que vous m'avez fait le plaiſir de m'envoyer. J'y ai toujours trouvé de nouvelles beautés. Enfin, j'en ſuis enchanté, et ſuis bien empreſſé de la faire jouer. Pourtant, ſi je ſavais que votre ſanté vous permît bientôt de vous donner la peine de recorder les acteurs, j'attendrais encore pour avoir le plaiſir complet, d'autant plus que, bien que je n'y aye rien trouvé de trop allégorique aux affaires du temps, je ne voudrais pas la faire donner ſans votre aveu, dont je ne doute pourtant pas, croyant que vous ne voudriez pas priver le public de la ſatisfaction de voir et d'admirer une ſi belle pièce. Trois ou quatre perſonnes de goût, qui l'ont lue, n'ont pu en faire aſſez l'éloge, et elles en ont été touchées juſqu'aux larmes. Je vous aſſure, Monſieur, que l'eſtime qu'on

1754. doit avoir pour des talens si supérieurs ne peut qu'augmenter ; et c'est avec ces sentimens que je suis,

Monsieur,

votre affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XV.

DU MEME.

Manheim, 20 octobre.

J'AI été bien charmé, Monsieur, d'apprendre, par vos deux lettres, que vous aviez pris la résolution de venir passer l'hiver ici. Je me réjouis d'avance des momens que je passerai si agréablement et si utilement avec vous. On profite toujours de vos entretiens, comme on ne se lasse jamais de relire vos ouvrages. J'aurai soin que votre nièce puisse jouir des spectacles qu'elle désirera de voir. J'en ai donné la commission à *Pieron.*

J'attends, avec impatience, le plaisir de vous revoir, et suis,

Monsieur,

votre affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE

1754.

LETTRE XVI.

DU MEME.

Manheim, le 29 décembre.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, de la part que vous avez prise à la maladie que j'ai essuyée, et qui m'a empêché de répondre à vos dernières lettres. Dans l'état où j'étais, je n'aurais pu qu'à peine signer ma dernière volonté. Dans cette triste situation, je me fesais lire Zadig; et si les chapitres de *Mizouf*, du nez coupé, et des mages corrompus par une femme qui voulait sauver *Zadig*, m'ont égayé, celui de l'hermite, et les réflexions de *Zadig* avec le vendeur de fromages à la crême, m'ont fait supporter, avec moins d'impatience, une fièvre chaude continue, qui a duré vingt-six jours.

L'article de *Pic de la Mirandole* me paraît très-bien traité, et les réflexions sont aussi justes qu'elles puissent l'être. Je ne sais si vous n'excusez pas trop les usurpations, ainsi dites, sous les premiers empereurs. Il est sûr qu'ils confiaient la direction de quelques provinces à ceux qui possédaient les premières charges de leur cour, et que leur intention n'était certainement pas de laisser ces pays à ceux qui les gouvernaient, et encore moins de les rendre héréditaires dans leurs familles. Vous avez très raison de dire que les Allemands avaient des princes avant que d'avoir des empereurs; mais ce ne sont, autant

1754. qu'il m'en souvient, ni ces princes, ni leurs successeurs qui se sont remis en possession de leurs anciennes dominations. Je plaide contre ma propre cause, mais par bonheur *beati possidentes*.

J'attends, avec bien de l'empressement, le nouvel ouvrage d'histoire qui doit être conduit jusqu'à nos jours; mais j'ai bien plus d'impatience d'en revoir l'auteur, et de l'assurer de la parfaite estime qui lui est due.

Je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

1755.

LETTRE XVII.

DU MÊME.

Manheim, ce 20 février.

J'AI reçu, un peu tard, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire. Un voyage que j'ai fait à Munich en a été la cause. Je serais aise de voir les changemens que vous avez faits à vos Chinois, et le serai bien davantage quand j'aurai la satisfaction de vous revoir à Schwetzingen ce printemps. Je m'en fais une fête d'avance; soyez-en bien persuadé, de même que de l'estime que j'aurai toujours pour vous.

Je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1755.

LETTRE XVIII.

DU MEME.

Manheim, ce 17 auguſte.

S'IL était auſſi facile, Monſieur, de faire un bel édifice, qu'il vous eſt aiſé de faire une belle tragédie; je ne ſerais pas en peine de la réuſſite des bâtimens que j'ai commencés. Les deux ailes que vous avez ajoutées au vôtre n'ont fait que donner de nouveaux ornemens à votre ouvrage. Par le plaiſir que j'ai de lire ce que vous faites, jugez de celui que j'aurai de vous revoir ici. Je me ſuis beaucoup entretenu de vous, il y a peu de temps, avec un anglais nommé *Garden*, qui m'a paru un homme d'eſprit et de ſavoir. Il m'a dit vous avoir beaucoup fréquenté pendant ſon ſéjour à Lauſanne.

J'eſpère que votre médecin ſuiſſe rétablira bientôt votre ſanté, pour que l'Europe jouiſſe plus long-temps de vos écrits, et moi du plaiſir de vous revoir. Vous me feriez entre-temps un vrai plaiſir de me mander quelle ſorte d'habillement vous trouvez le plus convenable pour les acteurs. Je m'imagine que vous ne voulez pas une tête et une mouſtache chinoiſe pour *Zamti*, ni de petites pantoufles de métal pour ſa femme, quoique ce ne ſoit pas ce à quoi l'on prendrait garde en écoutant de ſi beaux vers.

Je ſuis avec beaucoup d'eſtime,

Monſieur,

votre affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1756.

LETTRE XIX.

DE S. M. STANISLAS, ROI DE POLOGNE, &c.

A Lunéville, le 27 janvier.

J'AI reçu, Monsieur, avec un plaisir sensible votre lettre, que M. le comte de *Tressan* m'a rendue. Je suis charmé de voir que dans votre retraite, qui pourrait faire croire que vous avez renoncé aux amorces du monde, vous vous souveniez de ceux qui ne vous oublieront jamais. Je ne saurais répondre à ce que vous me dites de plus flatteur que par vos propres idées. On peut envier en effet aux cantons que vous habitez la douceur dont ils jouissent par votre présence, et plaindre ceux qui en sont privés. Si vous m'attribuez le désir de rendre mes sujets heureux, soyez persuadé qu'en vous déclarant celui de cœur, un des plus vifs plaisirs que je ressens, est de vous savoir par-tout où vous êtes aussi parfaitement content que vous le méritez, et aussi constamment que je suis avec toute estime et considération.

votre très-affectionné.

STANISLAS, *roi.*

1756.

LETTRE XX.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Dusseldorff, ce 8 mai.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, du nouvel ouvrage que vous m'avez envoyé, et que j'ai lu avec bien du plaisir et de la satisfaction. Ces deux morceaux de poësie peuvent être mis au nombre de vos autres ouvrages, desquels on peut dire, à bien juste titre, l'axiome de *Pope: Tout ce qui est, est bien.* En effet, cela convient mieux à vos ouvrages en particulier, qu'à l'espèce humaine en général.

Je serais bien charmé si la belle saison où nous allons entrer me procurait le plaisir de vous revoir à Schwetzingen cet été. Je compte d'y être au commencement de juin. Peut-être que le changement d'air fera du bien à votre santé. Surement je serai bien charmé de pouvoir passer bien des heures si utilement et si agréablement avec une personne de votre mérite. Soyez persuadé de l'estime avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1757.

LETTRE XXI.

DU MEME.

Manheim, ce 12 janvier.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de l'Essai sur l'histoire générale que vous m'avez envoyé. Je le lirai avec toute l'attention que vos ouvrages méritent à si juste titre. On ne peut s'instruire plus solidement et plus agréablement que par des faits historiques choisis et traités par un génie tel que le vôtre.

Vous avez bien raison de dire que les siècles passés n'ont pas produit d'événemens plus singuliers que ceux que nous voyons sous nos yeux. Ce siècle poli, qui devait même passer pour un siècle d'or, à peine est-il au-delà de sa moitié, qu'il est souillé par l'assassinat d'un grand roi. Il me paraît que notre siècle ressemble assez à ces sirènes, dont une moitié était une belle nymphe, et l'autre une affreuse queue de poisson. Ce serait pour moi une vraie satisfaction de pouvoir m'entretenir avec vous sur de pareilles matières, et j'espère même que votre santé vous le permettant, les sentimens que vous voulez bien avoir pour moi me procureront bientôt ce plaisir. Si, en tout cas, vous en êtes empêché, faites-moi le plaisir de me confier vos idées sur la situation présente de l'Europe. Vous pouvez m'écrire en toute liberté; vous êtes dans un pays libre, et je suis aussi discret et aussi honnête homme qu'aucun de vos républicains.

1757. Je vous prie d'être persuadé de l'estime toute particulière avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

LETTRE XXII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 15 auguste.

Ce n'est que la quantité d'affaires dont j'ai été occupé, Monsieur, qui m'a fait retarder si longtemps à répondre aux lettres que vous m'avez écrites. Je suis très-obligé au petit suisse de ses justes réflexions sur *Rominagrobis*, dont les affaires vont présentement très-mal. Il faut espérer que cela l'obligera de souscrire à des conditions de paix qui rendront le calme à l'Europe.

Je suis bien charmé que l'affaire de la rente viagère ait été terminée à votre satisfaction. Comptez qu'en toute occasion je serai fort aise de contribuer à tout ce qui vous pourra être agréable.

Vous me feriez plaisir, Monsieur, de me dire votre sentiment sur la nouvelle tragédie d'Iphigénie en Tauride, qui a eu un si brillant succès à Paris; je n'en ai vu jusqu'à présent qu'un extrait. On en dit la versification un peu dure, et qu'elle sera moins goûtée à la lecture qu'à la représentation. Il est si difficile de

vous reſſembler, et même d'approcher de vos talens! Je regrette infiniment que votre ſanté me prive du bonheur d'en pouvoir profiter. 1757.

Je ſuis avec une parfaite eſtime,

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXIII.

DU MEME.

Manheim, ce 25 octobre.

J'AI reçu, Monſieur, avec bien de la reconnaiſſance, l'importante nouvelle que vous m'avez communiquée; vous pouvez être perſuadé du ſecret inviolable que je vous garderai. Vous me donnez, dans cette occaſion, une preuve bien réelle des ſentimens que vous voulez bien avoir pour moi. Je ſerai très-charmé d'être à portée de pouvoir vous faire plaiſir, et vous témoigner la reconnaiſſance et la parfaite eſtime avec leſquelles je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1757.

LETTRE XXIV.

DU MEME.

JE vous suis très-obligé, Monsieur, des souhaits que vous me faites pour la nouvelle année, que je vous souhaite aussi très-heureuse. Celle que nous avons finie ne l'a guère été pour bien du monde. Jamais tant de sang n'a été répandu. Je ne crois pas qu'on trouve un exemple dans l'histoire, que, dans une seule campagne, on ait donné dix batailles. Il n'y a guère d'apparence que l'hiver nous ramène la paix. Votre santé ne vous permettra-t-elle plus de me donner le plaisir de vous revoir, et de vous assurer de toute l'estime que vous méritez, et que j'aurai toujours pour vous?

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXV. 1758.

DU MEME.

Manheim, le 23 mai.

Je ne pouvais rien apprendre de plus agréable, Monsieur, que le projet que vous avez fait de venir ici. J'irai le 27 de ce mois à Schwetzingen, où je vous attendrai avec la plus grande impatience. Quel bonheur en effet de jouir de votre compagnie, et de converser avec un homme tel que vous! Je m'en fais un tel plaisir d'avance, que j'espère bien que votre santé ni les housards ne me tromperont pas dans mon attente. C'est alors que je pourrai raisonner bien plus librement avec le petit suisse sur les grandes révolutions que nous voyons présentement. Vous connaissez les sentimens de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1758.

LETTRE XXVI.

DU MEME.

Manheim, ce 23 octobre.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, de la pièce que vous m'avez communiquée. Vous avez bien raison de dire que dans ce siècle il y a des choses qui ne ressemblent à rien, et beaucoup de riens qu'on voudrait faire ressembler à des choses. La seconde bataille des Russes est de ce nombre, et quantité d'autres. On a enfin surpris ce grand-homme dans son camp; mais ses belles manœuvres ont tout rétabli. Il faut espérer que tant de sang versé fera penser à une paix qui est tant à désirer.

J'espère que votre santé sera entièrement rétablie, et que j'aurai l'été qui vient la même satisfaction dont j'ai si peu joui cette année. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toute ma vie pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1759.

LETTRE XXVII.

DU MEME.

Manheim, le 23 février.

J'AI reçu, Monsieur, vos lettres avec bien du plaisir, et vous suis très-obligé des bons souhaits que vous me faites. Ce serait un bonheur trop parfait dans ce monde s'ils s'accomplissaient en tout point. L'optimisme est banni depuis long-temps de notre globe; et si *Pope* vivait encore, je doute qu'il soutînt, en voyant tout ce qui se passe depuis peu d'années, que *all what is, is right.*

Vous me ferez un sensible plaisir de venir cet été. Ne craignez plus le froid : j'y porterai grand soin; et plutôt que d'être privé de la satisfaction de vous voir, je ferai placer une cheminée à chaque porte et fenêtre. Profitez cette année des fleurs d'orange; car il ne me paraît pas encore que le terroir d'Allemagne soit disposé à porter beaucoup d'olives. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le vieux suisse.

CHARLES-THÉODORE.

1759.

LETTRE XXVIII.

DU MEME.

Manheim, ce 29 avril.

L'ORAISON funèbre d'un cordonnier (1) que vous m'avez envoyée, Monsieur, m'a paru aussi singulière par la façon dont elle est écrite, et à cause de celui qui l'a écrite, que l'ode sur la mort de madame la margrave m'a paru sublime, et portant presque à chaque strophe quelque vérité frappante avec elle.

J'espère, quand j'aurai le plaisir de vous revoir, que vous apporterez encore quelque bel ouvrage nouveau que vous aurez composé. Vous savez le cas que je fais de votre personne, de vos ouvrages, l'empressement que j'ai toujours d'en profiter, et la vraie estime que j'ai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Par le roi de Prusse.

LETTRE XXIX.

1759.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 22 juillet.

JE ſuis bien mortifié, Monſieur, de n'avoir pu jouir de la ſatisfaction de vous voir ici cet été; j'eſpère que ce plaiſir n'eſt qu'un peu reculé. Je vous ſuis très-obligé de votre nouvelle tragédie. (1) Je l'ai lue avec bien du plaiſir, d'autant plus que vous y avez ôté la monotonie de ces vers qui tombent deux à deux pendant cinq actes entiers; vous y peignez au mieux cet eſprit de chevalerie qui, par bonheur, ne ſubſiſte plus. Chaque ſiècle a ſes ridicules, et peut-être le nôtre ſurpaſſe ceux des précédens.

J'ai lu dans le Journal encyclopédique un Précis de l'Eccléſiaſte en vers, qui vous eſt attribué. Par les beautés que j'y ai trouvées, je le croirais aiſément. Faites-moi le plaiſir de me le mander, et ſoyez toujours perſuadé de mon eſtime particulière pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Tancrède.

1760.

LETTRE XXX.

DU MEME.

Manheim, ce 12 mars.

DÈS que j'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 9 du mois passé, j'ai tâché de me procurer les œuvres de poësie du philosophe de Sans-souci, que j'ai lues avec un grand plaisir. La première épître à son frère, la suivante à *Hermotime*, la dixième au général *Bredow*, et la dix-neuvième à d'*Arget*, sont celles qui m'ont le plus frappé. L'Art de la guerre est un poëme unique et de toute beauté. Ce grand auteur est bien digne d'en donner des leçons.

Vous vous souviendrez, Monsieur, que je n'ai aucun goût pour les odes, et que je m'y entends encore moins qu'aux autres pièces de poësie. J'ai trouvé, dans la sixième épître au comte de *Gotter*, les descriptions de plusieurs arts et métiers, admirables, entre autres celle sur le pain, qui commence ainsi:

Voyez ces laboureurs, dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue et cultivent les champs.

Je crois avoir reconnu le petit suisse en plusieurs endroits: entre nous soit dit; faites-moi le plaisir de me mander si j'ai rencontré votre goût en quelque chose, dans les articles que je vous ai cités. Je suis toujours charmé de profiter de vos lumières; j'espère d'en profiter davantage cet été à Schwetzingen; vous me le faites espérer. Vous devez être persuadé du plaisir que j'aurai de revoir le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE

LETTRE XXXI. 1760.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI STANISLAS.

Aux Délices, le 15 auguſte.

SIRE,

JE n'ai jamais que des grâces à rendre à votre Majeſté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous inſtruiſez le monde, vous l'embelliſſez, vous le ſoulagez, vous donnez des préceptes et des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns et des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun dans ſa chaumière faſſe à proportion autant de bien que votre Majeſté en fait dans ſes Etats : elle a bâti de belles égliſes royales; j'édifie des égliſes de village. *Diogène* remuait ſon tonneau, quand les Athéniens conſtruiſaient des flottes. Si vous ſoulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en ſoulagions dix. Le devoir des princes et des particuliers eſt de faire chacun dans ſon état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de votre Majeſté, que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, eſt un nouveau ſervice que votre Majeſté rend au genre-humain : ſi jamais il ſe trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'horrible abſurdité de cet homme.

1760. Les philosophes de ce siècle ont heureusement prévenu les soins de votre Majesté. Elle bénit DIEU, sans doute, de ce que, depuis *Descartes* et *Newton*, il ne s'est pas trouvé un seul athée en Europe. Votre Majesté réfute admirablement ceux qui croyaient autrefois que le hasard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde : elle voit sans doute avec un plaisir extrême qu'il n'y a aucun philosophe de nos jours, qui ne regarde le hasard comme un mot vide de sens. Plus la physique a fait de progrès, plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-puissant.

Il n'y a point d'hommes plus pénétrés de respect pour la Divinité que les philosophes de nos jours. La philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile, elle influe sur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes; ils aiment l'Etat et le monarque; ils sont soumis aux lois; ils donnent l'exemple de l'attachement et de l'obéissance; ils condamnent et ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques et furieuses, également ennemies de l'autorité royale et du repos des sujets; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de son revenu au soutien du royaume. Continuez, Sire, à les seconder de votre autorité et de votre éloquence; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les philosophes sont rois, et qu'ils ont beaucoup de sujets philosophes. Encouragez de votre voix puissante, la voix de ces citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits et dans leurs discours que l'amour de DIEU, du monarque et de l'Etat; confondez ces hommes insensés,

livrés à la faction, ceux qui commencent à accuſer d'athéiſme quiconque n'eſt pas de leur avis ſur des choſes indifférentes. 1760.

Le docteur *Lange* dit que les jéſuites ſont athées, parce qu'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin*, jéſuite, dit que les *Paſcal*, les *Arnauld*, les *Nicole* ſont athées, parce qu'ils n'étaient pas moliniſtes. Frère *Berthier* ſoupçonne d'athéiſme l'auteur de l'Hiſtoire générale, parce que l'auteur de cette hiſtoire ne convient pas que des neſtoriens, conduits par des nuées bleues, ſont venus du pays de Tacin, dans le ſeptième ſiècle, faire bâtir des égliſes neſtoriennes à la Chine. Frère *Berthier* devrait ſavoir que des nuées bleues ne conduiſent perſonne à Pékin, et qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités ſacrées.

Un gentilhomme breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches ſur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme ſi les autres journaux étaient faits par des turcs, l'ont accuſé d'irréligion au ſujet de la rue Tireboudin et de la rue Trouſſevache; et le breton a été obligé de faire aſſigner ſes accuſateurs au châtelet.

Les rois mépriſent toutes ces petites querelles; ils font le bien général, tandis que leurs ſujets animés les uns contre les autres font les maux particuliers. Un grand roi, tel que vous, Sire, n'eſt ni janſéniſte, ni moliniſte, ni anti-encyclopédiſte, il n'eſt d'aucune faction; il ne prend parti ni pour ni contre un dictionnaire; il rend la raiſon reſpectable et toutes les factions ridicules; il tâche de rendre les jéſuites utiles en Lorraine, quand ils ſont chaſſés du Portugal; il donne

1760. douze mille livres de rente, une belle maiſon, une bonne cave à notre cher frère *Ménou*, afin qu'il faſſe du bien; il fait que la vertu et la religion conſiſtent dans les bonnes œuvres, et non pas dans les diſputes; il ſe fait bénir, et les calomniateurs ſe font déteſter.

Je me ſouviendrai toujours, Sire, avec la plus tendre et la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, des jours heureux que j'ai paſſés dans vos palais; je me ſouviendrai que vous daigniez faire le charme de la ſociété, comme vous feſiez la félicité de vos peuples; et que ſi c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je ſouhaite à votre Majeſté que votre vie utile au monde, s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* et *Muley-Iſmaël* ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent cinq ans. Si DIEU accorde de ſi longs jours à des princes infidelles, que ne fera-t-il point pour *Staniſlas le bienfeſant*?

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

1761.

LETTRE XXXII.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 28 mars.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de la belle tragédie de Tancrède que vous m'avez envoyée, avec la très-édifiante lettre qui la suit. On vous lit toujours avec un nouveau plaisir. Tout le monde littéraire vous prie de lui donner encore beaucoup de vos ouvrages avant d'aller habiter la Jérusalem céleste. Vous êtes si admiré sur la terre! restez-y tant que vous pourrez; et s'il vous est possible, venez bientôt revoir un de ceux qui vous admirent le plus. Si j'ai tardé long-temps à vous écrire, c'est que je n'ai pu le faire plutôt. J'ai été accablé d'affaires, sans les soins que l'électrice me donne dans sa grossesse. Si vous venez à Schwetzingen, vous verrez un papa jouer avec un enfant; et après l'avoir bercé, s'entretenir avec plaisir avec son cher fuisse, pour qui j'aurai toujours une vraie estime.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1761.

LETTRE XXXIII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 15 juillet.

Je n'ai fait qu'un beau rêve, mon cher malade, qui, je crois, m'a cauſé plus de douleur que toutes vos infirmités ne vous en font reſſentir. C'eſt une affaire faite, il faut ſe ſoumettre à la Providence. Je ne vous ſuis pas moins obligé de vos charmantes lettres et de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Je ſerai très-aiſe de contribuer à l'édition de Corneille; j'y ſouſcrirai pour dix exemplaires.

Votre Henriade va bientôt paraître en beaux vers allemands. J'y fais travailler un nommé *Schwartz*, très-médiocre conſeiller que j'ai, mais très-bon poëte, et qui a déjà traduit toute l'Enéide en vers, à la parfaite ſatisfaction des amateurs de la poëſie allemande. S'il réuſſit également dans la Henriade, il pourra ſe vanter d'avoir enrichi la littérature allemande des deux meilleurs poëmes épiques qui exiſtent. Soyez perſuadé de l'eſtime particulière que j'aurai toujours pour vous.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1761.

LETTRE XXXIV.

DU MEME.

J'AI été bien charmé, Monsieur, de recevoir la lettre que *Colini* m'a apportée. J'ai été bien aise de faire sa connaissance. Il paraît avoir beaucoup d'esprit et de mérite.

J'espère bien avoir la satisfaction, l'année prochaine, de vous revoir. Je suis bien mortifié d'en avoir été privé celle-ci. Faites toujours d'aussi beaux poëmes qu'*Homère*, mais ne devenez pas aveugle comme lui. Tous les amateurs de la bonne littérature y perdraient trop. Comme vous donnez présentement dans le vieux Testament, ne croiriez-vous pas le livre de *Job* susceptible d'une belle poëfie? Je vous l'ai entendu louer bien souvent. C'est un temps actuellement où l'on a besoin d'être excité à la patience. Bien des gens sont aujourd'hui aussi mal à leur aise que *Job* l'était sur son fumier. Vous vivez dans la tranquillité, mais j'espère qu'on en jouira bientôt par-tout, et que j'aurai le plaisir de vous assurer ici de la vraie estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

1762.

LETTRE XXXV.

DE S. A. S. MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST.

Avril.

MONSIEUR,

NE craignez-vous pas de m'énorgueillir, ou bien eſt-ce pour eſſayer ſi le cœur d'une allemande ſaura ſentir la valeur d'une approbation auſſi flatteuſe que l'eſt la vôtre, que vous me l'accordez, et que vous y ajoutez de nouveau de ces faveurs auſſi propres à ſervir de modèles qu'à vous attirer la reconnaiſſance des ſiècles à venir, par conſéquent, à vous immortaliſer? Je ne ſuis pas aſſez philoſophe pour réſiſter à l'une (1); et pour l'autre, j'ai ſu vous lire, vous préférer, vous eſtimer: ce ſont-là les titres des remercîmens dont je m'acquitte, qui me font oſer vous demander votre amitié, et vous aſſurer que j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

votre tout acquiſe amie et très-humble ſervante,

ELISABETH.

(1) Le Poëme de *Jeanne d'Arc*.

LETTRE XXXVI. 1762.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. E. LE PRINCE PALATIN.

Aux Délices, le 5 juillet.

MONSEIGNEUR,

Je voudrais bien que mon bon hiérophante trouvât grâce devant votre Alteſſe électorale. Il n'eſt ni janſéniſte ni moliniſte ; c'eſt le meilleur prêtre que je connaiſſe. Si les jéſuites lui avaient reſſemblé, ils ſeraient encore en Portugal, et ne ſeraient point honnis en France. Toute la famille d'*Alexandre* que j'ai miſe à vos pieds, il y a un mois, attend ce que vous penſez d'elle pour ſavoir ſi elle doit ſe montrer.

Me ſera-t-il permis d'avoir recours à votre protection pour le temporel (1), après avoir ſoumis le ſpirituel à vos lumières ? Votre Alteſſe électorale voit que l'ame et le corps du petit ſuiſſe dépendent d'elle. La petite-fille de *Corneille* et ſon édition languiſſent. J'eſpère que M. de *Bekers* nous ranimera. C'eſt auprès de M. de *Bekers* que je vous implore ; je crois qu'il n'y a point auprès de lui de meilleure protection que la vôtre. Daignez donc ſouffrir, Monſeigneur, que j'adreſſe à votre Alteſſe électorale le triſte et diſcourtois placet que je préſente à votre contrôleur général.

(1) Il s'agiſſait d'une rente viagère que lui devait l'électeur.

1762. Il y a de fins courtisans italiens qui prétendent qu'il faut toujours aller au prince par les ministres, et moi, Monseigneur, je tiens que dans votre cour il faut aller au ministre par le prince, et que c'est toujours à votre belle ame qu'il faut avoir recours.

Que votre Altesse électorale daigne agréer, avec sa bonté ordinaire, l'attachement, la reconnaissance et le profond respect, &c.

1762.

LETTRE XXXVII.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, ce 28 juillet.

Je ne puis vous exprimer combien votre famille d'*Alexandre* m'a fait plaisir, Monsieur; j'aurais voulu attendre la représentation pour vous marquer les éloges qu'elle mérite; mais la paresse des comédiens qui, d'ailleurs, étaient déjà occupés à l'étude de Tancrède, m'en a empêché. *Le Noble*, que vous avez vu ici dans le rôle de *Lusignan*, fera cet honnête homme de prêtre qui a si peu d'imitateurs : *Olympie* sera représentée par la *Deneste*, jeune actrice qui tâche d'imiter la *Clairon*, et qui a étudié deux ans avec elle. *Le Kain* la connaît. La pièce, telle qu'elle est, me paraît de toute beauté, et ressemble à vos autres productions.

Je crois que vous aurez été content de la réponse du baron de *Bekers*. Je sais fort bien qu'après avoir pensé au spirituel, il ne faut pas oublier le temporel. Je vous prie de ne pas oublier tout-à-fait Schwetzingen, malgré votre faible santé, et soyez persuadé de la sincère estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

1762.

LETTRE XXXVIII.

DU MEME.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de m'avoir envoyé les deux chants de la Pucelle, que j'ai lus avec bien de l'empressement, de même que tout ce que vous écrivez. Vous me faites un bien sensible plaisir de m'apprendre que votre santé et le fameux *Tronchin* vous permettront de venir chez celui qui aime et admire une personne d'un mérite tel que le possède le petit Suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXXIX. 1764.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 1 octobre.

UN œil poché et une cuisse en compote, m'ont empêché de répondre à votre dernière lettre au sujet du curé, et avec laquelle vous m'avez envoyé le supplément au discours aux Velches. Je reçois à ce moment votre seconde lettre touchant votre association à mon académie. Quoique je lui aye abandonné le choix de ses membres, je sais surement que les académiciens sont trop éclairés pour ne pas sentir le prix de vous voir de leur nombre. Je ne peux que vous témoigner ma reconnaissance de vouloir bien mêler votre nom avec le leur.

Soyez persuadé, mon cher vieux suisse, que tous les *Frérons* du monde ne pourront jamais diminuer la vraie estime que j'ai toujours eue pour la personne et le génie d'un homme tel que vous. Le critique âpre et amer n'atteignit jamais *Virgile*, *Salluste* et *Newton*; et tel qui critiqua l'église de Saint-Pierre à Rome, n'eût peut-être pas été en état de dessiner une église de village.

C'est avec ces sentimens et l'espoir de vous revoir encore, que je serai toujours votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1767.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 février.

SIRE,

MA respectueuse reconnaissance n'a osé passer les bornes de deux lignes, quand j'ai remercié votre Majesté de ses bienfaits envers la famille des *Sirven*, qui lui devra bientôt son honneur et sa fortune; mais le bien que vous faites à l'humanité entière en établissant une sage tolérance en Pologne, me donne un peu plus de hardiesse. Il s'agit ici du genre-humain : vous en êtes le bienfaiteur, Sire. Vous pardonnerez donc au bon vieillard *Siméon* de s'écrier : *Je mourrai en paix, puisque j'ai vu les jours du salut.* Le vrai salut est la bienfesance.

J'ai lu deux discours de votre Majesté à la diète, qui sont de cette éloquence qui n'appartient qu'aux grandes ames. Madame de *Geoffrin* est bien heureuse. Les vieillards de Saba en feraient autant que leur reine, s'ils n'avaient que leur vieillesse à surmonter; mais la caducité, jointe à la maladie, ne laisse de libre que le cœur. Permettez, Sire, que ce cœur, pénétré de vos vertus et de votre sagesse, se mette à vos pieds pour sa consolation.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XLI. 1767.

DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varsovie, le 21 février.

MONSIEUR de *Voltaire*, tout contemporain d'un homme tel que vous, qui sait lire, qui a voyagé, et ne vous a pas connu, doit se trouver malheureux. Si le roi mon prédécesseur eût vécu un an de plus, j'aurais vu Rome et vous. J'allais partir pour l'Italie lorsqu'il est mort, et je comptais revenir par chez vous. C'est un des plaisirs que me coûte ma couronne, et dont elle ne m'ôtera jamais le regret. Vous l'augmentez par votre lettre du 3 de ce mois; vous m'y tenez compte de faits qui ne sont malheureusement que des intentions. Plusieurs des miennes ont leur source dans vos écrits. Il vous serait souvent permis de dire : *Les nations feront des vœux pour que les rois me lisent.*

Continuez, Monsieur, à jouir de votre gloire et à prouver au monde qu'il est des esprits qui ne s'épuisent point. Je suis bien véritablement,

Monsieur de *Voltaire*,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

1767.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

6 décembre.

SIRE,

On m'apprend que votre Majeſté ſemble déſirer que je lui écrive. Je n'ai oſé prendre cette liberté. Un certain *Bourdillon* (1), qui profeſſe ſecrétement le droit public à Baſle, prétend que vous êtes accablé d'affaires, et qu'il faut *captare mollia fandi tempora*. Je ſais bien, Sire, que vous avez beaucoup d'affaires; mais je ſuis très-sûr que vous n'en êtes pas accablé, et j'ai répondu au ſieur *Bourdillon : Rex ille ſuperior eſt negotiis.*

Ce *Bourdillon* s'imagine que la Pologne ſerait beaucoup plus riche, plus peuplée, plus heureuſe, ſi les chefs étaient affranchis, s'ils avaient la liberté du corps et de l'ame, ſi les reſtes du gouvernement gothico-ſclavonico-romano-ſarmatique étaient abolis un jour par un prince qui ne prendrait pas le titre de fils aîné de l'Egliſe, mais celui de fils aîné de la raiſon. J'ai répondu au grave *Bourdillon* que je ne me mêlais pas d'affaires d'Etat, que je me bornais

(1) C'eſt le nom ſous lequel M. de *Voltaire* avait publié l'Eſſai ſur les diſſentions des Egliſes de Pologne. Mél. hiſt. Tome II.

à admirer, à chérir les salutaires intentions de votre Majesté, votre génie, votre humanité, et que je laissais les *Grotius* et les *Puffendorf* ennuyer leurs lecteurs par les citations des anciens qui n'ont pas fait le moindre bien aux modernes. Je sais, disais-je à mon ami *Bourdillon*, que les Polonais seraient cent fois plus heureux, si le roi était absolument le maître; et que rien n'est plus doux que de remettre ses intérêts entre les mains d'un souverain qui a justesse dans l'esprit et justice dans le cœur; mais je me garde bien d'aller plus loin. Vous n'ignorez pas, M. *Bourdillon*, qu'un roi est comme un tisserand continuellement occupé à reprendre les fils de sa toile qui se cassent; ou, si vous l'aimez mieux, comme *Sisiphe* qui portait toujours son rocher au haut de la montagne, et qui le voyait retomber; ou enfin comme *Hercule* avec les têtes renaissantes de l'hydre. 1767.

M. *Bourdillon* me répondit: Il finira sa toile, il fixera son rocher, il abattra les têtes de l'hydre.

Je le souhaite, mon cher *Bourdillon*, et je fais des vœux au ciel avec vous pour qu'il réussisse en tout, et pour que les hommes soient moins asservis à leurs préjugés et plus dignes d'être heureux. Je ne doute pas qu'un grand jurisconsulte comme vous, ne soit en commerce de lettre avec un grand législateur. La première fois que vous l'ennuierez de votre fatras, dites-lui, je vous en prie, que

Je suis avec un profond respect, avec admiration, avec dévouement,

de sa Majesté, &c.

1770.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Novembre.

SIRE,

M. d'*Alembert* m'a inſtruit des bontés de votre Majeſté pour moi. Tant de généroſité de votre part ne m'étonne point ; mais l'objet m'en étonne : ce n'était pas ſans doute à un ſimple citoyen comme moi qu'il fallait une ſtatue. L'Europe en doit aux rois qui voyagent pour répandre des lumières, qui ont la modeſtie de croire en acquérir, qui donnent des exemples en prétendant qu'ils en reçoivent, qui emportent les vœux de tous les peuples chez leſquels ils ont été, qui ne reçoivent leurs ſujets que pour les rendre heureux, pour en être chéris et pour les venger des barbares.

Je ſuis près de finir ma carrière lorſque votre Majeſté en commence une bien éclatante. L'honneur qu'elle daigne me faire, répand ſur mes derniers jours une félicité que je ne devais pas attendre. Je ſens combien il eſt flatteur de finir par avoir tant d'obligations à un tel monarque.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance, &c.

1770.

LETTRE XLIV.

DU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Friederichsberg, ce 15 décembre.

MONSIEUR de *Voltaire*, toujours poli et plein d'eſprit, je ſais bien à quoi je dois ce que ſa lettre contient de flatteur pour moi. Je dois à ſa politeſſe ce qu'il mérite de ma part et de tout le public par une longue ſuite de ſes actions. Vous réuſſiſſez à faire des heureux en éclairant les hommes et leur apprenant à penſer librement. Je ſuis moins heureux avec la meilleure volonté du monde et le pouvoir d'un ſouverain. Je n'ai pas encore pu parvenir à lever les obſtacles qui s'oppoſent à rendre la liberté civile à la plus grande portion de mes ſujets. Vous vous occupez préſentement à délivrer un nombre conſidérable des hommes du joug des eccléſiaſtiques, le plus dur de tous, parce que les devoirs de la ſociété ne ſont connus que de la tête de ces Meſſieurs, et jamais ſentis de leur cœur. Ceci vaut bien ſe venger des barbares.

Je ſuis avec beaucoup d'eſtime,

votre affectionné,

CHRISTIAN.

1771.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE DANEMARCK.

A Ferney, 15 janvier.

SIRE,

RIEN n'eſt ſi ennuyeux que trop de vers: je demande pardon à votre Majeſté de lui en préſenter une ſi énorme quantité; mais en récompenſe je prends la liberté de lui envoyer beaucoup plus de proſe. Le paquet doit lui arriver par les voitures publiques.

Sa Majeſté me permettra-t-elle de la féliciter ſur le bien qu'elle fait à ſes ſujets? La liberté qu'elle veut donner aux hommes eſt aſſurément plus précieuſe que la liberté des livres.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus ſincère reconnaiſſance,

de votre Majeſté, &c.

LETTRE XLVI. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

12 novembre.

SIRE,

C'EST avec ces larmes qu'arrachent l'attendriſſement et l'admiration, que j'ai lu l'éloge du roi votre père, compoſé par votre Majeſté. L'Europe prononce le vôtre; permettez à un étranger de joindre ſa voix à toutes celles qui ſont mille vœux pour vous. Si je ne ſuis pas né votre ſujet, je le ſuis par le cœur, et les ſentimens de ce cœur que vous avez pénétré ſont l'excuſe de la liberté que je prends.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Sire,

de votre Majeſté, &c.

1771.

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 décembre.

SIRE,

VOTRE Majeſté m'a honoré de trop de bontés pour que je ne mêle pas ma voix à toutes celles qui font des vœux pour votre conſervation et pour votre bonheur. Ma voix, à la vérité, n'eſt que celle qui crie dans le déſert, mais elle eſt ſincère; elle part du cœur. Et quel cœur en effet ne doit pas être ſenſible à tout ce qui intéreſſe votre perſonne! Il faut être barbare pour ne pas vous aimer: il faut entendre bien mal ſes intérêts pour ne vous pas ſervir. Mais la vraie bonté et la vraie vertu triomphent de tout à la fin.

Permettez-moi de faire les vœux les plus ſincères pour votre félicité dont vous êtes ſi digne.

Je ſuis avec la plus parfaite reconnaiſſance et le plus profond reſpect, &c.

1771.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 6 décembre.

SIRE,

PERMETTEZ à mon sincère attachement pour votre personne, pour votre cause, pour vos vertus, de dire encore un mot à votre Majesté.

Tous les papiers publics disent que *Kozinski* avait fait serment à la *sainte Vierge*, ainsi que les autres conjurés, de consommer leur attentat sacrilége. Je respecte fort la *sainte Vierge;* je suis seulement fâché que *Poltrot*, *Jean Châtel*, *Ravaillac*, *Damiens*, le révérend père *Malagrida*, &c. &c. &c. aient eu tant de religion.

Oserai-je demander à votre Majesté s'il n'est pas vrai que votre aspect, vos discours, le souvenir de vos vertus, enfin l'humanité, aient réveillé dans le cœur de l'assassin les sentimens naturels que la dévotion à la *sainte Vierge* avait un peu endormis? La religion avait part au crime, et la nature l'a empêché.

Au reste, on est persuadé que cette horreur tournera à votre avantage. Le bien sort du mal, comme

1771. les moiſſons viennent de la fange. Il ſera déſormais trop honteux d'être rebelle. Les confédérés eux-mêmes vous aimeront comme tous les eſprits bien faits de l'Europe vous aiment.

Si votre Majeſté daigne répondre en deux lignes à ma queſtion, je la ſupplie d'adreſſer ſa lettre à Genève.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et avec un attachement qui redouble tous les jours,

Sire,

de votre Majeſté, &c.

LETTRE XLIX.

1771.

DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varsovie, ce 28 décembre.

MONSIEUR de *Voltaire*, c'est avec le plus grand plaisir que je réponds à votre lettre du 3 du courant. Votre voix doit être assurément distinguée entre toutes celles qui m'ont parlé depuis le 3 novembre dernier. Vous trouverez bon cependant que je ne convienne pas de la comparaison que vous vous donnez. Celui dont la voix criait dans le désert, annonçait quelqu'un de plus grand que lui, et c'est ce que vous ne sauriez faire. Mais si l'intérêt le plus constant de ma part à votre conservation et à votre gloire, mérite de la reconnaissance, il est vrai que vous m'en devez. Je suis bien véritablement,

Monsieur,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

1772.

LETTRE L.

DU MEME.

Varsovie, le 1 de janvier.

MONSIEUR de *Voltaire*, j'ai répondu par Paris, il y a cinq jours, à votre lettre du 3 décembre. J'ai reçu depuis votre seconde du 6, et je crois ne pouvoir mieux répondre à celle-ci qu'en vous envoyant les pièces ci-jointes dont je vous garantis la vérité exacte.

Je mets au nombre des vœux les plus chers à mon cœur de vous voir conservé à tout ce siècle que vous avez éclairé.

C'est avec la plus véritable reconnaissance que je reçois les témoignages si affectueux de vos sentimens pour moi, et que je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

LETTRE LI. 1772.

DU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

A Stockholm, ce 10 janvier.

MONSIEUR de *Voltaire*, vous jetez donc auſſi quelquefois un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſe dans notre Nord ! Soyez perſuadé que du moins nous y connaiſſons le prix de votre ſuffrage, et que nous le regardons comme le plus grand encouragement à bien faire dans tous les genres. Je prie tous les jours l'Etre des êtres qu'il prolonge vos jours ſi précieux à l'humanité entière, et ſi utiles aux progrès de la raiſon et de la vraie philoſophie.

Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait, Monſieur de *Voltaire*, en ſa ſainte garde, étant

votre très-affectionné,

GUSTAVE.

1774.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A SA MAJESTÉ LA REINE DE SUEDE.

MADAME,

L'HONNEUR que me fait votre Majeſté redouble le petit chagrin d'avoir quatre-vingts ans, et d'être ſur le bord du lac de Genève, au lieu d'être venu faire ma cour au lac Meller. Je ne pourrais mourir content qu'après m'être jeté à vos pieds et à ceux du roi votre digne fils; et je ne peux être conſolé de cette privation que par la bonté avec laquelle votre Majeſté a daigné ſe ſouvenir de moi. L'académie que vous protégez ſera employée à célébrer le plus beau règne de la Suède. Que ne puis-je venir joindre ma faible voix à toutes celles qui ſont inſpirées par l'admiration et par l'amour!

Je ſuis avec un profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance,

Madame,

de votre Majeſté, &c.

Fin du volume des Lettres de l'impératrice de Ruſſie et de M. de Voltaire, &c.

S

22 9/h (67)

AB = 22 9/h, (67)

Dl 5472a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635137-p0395-8

UVRES

MPLETES

DE

LTAIRE.

SOIXANTE-SEPTIEME.

IERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635137-p0399-4